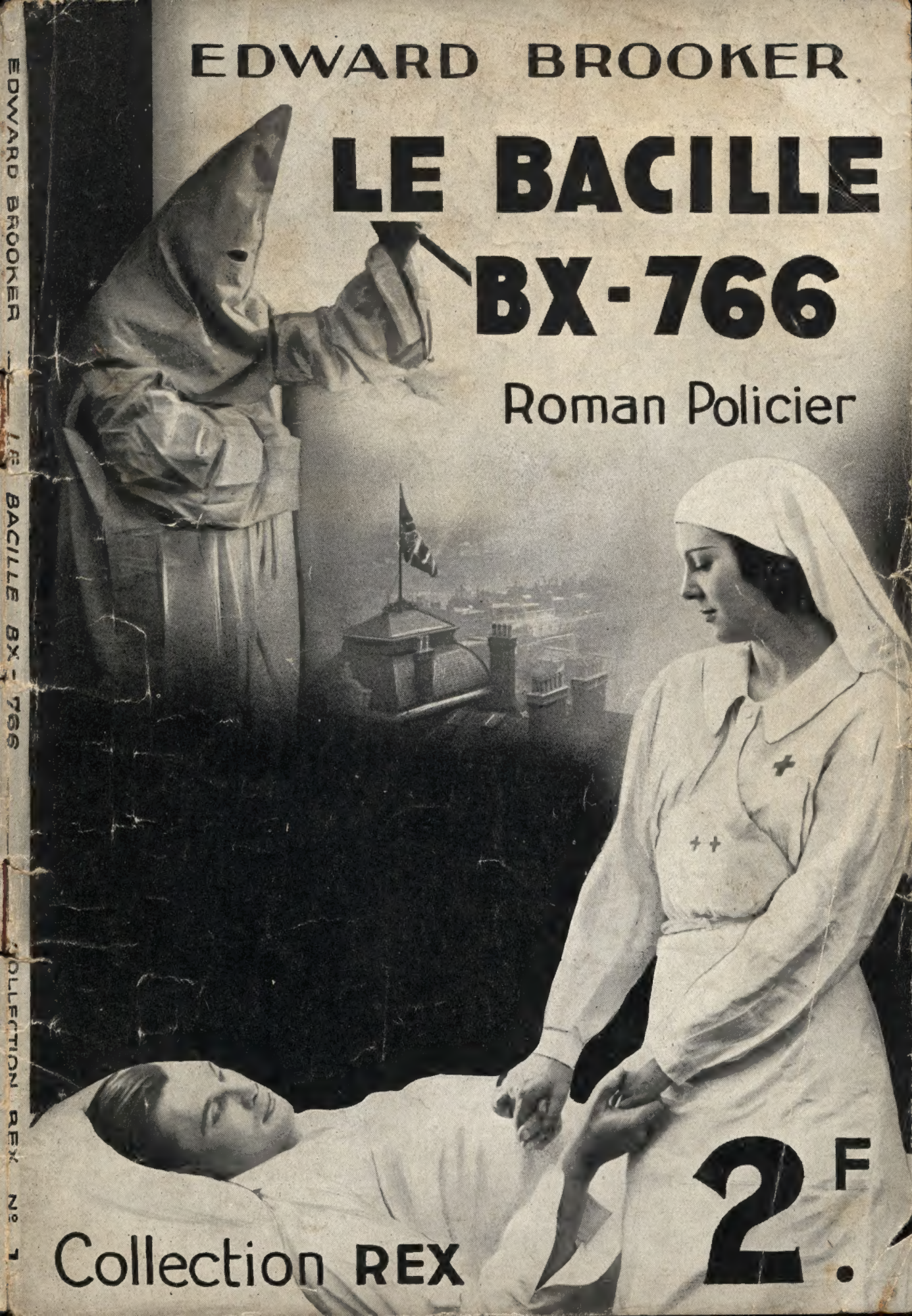
EDWARD BROOKER

LE BACILLE BX-766

Roman Policier



2 F.

Collection REX

EDWARD BROOKER — LE BACILLE BX-766 — COLLECTION REX Nº 1

EDWARD BROOKER

LE BACILLE B. X. 766

Agence Parisienne de Distribution
EDITEUR
8, rue du Croissant,
PARIS (2e)

DU MÊME AUTEUR

La mort vient à 6 heures (ép.)
Le Bacille BX 766
La treizième main (épuisé)
La maison sans fenêtres
Les caisses de M. Lissac
La vengeance de l'invisible
Le squelette vert
Le yacht de la mort
Le fantôme écossais
L'onyx de Somolow
L'énigme de Kahlenberg
Criswold-Mansion
L'étrangleur
Le mystère du paon
Le club du serpent noir
Les yeux tatoués

Le décapité
Le secret du Mamilloria
Phare n° 313
L'amiral Corbier
Le laboratoire du Dr Bass
Systratis
Les 7 Colpatroz
Le marchand d'horreurs
Trois as
Le cercle bleu
La machine infernale
Pikipili
Terreur sur Ekhampton
La chambre mauve
Le Roi du racket

Le volume : 4 francs

(Nouvelle série)

LA FILLE DE BELZÉBUTH
LES SORCIÈRES DU MALHEUR
ZACHARIE BONIFACE
LE PENDU DE BLACKPORT

Le volume : 5 francs

Le bacille B X 766

I

Un vent glacial hurlait dans les rues désertes de Londres, balayant la pluie fine par rafales, et les réverbères faisaient miroiter fantastiquement la surface polie des trottoirs. C'était une de ces nuits froides de novembre, incitant les Londoniens à se calfeutrer dans leurs maisons bien chauffées. Pendant ce temps, le policeman posté à l'angle de Burdett Road semblait n'avoir cure du mauvais temps; il faisait les cent pas, d'une allure régulière, tout en s'efforçant, par instants, de réchauffer ses mains glacées en les frottant vigoureusement l'une contre l'autre.

La rue était déserte et le brouillard bouchait complètement la vue. Un chien aboyait au loin et le silence n'était rompu que par le tintement assourdi des heures qui sonnaient à l'horloge de l'église voisine. Le policeman consulta sa montre : deux heures encore et son service prendrait fin. Il pourrait alors regagner son home et prendre un repos bien gagné. En pensant à son logis, il ne put se défendre d'un sourire : Mary, sa charmante petite épouse, devait certainement dormir à présent, mais il savait de quels soins elle l'entourait et il se réjouissait à l'avance à la pensée de la théière fumante et du repas léger qui l'attendaient.

« Mary », murmura-t-il affectueusement. Il était marié depuis un an à peine. Comme il avait passé rapidement, ce temps heureux ! Leur logement de Deptford était, certes, bien exigu, car il fallait économiser en ces temps difficiles, mais, petit à petit, sa situation s'améliorerait; il allait recevoir de l'avancement dans six mois et, alors, on serait un peu plus à l'aise. Après tout, il ne pouvait pas se plaindre de son sort et Mary était un ange !

La semaine précédente, le sergent Collins lui avait dit, avec un bon sourire et une amicale bourrade, qu'il l'avait vu en compagnie de sa femme et qu'il avait vraiment bon goût. Grâce au ciel, il en avait du goût lui, Frank Wallis, le plus beau garçon du 7e district; il n'aurait certes pas épousé une femme quelconque ! car il avait pleine conscience de sa valeur et appréciait deux choses dans la vie, par-dessus tout : son home, dont il n'était pas peu fier, et sa profession qui l'absorbait complètement. Elle était pénible, parfois, la nuit surtout, et par ce temps de chien, en particulier. Mais peu lui importait. Au contraire, il éprouvait une joie orgueilleuse à la pensée de mériter la confiance de ses concitoyens, de veiller sur leur sécurité et se flattait d'être un fidèle serviteur de la Loi. Il bénissait le Seigneur qui lui avait permis d'entrer dans un corps d'élite et se promettait bien de ne terminer sa carrière que par une action d'éclat. Son chef, l'inspecteur Blackham, n'avait-il pas débuté aussi modestement que lui ? Pourquoi ne serait-il pas un jour commissaire de police, à la tête d'un important district ? Et alors, all devils ! avec lui, cela changerait : la racaille qui infestait le quartier serait rapidement mise à l'ombre! Lui, Frank Wallis, on le surnommerait « la terreur de la pègre ». Et il serait fier de ce titre...

En arrivant au coin de la rue, Frank eut un brusque sursaut. Un cri venait de retentir, un cri effroyable, qui le fit frémir. Serrant sa matraque de sa main droite, il s'élança dans la direction d'où le cri était parti. Au bout de quelques mètres, il s'arrêta et tendit l'oreille. Rien! Le silence était absolu. Une automobile claxonnait dans une rue latérale.

C'est alors que le cri retentit pour la deuxième fois! Le brouillard, épais comme un lourd voile, l'empêchait de voir quoi que ce soit. Frank reprit sa course. Mais il n'alla pas loin : son pied buta soudain et il tomba de tout son long. Aussitôt relevé, il fit jaillir la lumière de sa lampe de poche et, brusquement, recula devant un horrible spectacle : un homme gisait à terre, les bras en croix, les yeux exorbités par la terreur.

« Qu'avez-vous, monsieur? » demanda le policier, en essayant de le relever. L'inconnu ne répondit pas. Frank nota qu'il était élégamment vêtu d'un costume à rayures et d'une lourde et somptueuse pelisse. L'homme pouvait avoir la cinquantaine. Frank réussit enfin à le remettre sur pied, tant bien que mal. « Vous sentez-vous mieux, monsieur ? » interrogea Frank, tout étonné de la présence de cet homme élégant dans un quartier si misérable. L'autre retrouvait ses esprits, peu à peu. Il se passa la main sur les yeux, comme pour rassembler ses idées et dit d'une voix mal assurée :

« Je viens d'être attaqué. »

Frank ouvrit de grands yeux : « Attaqué? Quand? A présent ?... » L'instinct du détective s'éveillait en lui. « Par qui ?

— Par une femme ! »

Le visage de Frank prit une expression

de stupeur. « Quelle femme ? Par où est-elle partie ? Et vous-même, qui êtes-vous donc?...

— Je m'appelle Wawertree... Lord Cecil Wawertree... »

Le lord tendit les bras comme un athlète à l'exercice, puis il tourna sur lui-même et tomba comme une masse entre les bras du policier abasourdi. « Il ne manquait plus que cela » ! gémit l'infortuné Wallis. Il traîna l'inconnu jusqu'à la première porte et l'installa comme il put sur une des marches. Puis il tenta de coordonner ses idées. Que devait-il faire ? Le mieux était sans doute de consulter son collègue Bob, qui était de service à l'autre coin. C'était un « type à la page » et qui saurait certainement lui donner un conseil judicieux.

Un coup de sifflet et Bob arriva immédiatement. Wallis mit son camarade au courant de la situation. Bob se pencha sur l'homme inanimé et lui tâta le pouls. « Ça ne me plaît qu'à demi, dit-il en hochant la tête. Amenons-le au poste et le médecin de service l'examinera. » Frank trouva l'idée excellente et se précipita pour héler un taxi. Aidés du chauffeur, les deux agents étendirent le malade dans la voiture.

« Lord Wawertree, méditait Bob à mi-voix. Je connais ce nom-là, me semble-t-il. » Frank haussa les épaules : « Moi aussi, je connais un Wawertree, il fait partie de la Chambre des Lords... reste à savoir si c'est celui-là... »

Bob, qui surveillait le malade, pâlit soudain. « Au nom du Ciel, Frank, que se passe-t-il ? » Le visage du lord venait de prendre une teinte bleuâtre, son nez n'avait plus de forme et sa bouche écumait. Lord Wawertree ouvrit les yeux. Son regard avait une expression sournoise, féline.

« My lord... » voulut risquer Frank.

Le lord ne répondit pas, puis soudain, il poussa un cri bestial et se jeta furieusement sur Frank. Il y eut une terrible mêlée dans le taxi. Le lord avait empoigné Frank à la gorge et cherchait à l'étrangler. Bob eut toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise. Sans hésiter, il laissa tomber sa lourde matraque sur le crâne de l'énergumène, mais sans résultat. Malgré leurs muscles solides, les deux agents n'arrivaient pas à maîtriser leur adversaire. Le chauffeur fit grincer ses freins et vint leur prêter main-forte. Il se jeta à son tour sur le forcené qui mordait et frappait des pieds et des poings. Dans la bagarre, Bob fut atteint d'un direct à l'estomac qui le laissa sur place. Profitant de son succès, le lord réussit à se dégager et à disparaître, avec la rapidité de la foudre, dans la nuit et le brouillard.

« Le sal... ! » hurla Frank, qui s'empressait auprès de son collègue, tandis que le chauffeur cherchait à arrêter le sang qui coulait abondamment d'une morsure profonde. « Si vous ne nous aviez pas donné un coup de main, lui dit Frank, nous serions étendus sur le trottoir, les reins cassés.

— Il faut le poursuivre, reprit Bob. Il y a une histoire louche là-dessous et il faut absolument retrouver sa trace.

— Si tu veux, Bob ! J'en suis. Il ne peut pas être bien loin. »

Le chauffeur se joignit à eux et la voiture démarra. Les deux agents allumèrent leurs lampes de poche, car le brouillard épais les gênait dans leur chasse. Toute la rue fut explorée, tous les porches furent éclairés. Au moment de tourner dans une rue latérale, le chauffeur fit un signe :

« Entendu quelque chose ?

— Oui... Voyez, là... »

Un rire insensé parvenait jusqu'à eux. On eût dit que quelqu'un s'amusait follement.

« C'est lui, murmura Bob, en éteignant sa lampe. Je reconnais sa voix. »

Il attira ses deux compagnons vers le porche le plus voisin et tous trois restèrent aux aguets. Le rire étrange continuait par intervalles... puis il cessa tout à fait.

« Je le vois, dit Frank, la voix tremblante d'émotion.

— Où celà ?

— Là-bas, par terre... derrière l'arbre. »

En effet, le fou était agenouillé à l'endroit que Frank lui désignait du doigt.

« Allons-y, Frank, il faut le maîtriser. »

A leur grande surprise, le lord n'opposa, cette fois, aucune résistance. Il se contenta de pousser de temps en temps quelques grognements sourds.

L'inspecteur-chef Blackham, chef du 7e district, ne put dissimuler son étonnement quand les agents lui amenèrent leur prisonnier.

« Non, mais qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda-t-il en voyant le lord qui marchait à quatre pattes en découvrant ses crocs, tout comme un chien.

Frank lui fit un rapport détaillé sur les événements. Blackham se caressait le menton d'un air pensif. Il ordonna de faire asseoir le malade. Le visage de ce dernier venait de subir une nouvelle modification : la teinte bleue avait fait place à un brun accentué. Le nez était plus enflé et avait pris une coloration vermillon qui tranchait sur le brun sombre : « Le malheureux aurait-il trop bu ? se demanda Blackham.

— Impossible ! répondit Bob. Un crime a été commis. J'en mettrais ma main au feu ! »

Blackham marchait de long en large dans son bureau. Il voulut poser quelques questions au lord, qui lui répondit par des rugissements de fauve. On le fouilla mi-

nutieusement, sans rien trouver qui eût quelque intérêt. Frank confirma certains détails.

Blackham commençait à s'emporter. A la réflexion, l'affaire lui apparaissait mystérieuse et compliquée. En désespoir de cause, il se fit donner la communication avec Scotland Yard.

La courte conversation eut le don de le rasséréner. « L'inspecteur Fuller et le Dr. Hall seront là dans un instant, expliqua-t-il. Je suis heureux que Fuller veuille bien se charger de cette affaire; je flaire un crime crapuleux et je crois que nous aurons des surprises. »

II

L'inspecteur Howard Fuller était à la fleur de l'âge. Il n'était pas très grand et avait une légère tendance à l'embonpoint, ce qui conférait à toute sa personne un air bonhomme et bienveillant. Son large visage, strictement rasé, s'adornait d'un double menton respectable, qui faisait son désespoir.

Parfois, le digne inspecteur entrait dans des rages épouvantables; il ressemblait alors plutôt à un bouledogue furieux qu'à un correct fonctionnaire de la police, mais, d'une façon générale, il était difficile de le faire départir de son calme.

Ce jour-là, pourtant, Fuller avait le visage empourpré et il tambourinait nerveusement sur la table.

« Dites-moi, Graham, que pensez-vous du cas Wawertree ? Y comprenez-vous quelque chose ? » Son interlocuteur était un homme élancé à la carrure puissante, au teint hâlé, impeccablement vêtu, dont la physionomie éveillait l'intérêt. Ses tempes grisonnantes et sa moustache taillée lui donnaient un air distingué. Il secoua les épaules : « Heu ! mon cher inspecteur. Il m'est difficile de vous donner encore la moindre précision. »

Fuller se leva et arpenta son bureau, en proie à une assez vive agitation. Puis, il se planta devant Graham et le regarda dans les yeux.

« Ecoutez-moi bien, dit-il. Cette affaire commence à devenir très désagréable pour moi. Vous n'ignorez pas que lord Wawertree est un parent éloigné du Chef de la Police. Si nous n'arrivons pas à tirer rapidement cette affaire au clair, j'ai peur d'être obligé de chercher une autre situation. »

Graham commença par sortir de sa poche une courte pipe qu'il bourra soigneusement. Il en tira quelques bouffées, puis répondit enfin : « Je suis prêt à vous aider de toutes mes forces, mon cher inspecteur. Malheureusement, pour le moment, j'erre encore dans les ténèbres.

— Avez-vous poussé jusqu'à Twickenham ?

— Oui.

— Et ?

— Je n'ai pas obtenu grand'chose de cette visite. Lord Wawertree y menait une vie très retirée de célibataire endurci. Il évitait toutes relations sociales. Sa seule passion était la politique. Sa qualité de leader du parti conservateur lui avait attiré la haine des libéraux.

— Croyez-vous à un attentat politique ? »

Graham hésita : « Il ne m'est pas possible de répondre à cette question.

— Essayons de récapituler les événements, reprit l'inspecteur. L'agent 1117, un certain Frank Wallis, a entendu hier au soir, à 11 heures 38, retentir un cri. Il a trouvé le lord étendu qui, d'abord, a prétendu avoir été attaqué par une femme. Vous connaissez la suite. Que cherchait donc le lord, à cette heure tardive, dans un pareil quartier ? Car, vous admettrez bien que Stepney n'est pas un quartier qui convienne particulièrement à un rendez-vous nocturne. Quelle était cette femme mystérieuse ? Comment a-t-elle exactement perpétré son acte criminel ? Vous-même, il y a cinq minutes, vous affirmiez que les Wawertree sont une famille des plus en vue et des plus aristocratiques de notre pays. Ainsi que je vous le disais, Lord Cecil est un parent éloigné du Chef de la Police, sir John Mulford. Le vicomte Charles de Hundington, l'illustre aviateur anglais, mort au champ d'honneur, était son cousin. Nous devons mettre tout en œuvre pour élucider ce cas extraordinaire. Ce matin, le chef m'a fait appeler et m'a ordonné de ne rien négliger pour faire la lumière. Il m'a également parlé de vous et m'a dit que vous étiez certainement le right man...

— Voulez-vous dire, inspecteur, que je suis chargé de l'enquête ? »

Fuller lui répondit d'un signe affirmatif. « Certainement, ajouta-t-il, c'est le désir personnel du chef, et pour ma part, je serais heureux que vous preniez l'affaire en main.

— Bien, je vais réfléchir mûrement à tous ces événements. Par bonheur, voilà six mois que je viens de passer à Alger, sans rien faire... Il est temps que je me remette au travail. »

Fuller poussa un soupir de soulagement. « Je suis content de vous voir accepter ma proposition, Graham. Il se peut d'ailleurs que nous recevions incessamment de nouveaux renseignements. J'attends le Dr. Hall d'un moment à l'autre. Ne le connaissez-vous pas ? C'est un homme fort intéressant, qui a plusieurs fois fait le tour du monde.

Pour l'instant il assume les fonctions de médecin attaché à la police.

— Une question, je vous prie, mon cher inspecteur, interrompit le détective. Connaissez-vous très exactement la position de la famille de Lord Wawertree ?

— Bien entendu.

— Bon ! N'y a-t-il jamais eu d'aliénés dans la famille ?

— Non pas, autant que je sache. La famille s'est illustrée un peu dans tous les domaines. Lord Austin, le père de celui qui nous intéresse, était un sportsman fameux, plusieurs fois champion international de tennis. Lord Arthur, son oncle, a été lord-mayor de Londres, il y a environ six ans. Son frère Roger est professeur de physique à Cambridge, et c'est une véritable autorité en la matière.

— Hum ! »

Fuller allait ajouter quelques mots, mais la porte, s'ouvrant soudain, livra passage à un homme grand et maigre. L'inspecteur se précipita à sa rencontre et lui serra la main.

« Tous mes compliments, Docteur, quelle ponctualité !

— Bonjour, inspecteur, répondit le Dr. Hall d'une voix rauque et criarde. Fuller fit les présentations. « Graham ?... Seriez-vous le célèbre détective ?

— Oh ! célèbre ! Vous me rendez confus. »

Le médecin se laissa choir sur une chaise et s'épongea le front.

« Alors, demanda Fuller, frémissant de curiosité, avez-vous examiné Lord Wawertree ? »

Le docteur écarta les jambes et se lissa les cheveux du plat de la main. « Je l'ai examiné, en compagnie du professeur Browning, de l'Institut neuropathologique.

— Et ? »

Le médecin fit une grimace, comme s'il avait bu du vinaigre.

« C'est un cas absolument fantastique, mon cher inspecteur. J'ose même dire que je n'ai jamais rien vu d'aussi fantastique. Mon illustre confrère et moi-même, nous nous trouvons devant une énigme déconcertante. Il y a des exemples connus de personnes qui, à la suite d'une injection, ont subi une importante modification extérieure, mais je n'ai pas encore vu une transformation aussi radicale. Le pauvre malade a complètement perdu l'usage de la parole et il lui est impossible de s'exprimer. Il n'y a pas l'ombre d'un doute, nous sommes en présence d'un attentat criminel : je n'en veux pour preuve que la piqûre visible sur le plat de la main. On lui a certainement injecté une dose massive d'un produit chimique que nous ne connaissons pas encore. Et cette injection a provoqué la transformation complète de Sa Seigneurie. On peut obtenir parfois un résultat identique en pratiquant certaines incisions dans le cerveau, mais... par simple injection... c'est la première fois que je vois cela. »

L'inspecteur Fuller écrasa son cigare.

« Vous ne croyez pas que Sa Seigneurie puisse jamais revenir à son état normal ?

— Non ! Selon toutes les apparences. Il va sans dire que nous ne ménagerons pas nos efforts. Il est merveilleusement soigné dans la clinique du professeur Browning. Mon confrère est très intéressé par ce cas surprenant, et il est possible que l'état du malade puisse s'améliorer. Mais j'en doute fort.

— Une question, Docteur, intervint Graham. Je désirerais vivement connaître votre opinion personnelle sur la façon dont l'agression a été accomplie. »

Le visage du Dr. Hall exprima la surprise.

« A mon avis, l'agresseur a dû piquer la main de Sa Seigneurie avec une aiguille très longue et très mince...

— Croyez-vous que ce soit une femme qui ait ?... »

Le médecin paraissait de plus en plus étonné. « Une femme ? Non, cela ne se peut pas !

— Et pourtant, le lord lui-même a déclaré qu'il avait été attaqué par une femme.

— Ah ! Eh bien ! je ne comprends pas... Sa Seigneurie est un homme très grand, très fort et il me semble qu'une femme ne pouvait être très dangereuse pour lui... Il me semble, tout au moins... »

Graham fit tomber les cendres de sa pipe, la remit dans sa poche.

« Vous avez peut-être raison, Docteur. Mais, cependant, je ne partage pas votre avis. Je vois assez bien les choses comme cela : ladite femme a agi avec une ruse raffinée, elle a attiré le lord, sous un prétexte quelconque, dans Burdett Road, est allée à sa rencontre, lui a pris la main... et le malheur était déjà arrivé. La piqûre de la main est la preuve de ce que j'avance.

— Avec quel instrument aura-t-elle accompli son acte ? demanda le docteur avec une légère impatience.

— Mais, avec n'importe quel instrument, dissimulé dans le creux de sa propre main ! Par exemple, avec une minuscule seringue de Pravaz !

— Après tout, il se peut que vous soyez dans le vrai, dit le docteur. Votre théorie se tient ! Et le motif du crime ?

— Là, je ne puis rien vous dire encore. Docteur, je voudrais vous demander un service. Vous m'obligeriez vraiment si...

— Si ?

— Si vous vouliez bien me prêter votre nom !...

— Que dites-vous ? Vous voulez vous faire passer pour moi ?

— Non, pas le moins du monde. Rassurez-vous ! J'ai besoin de votre nom pour mettre une petite annonce dimanche prochain dans le journal.

— J'avoue que je ne comprends pas très bien ce que vous voulez faire. Mais s'il n'y a que cela pour vous satisfaire, je vous prête bien volontiers mon nom.

— C'est très aimable à vous, Docteur, je vous en suis très reconnaissant. »

Le brave docteur ne pouvait s'imaginer dans quelles complications et dans quelles aventures ce consentement allait le précipiter. S'il l'avait prévu, il aurait vraisemblement refusé catégoriquement.

III

Le Dr. Clayton Hall habitait une magnifique villa entourée d'un grand parc, aux environs de Kingsbury Green, dans la banlieue nord-ouest de Londres. Outre ses fonctions de médecin de Scotland Yard, il prodiguait également ses soins à une clientèle particulière très nombreuse, ce qui l'obligeait à travailler parfois très tard dans la soirée. Tous les matins, il se faisait conduire à la préfecture de police, et y restait jusque vers deux heures de l'après-midi. Il prenait ensuite un repas hâtif dans un restaurant voisin, et partait de là à son cabinet de Dover Street, où avaient lieu ses consultations. Il rentrait chez lui, le soir, harassé, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer encore à des travaux scientifiques jusqu'à une heure avancée dans la nuit.

Dans son élégante villa, meublée avec un goût raffiné, sa fille Cathleen régnait souverainement. Le Dr. Hall était veuf depuis près de dix ans. Il adorait sa fille. Soucieux de lui faire donner la meilleure éducation et, d'autre part, riche et peu dépensier, il n'avait rien épargné pour Cathleen. Le meilleur pensionnat de Lausanne avait été jugé acceptable, sans plus, pour son enfant, dont les moindres désirs, comme les plus coûteux, avaient toujours été satisfaits. Il cherchait, par sa tendresse, à lui faire oublier la perte de sa mère, et l'avait tant gâtée que Cathleen, fort intelligente par ailleurs, n'avait guère le sens des réalités.

Lorsqu'elle eut dix-huit ans, son père la fit revenir à Londres et la garda auprès de lui, car il commençait à vieillir et parce que sa santé chancelante réclamait des soins.

Le personnel de la petite maison était composé des membres suivants : d'abord de Mme Blackburry, dame d'âge mûr, qui faisait une cuisine divine, mais qui tenait d'interminables discours. Ayant servi, durant trois mois, chez un archiduc autrichien, elle ne se prenait pas pour un petit personnage; de Mlle Mary Blunkett, charmante jeune fille de vingt ans, qui s'occupait des travaux intérieurs et était devenue indispensable; enfin, de John Bradney. Ce dernier était au service du docteur depuis deux mois seulement et s'était toujours acquitté à merveille de ses doubles fonctions de valet de chambre et de chauffeur. Il ne buvait pas, ne fumait pas non plus. Il était le type du serviteur loyal et consciencieux.

Le gouvernement de ce petit Etat était exercé par Mlle Cathleen, qui veillait seule au maintien du bon ordre, car le docteur était trop absorbé pour s'occuper de détails domestiques.

Ce jour-là, un dimanche, le Dr. Hall s'était permis de rester au lit plus tard que de coutume. Lorsqu'il descendit au dining-room, il trouva sa fille encore attablée devant son petit déjeuner. Elle se leva aussitôt et vint au-devant de son père. Mlle Cathleen Hall n'avait pas le type anglo-saxon très prononcé. On ne pouvait pas non plus dire qu'elle était très jolie, mais de sa personne émanait un charme auquel il était difficile de résister.

Ses longs cheveux noirs, noués dans le cou, ses grands yeux sombres et rieurs, son petit nez mutin, donnaient à son visage allongé une grâce particulière. Elle acueillit son père par un baiser sur le front et par le traditionnel : « Good Morning, p'pa. Bien dormi ?

— Oui. Ça va, fit le médecin. Tu as déjà déjeuné, à ce que je vois.

— Mais oui. J'espère que cela ne te fâche pas. Tu sais bien : le Dr. Stephens doit venir te voir vers onze heures.

— C'est juste, répondit le docteur en consultant sa montre. Sapristi; il est déjà la demie. J'ai longtemps flâné ce matin ! »

Cathleen lui versa son café et lui prépara quelques tartines.

« Papa, lui demanda-t-elle au bout d'un instant, comment fait-on une vivisection ? »

Le Dr. Hall manifesta de l'étonnement. « Pourquoi cette question ?

— Voilà : ce matin, de bonne heure, deux messieurs se sont présentés, accompagnés de leurs chiens. Ils voulaient te parler à propos d'une annonce que tu as fait paraître.

— Une annonce... que j'ai fait paraître ? Je ne comprends pas !

— Mais papa, fit Cathleen en riant, aurais-tu des secrets pour ta fille ? J'ai lu, moi-même, ton annonce dans le *Daily Mail*. Elle tendit le journal au médecin qui lut avec stupéfaction : « On demande des chiens de petite taille pour vivisection.

Adresser les offres au Dr. Clayton Hall... »

— C'est phénoménal, éclata le savant ! Quelle stupidité ! Que pourrais-je bien faire de ces petits cabots ?

— Quoi, papa ? Tu n'es pas au courant de cette annonce ? Ce n'est pas toi qui l'as fait insérer ?

— Jamais de la vie ! C'est un mauvais plaisant qui s'est permis cette farce de mauvais goût. Je ne sais pas d'ailleurs dans quelle intention.

— Ah ! Mais, dans ce cas, il faut te renseigner. Tu ne peux pas permettre qu'on se serve de ton nom pour couvrir, peut-être, une cause malhonnête.

— Mais... Je me souviens maintenant. C'est Graham qui aura fait insérer cette annonce. Oui, oui, c'est cela !

— Graham ! Qui est Graham ?

— C'est un détective fameux. Il m'a demandé s'il pouvait faire paraître une annonce en se servant de mon nom, et, bien entendu, je n'ai pu refuser.

— Mais, dans quelle intention ?

— Ça ! Je n'en sais absolument rien. Il ne m'a rien dit de son plan, hélas ! Je pense que c'est en connexion avec l'affaire Wawertree.

— Et si les deux messieurs reviennent avec leurs chiens ?

— Alors, dis-leur que je viens de sortir, ou, si tu veux, que j'ai acheté un nombre suffisant de chiens et que je n'ai plus besoin des leurs. »

A ce moment, le valet John annona l'arrivée du Dr. Stephens.

« Faites-le passer dans mon cabinet de travail. Je vais le retrouver dans un instant. »

Il acheva son breakfast, embrassa sa fille et quitta la salle à manger.

Le Dr. Derrik Stephens était un jeune homme de vingt-huit ans. Grand, svelte, il représentait le type du sportsman moderne. Il était avenant et sympathique, et son front élevé décelait l'intelligence. Il était toujours admirablement habillé. Le Dr. Stephens était l'assistant du Dr. Hall depuis deux ans et avait su gagner très rapidement l'entière confiance de son patron. Le Dr. Hall appréciait ses connaissances étendues et profondes, et l'aurait volontiers admis pour gendre.

« Bonjour, mon cher Stephens. Exact, comme toujours. Asseyez-vous, je vous prie. Je vous ai prié de passer me voir ce matin car j'avais à vous parler. Vous avez eu certainement connaissance du cas tragique de Lord Wawertree...

— Oui, comme tout le monde...

— Le professeur Browning et votre serviteur, avons examiné soigneusement le malade. Nous sommes obligés de reconnaître que toute notre science a été impuissante. Vous savez que, depuis longtemps, je m'occupe des maladies nerveuses et, surtout, des affections mentales. Or, le cas Wawertree m'intéresse tout particulièrement et je serais heureux si vous vouliez bien examiner le patient, à votre tour. J'attache une grande importance à votre opinion et je suis curieux d'entendre votre diagnostic. Si mes hypothèses étaient confirmées, je crois que je pourrais faire une communication sensationnelle au monde médical. Voulez-vous donc, mon cher Stephens, me faire le plaisir de venir tout à l'heure en voiture, avec moi, jusque chez le professeur Browning ?

— Mais, très volontiers, monsieur. »

Le Dr. Hall s'apprêtait à lui dire quelques mots de plus, mais le téléphone fit soudain entendre son impérieuse sonnerie.

« Voilà notre visite remise à une autre fois, dit Hall avec mauvaise humeur, après avoir raccroché l'écouteur. Le secrétaire de M. Clifford me fait savoir que son patron va très mal et qu'il m'envoie chercher par la voiture. Tant pis ! Nous verrons Browning un autre jour !

— Evidemment, répondit Stephens. La clientèle d'abord ! »

Les deux hommes bavardèrent quelques minutes. Puis John annonça la voiture de M. Clifford. Le Dr. Stephens voulait se retirer, mais Cathleen survenant, il se laissa faire douce violence et accepta de lui tenir compagnie jusqu'au retour du docteur. Il était vivement attiré vers la jeune fille et ce tête-à-tête le rendait tout heureux.

John aida son maître à revêtir sa pelisse et le conduisit jusqu'à la voiture. En montant dans l'auto, le docteur remarqua, au volant, un nouveau chauffeur qu'il ne connaissait pas.

« Où est donc Thomas ? demanda-t-il étonné.

— Mon collègue qui conduisait M. Clifford ? Il s'est absenté pour quelques jours et c'est moi qui le remplace », fit l'homme en le regardant sournoisement.

Sans insister, le Dr. Hall monta dans la voiture qui démarra dans la direction de Londres. Tandis que le docteur, adossé aux coussins, regardait les maisons courir le long de la route, il eut soudain le pressentiment d'un danger, d'une menace. Il eut beau vouloir se raisonner, maîtriser cette crainte ridicule, il n'y parvint pas. L'homme au volant marchait à une allure folle et les craintes du médecin ne firent que croître. Comme un éclair, l'idée d'un piège traversa son cerveau. Il pressentit soudain une aventure terrible. Il voulut appeler le chauffeur. Celui-ci fit la sourde oreille. Le docteur fut alors fixé : on voulait l'enlever pour le voler ou pour l'assassiner. L'automobile n'appartenait pas à M. Clifford, et

le chauffeur était un complice de la bande. Il tenta d'attirer l'attention en frappant sur la vitre. Mais à cette allure-là, c'était peine perdue.

Brusquement, il sursauta : il venait d'entendre un léger sifflement, semblable à celui que fait une bouteille de soda quand on l'ouvre. Puis, une odeur fade, douceâtre, se répandit dans la voiture. Le Dr. Hall reconnut l'odeur du chloroforme. « On veut m'endormir », pensa-t-il. Il tenta désespérément d'ouvrir les glaces pour faire entrer l'air frais, mais déjà ses forces l'abandonnaient. Des cloches tintaient à ses oreilles... Il étouffait... Il eut le temps de voir le chauffeur se retourner et le regarder en ricanant, puis il perdit connaissance.

IV

Graham venait de se mettre au lit et, cédant à la fatigue, s'était immédiatement endormi, quand il fut réveillé par la sonnerie du téléphone.

« Allo ! C'est vous, Graham ?... Ici Fuller, de Scotland Yard. Venez d'urgence. Je vous attends dans mon bureau. »

Le détective se vêtit à la hâte et se mit en route sur-le-champ, en se demandant quel événement sensationnel avait bien pu se produire au milieu de la nuit. Très certainement, ce devait être grave, car, au téléphone, Fuller avait semblé très excité. Graham arrêta le premier taxi qui passait et se fit conduire à Charing Cross. L'inspecteur l'attendait avec une impatience fébrile. Son visage rebondi paraissait encore plus rouge que de coutume. Il arpentait son bureau à longues enjambées et semblait absolument hors de lui.

« Il en arrive de belles ! Ma carrière ne tient plus qu'à un fil », telles furent les paroles par lesquelles il accueillit Graham.

Le détective, ne sachant quoi répondre, prit le parti d'attendre et il alluma sa pipe.

« Quand vous serez plus calme, mon cher inspecteur, vous voudrez bien me dire ce qui se passe et, bien entendu, je serai à votre entière disposition. »

Fuller tirait sur son cigare, sans même se rendre compte qu'il était éteint depuis longtemps.

« Le deuxième cas, éclata-t-il soudain. Qui aurait jamais pu supposer que... ?

— Je vous en prie, inspecteur, exprimez-vous plus clairement. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Le district de police n° 7, celui de Stepney, m'a fait savoir, vers onze heures, qu'on venait de trouver dans Burdett Road un homme marchant à quatre pattes et poussant des grognements d'animal... »

Graham fronça les sourcils. « Sacrebleu, vous avez raison ! C'est un deuxième cas Wawertree !

— Parfaitement, répondit Fuller, et vous concevrez ma nervosité quand je vous aurai donné le nom de la victime. C'est le Dr. Clayton Hall.

Le détective bondit. « Le Dr. Hall ? Est-ce possible ?

— Hélas ! oui. Je me suis immédiatement transporté au poste de police de Stepney, et je dois vous avouer que nul spectacle ne m'a jamais remué autant que celui du docteur. Il n'a pas paru me reconnaître; aucun mot ne sortait de sa bouche, et il était incapable de proférer autre chose que des grognements. En somme, notre Dr. Hall a été transformé en animal...

— Et y avait-il eu injection, cette fois aussi ?

— Oui, au-dessus du coude droit. On voit très nettement la trace de la piqûre.

— Où se trouve le docteur, actuellement ?

— Au Trinity Hospital ! J'ai essayé de me mettre en rapports avec le professeur Browning. Mais je n'ai malheureusement pas pu l'atteindre.

— Quelle fatalité ! Et dire que c'est moi qui suis le responsable du malheur du Dr. Hall !

— Vous ?

— Oui, moi-même. Tout cela provient d'une annonce que j'ai fait paraître sous son nom dans le *Daily Mail*. Cette annonce devait m'aider à sonder le terrain, et faire tomber si possible les criminels dans un piège. Mais, malheureusement, je ne pouvais pas prévoir que les choses tourneraient ainsi. Bien entendu, j'avais pris toutes mes précautions pour qu'il n'arrivât rien au Docteur. Hélas ! J'ai échoué !

L'inspecteur Fuller avait écouté avec la plus grande attention.

« Vous suiviez donc déjà à ce moment une piste déterminée, et c'est pour cela que vous aviez fait paraître l'annonce ?

— Je soupçonnais quelque chose, et je voulais vérifier le bien-fondé de mes soupçons.

— Ah ! Ah ! Et maintenant ?

— Maintenant, les événements confirment mon hypothèse. Cette épouvantable tragédie me prouve que je suis sur la bonne piste. »

L'inspecteur ouvrit de grands yeux.

— Alors, vous connaissez les coupables ?

— Non.

— Mais vous connaissez leurs mobiles ?

— Je le pense ! Oui, sans aucune doute !

— Expliquez-vous plus clairement.

— Je regrette, mais je ne puis en dire davantage pour l'instant. Tout ce que je peux vous dire, c'est que vous en serez informé en temps voulu. »

Fuller tourna le dos au détective et jeta son cigare au loin. Il était fou de rage.

Le détective ne semblait pas s'apercevoir de sa présence. Un silence pénible séparait les deux hommes. Ce fut Graham qui le rompit le premier.

« M. Blair serait-il ici, par hasard ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Certainement. Il est de service cette nuit. Avez-vous une communication à lui faire ?

— Oui. Je vous serais obligé de bien vouloir le faire venir. »

Fuller sonna et fit cherche M. Blair par le policeman de planton. M. Blair fit son apparition quelques instants plus tard. C'était un petit bonhomme fluet, au visage comiquement chiffonné. Une forte moustache cachait entièrement sa bouche. On ne le considérait pas comme un criminaliste de génie, mais comme un spécialiste de la surveillance.

— Vous m'avez fait appeler, inspecteur ?

— Oui. M. Graham désire vous parler.

— Avez-vous surveillé, ce matin, la résidence du Dr. Hall ? demanda Graham.

— Oui.

— Et vous n'avez rien remarqué?

— Ce matin, vers onze heures et demie, une limousine noire est venue s'arrêter devant la porte. Le valet John a accompagné son maître jusqu'à la voiture. A peine le médecin avait-il pris place que la voiture a filé à toute vitesse dans la direction de Londres. Je les ai suivis moi-même, sur ma motocyclette, en mettant tous les gaz. J'ai eu une panne malencontreuse à la hauteur de Wembley Park, et j'ai dû renoncer à ma poursuite.

— C'est très regrettable. Je pense que vous avez relevé le numéro de la voiture ?

— Bien entendu. C'est une voiture de Londres. Elle porte le N° 10700.

— La couleur ?

— Bleu sombre. C'est une limousine Packard.

— Et le chauffeur ? Avez-vous vu son visage ?

— Non, malheureusement ! Il avait enfoncé sa casquette et la visière cachat ses traits. De plus, il portait des lunettes.

— Avez-vous ordonné des recherches ?

— Certainement. La voiture appartient au colonel Lefford, et elle lui a été volée il y a trois jours. Bien entendu, nous avons communiqué le numéro de l'automobile volée à tous les postes de police.

— Bien. Restez, je vous prie, à ma disposition. Il est bien possible que j'aie besoin de vos services dans les jours qui vont suivre.

Blair s'inclina et sortit.

« Ecoutez-moi bien, Graham, gronda Fuller. Ça ne peut pas continuer ainsi, sous aucun prétexte. Hier, Lord Wawertree; aujourd'hui, le Dr. Hall. Demain, quelle sera la nouvelle victime ? Nous nous trouvons en présence d'adversaires d'une audace inouïe; à mon avis, ce sont des fous, ou des criminels de la pire espèce ! Car, j'en suis convaincu, ils sont plusieurs. Il faut faire quelque chose, avant que l'opinion publique ne commence à s'emparer de ces histoires. S'il en était ainsi, le C.I.D. n'aurait pas à rire ! J'ai étudié et médité à fond cette damnée histoire et j'en ai tiré quelques conclusions. »

Il sortit de son tiroir un plan de Londres qu'il étala sous les yeux de Graham.

« Voyez-vous ? Les deux attentats se sont produits dans Burdett Road, ce qui semblerait indiquer que le repaire de ces bandits doit se trouver dans ces parages, soit dans la rue même, soit dans le quartier. Certes, l'affaire ne nous regarde pas, car Stepney n'est pas un district de notre ressort. Mais, j'ai donné ma parole à l'inspecteur Blackham que je prendrais l'affaire en main, et il faut que je tienne ma parole. Il y va de mon prestige. »

Il sortit un compas et traça un demi-cercle sur le plan.

« J'ai, dès à présent, l'intention de faire exercer une surveillance sévère sur tout Whitechapel, Stepney, Bromley, Limehouse, et surtout les docks. Peut-être réussirons-nous ? Que pensez-vous de mon plan ?

— Il est excellent, sans aucun doute.

Fuller montra sa satisfaction.

« Je suis heureux d'avoir votre approbation. Quand allez-vous vous mettre en chasse ?

— Dès demain. J'irai d'abord à Kingsbury Green, pour voir la villa du docteur et étudier la topographie de l'endroit.

— Très bien. Dans ce cas, vous pouvez me rendre un immense service. Miss Cathleen Hall, la fille du docteur, ne sait encore rien du malheur qui la frappe. Je ne me sens pas le courage de dire la vérité à cette pauvre jeune fille, que je connais d'ailleurs fort bien. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir vous charger de cette triste mission. »

Graham se leva.

« Je ferai mon possible pour accéder à votre désir, inspecteur, quoique à vrai dire ce genre de commissions ne m'enchante pas précisément !

— All right, jubila Fuller en lui serrant la main. Je m'en remets entièrement à vous. Tenez-moi, je vous prie, au courant des événements et dès que vous aurez du nouveau, faites-le-moi savoir sans retard. »

Les deux hommes échangèrent une nouvelle poignée de main et Graham prit congé en promettant à Fuller de lui donner des nouvelles avant peu.

V

Cathleen ne s'inquiétait pas encore de l'absence prolongée de son père. Il arrivait fréquemment qu'il fût appelé soudain auprès d'un malade et qu'il ne revînt que très tard dans la nuit. Certainement, M. Clifford avait dû le retenir; peut-être même avait-il été voir un autre malade et ne rentrerait-il que très tard. Le docteur Stephens lui tint compagnie jusqu'au soir et Cathleen eut l'occasion de constater qu'il était non seulement un jeune homme cultivé et bien élevé, mais qu'il était aussi un fort brillant compagnon.

Il touchait du piano en musicien accompli et il lui fit passer des heures agréables en jouant des morceaux aussi variés que nombreux. D'ailleurs, le docteur Stephens était un éclectique : il avait été champion de tennis, il boxait à merveille et pratiquait avec le même bonheur l'équitation et la natation.

Cathleen ne se rendait pas un compte exact de ses sentiments à l'égard du jeune homme. Il lui était, sans contredit, très sympathique : ses manières, son attitude lui plaisaient extrêmement. C'était un praticien de valeur, et son père prédisait un magnifique avenir à son assistant. Elle avait l'intuition que son père l'aurait volontiers agréé pour gendre : le docteur Hall ne lui en avait jamais parlé directement, mais elle avait bien compris le sens de certaines allusions. D'autre part, elle pensait, et, cela très raisonnablement, qu'elle connaissait très peu le docteur Stephens. Il s'extériorisait difficilement, gardait une attitude correcte, réservée, et la jeune fille se demandait souvent s'il éprouvait réellement quelque sentiment pour elle. Ou bien était-ce la timidité qui l'empêchait de lui parler franchement.

Parfois aussi, quand il se trouvait en sa présence, il la regardait avec ravissement, comme s'il lui avait été impossible de détacher ses yeux de sa personne; puis il parlait, pendant des heures, de sa profession et semblait ne plus lui témoigner le moindre intérêt. Elle n'arrivait pas à s'expliquer ses brusques changements d'humeur et les attribuait à une nervosité anormale ou au surmenage.

Ce soir-là, après le départ de Stephens, la jeune fille se retira dans sa chambre et se mit au lit de bonne heure. Elle se sentait un peu déprimée; de plus, elle devait se lever très tôt le lendemain, pour faire un certain nombre de courses.

Au breakfast, Mary lui apprit que le docteur Hall n'était pas encore rentré et que son lit n'était pas défait. Cathleen hésita quelque temps sur la conduite à tenir. C'était la première fois que son père s'absentait toute la nuit. Malgré tout, elle ne s'inquiéta pas encore et elle supposa que son père s'était rendu directement à Scotland Yard. Elle se dit pourtant qu'il lui aurait certainement téléphoné de là.

Elle demanda à parler à Fuller, mais ne put l'avoir au bout du fil, et le commissaire Green, qui lui répondit, fut dans l'impossibilité de lui dire où se trouvait le docteur Hall. « Il n'était pas encore arrivé. Peut-être allait-il venir ! » Cathleen demanda alors qu'on la prévînt immédiatement de l'arrivée de son père et elle raccrocha, légèrement anxieuse, prise de vagues pressentiments. Y avait-il eu un accident de voiture? Ne voulait-on rien lui dire? Elle trouvait également étrange l'absence de Fuller, qui, d'habitude, était toujours à son bureau le matin.

Son inquiétude croissait d'instant en instant. Elle se souvint soudain que son père avait été rendre visite à M. Clifford. Peut-être le banquier pourrait-il la renseigner ! Elle fut interrompue dans ses réflexions par John qui annonça le docteur Stephens. Cathleen se sentit soulagée : il venait certainement, envoyé par son père, et tout allait s'expliquer ! Lorsqu'elle fut devant le jeune homme et qu'elle voulut le saluer, elle s'effraya de sa mine. Il était pâle et défait, ses yeux avait perdu tout éclat et ses traits étaient tirés. En la voyant, il esquissa un sourire discret et s'efforça de paraître gai et insouciant.

« Vous venez de la part de papa ? » demanda-t-elle avec anxiété, en le regardant dans les yeux.

Il secoua la tête : « Non, mademoiselle ! Je le cherche moi-même. Je pensais le trouver ici. »

Cathleen éprouva une amère déception. « Il n'est pas ici, dit-elle lentement, et ses yeux se remplirent de larmes. Depuis hier matin, je ne l'ai plus revu... »

Le docteur Stephens détourna les yeux et se tut.

« Je voulais justement téléphoner à M. Clifford, poursuivit-elle, peut-être sait-il quelque chose.

— C'est inutile. J'ai parlé avec M. Clifford. Le docteur Hall n'a pas été chez lui, hier... »

La jeune fille recula et ferma les yeux. Elle eut le sentiment que tout tournait autour d'elle.

« Mais... et la voiture ? demanda-t-elle à voix basse.

— Ce n'était pas celle de M. Clifford. Ce n'est pas lui qui a appelé votre père. »

Ainsi, c'était vrai ! Elle en savait assez, à présent. Son intuition ne l'avait pas trompée, il s'était passé quelque chose, quelque

chose d'effrayant et tout le monde cherchait à lui cacher la vérité! Le docteur Stephens lui prit la main, lui dit quelques mots affectueux pour tenter de lui rendre courage.

« Ne prenez pas tout de suite les choses au tragique, la supplia-t-il. Il est possible qu'il s'agisse d'un malentendu et que les choses ne soient pas aussi graves que vous vous l'imaginez... »

Lui-même ne le savait que trop : ses paroles étaient inutiles et ne parviendraient pas à la rassurer.

Cathleen se redressa : « Non, non! Il me faut une certitude... A tout prix, je veux savoir ce qui est arrivé à papa! »

Il la regarda avec surprise. « Comment voulez-vous faire ?

— Je veux aller à Scotland Yard. Je vais trouver l'inspecteur Fuller ! »

Stephens allait l'en dissuader, à ce moment précis, John apporta une carte de visite. La jeune fille y jeta les yeux et ses traits se contractèrent d'angoisse.

« Faites entrer immédiatement », dit-elle sur un ton décidé.

La porte s'ouvrit devant un vieux monsieur, élégamment vêtu, aux tempes argentées, et dont les yeux avaient une singulière acuité.

« Graham », se présenta-t-il en s'inclinant.

Cathleen présenta les deux hommes l'un à l'autre et fit asseoir son visiteur.

« Je viens de Scotland Yard, exposa le détective, à propos de Monsieur votre père. »

Cathleen osait à peine respirer. « Que lui est-il arrivé ? s'exclama-t-elle.

— Presque rien ! Un tout petit accident d'automobile qui, grâce au ciel, n'aura pas de suites bien graves. Le docteur Hall se trouve actuellement dans une clinique. Il n'a besoin que de repos, mais d'un repos absolu.

— Ne puis-je donc pas aller le voir ? interrogea-t-elle, déçue.

— Malheureusement non. C'est impossible. Mais vous n'avez aucune crainte à avoir. Dans quinze jours au plus tard il sera complètement rétabli.

— Mais je ne comprends rien à tout cela, repartit Cathleen. Soi-disant papa a été appelé hier chez M. Clifford et, à l'instant même, le docteur Stephens vient de m'apprendre que M. Clifford ne l'a jamais demandé ! »

Le détective eut un mouvement des épaules.

« Nous allons éclaircir cela sur-le-champ. Voulez-vous avoir la bonté de faire venir votre domestique.

— Votre nom ? »

John ouvrit de grands yeux.

« Monsieur est de la police », expliqua Cathleen qui ne voyait pas très bien où le détective voulait en venir.

John s'inclina : « Je m'appelle Bradney, monsieur, John Bradney.

— Est-ce vous qui avez accompagné votre maître jusqu'à la voiture ?

— Parfaitement.

— N'avez-vous rien remarqué d'anormal ?

— Non, rien du tout.

— Est-ce que M. Clifford faisait souvent chercher le docteur par sa voiture ?

— Oui, assez souvent, dans les derniers temps.

— Quelle voiture était-ce ?

— Une limousine sombre.

— Avez-vous noté le numéro ?

— Non.

— Le chauffeur ?

— Je ne le connaissais pas.

— C'est bien. Vous pouvez vous retirer! »

John sortit. Cathleen et le docteur Stephens avaient suivi le dialogue avec un intérêt soutenu.

« Vous vous étonnez sans doute du petit interrogatoire que je viens de faire subir à votre domestique ? dit Graham en souriant. Pour le moment, je ne puis vous fournir aucune explication, mais je tiens à vous dire que notre entretien de tout à l'heure n'a pas une très grande importance. Est-ce que John est à votre service depuis longtemps ?

— Depuis deux mois... Mais j'espère que vous ne le soupçonnez pas ! Il s'est toujours conduit honnêtement et loyalement. Papa l'appréciait beaucoup !

— Ne vous tracassez pas, mademoiselle. Il n'y a absolument rien contre lui et je suis très loin de le soupçonner. Je vous prie également de ne pas vous tourmenter au sujet de votre père, car il n'y a aucune raison de le faire. Je ne suis malheureusement pas autorisé à vous dire le nom de la clinique où on le soigne et, dans le fond, cela vaut beaucoup mieux. Comme je vous l'ai fait savoir, il y a un instant, le docteur Hall a besoin d'un repos et d'un calme absolus, et ses médecins ne vous permettraient certainement pas de venir le voir. Ayez donc encore un peu de patience. Je vous informerai moi-même, dès que vous pourrez lui rendre visite.

— Permettez-moi de vous poser une question, monsieur Graham. Papa m'a raconté que vous aviez utilisé son nom pour faire paraître une annonce. Quel était donc votre but ? J'ai l'impression très nette que c'est cette annonce qui est la cause de tout le mal ! »

Graham la regarda d'un œil pénétrant.

« Je suis vraiment navré, mademoiselle Hall, de ne pouvoir répondre à cette question. Dans l'intérêt même de l'enquête que je

poursuis, j'ai le devoir de garder le silence. »

Le visage de la jeune fille exprima un violent désappointement.

Là-dessus, le détective se leva et prit congé.

Dans l'entrée, comme John lui tendait son manteau, il resta pensif quelques instants. « Dites-moi, s'adressa-t-il au valet de chambre, il me semble que vous êtes un peu enrhumé ? »

L'autre le regarda, abasourdi : « Vous avez raison, monsieur, je me suis sérieusement refroidi...

— Faites attention, John, dit le détective avec sollicitude. Voyez-vous, les nuits sont froides en ce moment, et il est dangereux de sortir ! »

Le visage de John se couvrit d'une pâleur mortelle. Mais il redevint vite maître de lui et fit l'étonné. Graham, pendant ce temps, l'avait observé attentivement, mais fit à son tour semblant de n'avoir pas remarqué l'embarras du jeune domestique. Apparemment satisfait, il sortit et voulut allumer sa pipe

En fouillant dans sa poche, il sentit un papier qui se froissait sous ses doigts. Intrigué, il sortit l'objet et lut, tout étonné :

« Nous vous prévenons ! Ne vous exposez pas à notre justice vengeresse ! Sinon, vous subirez le sort des autres.

« LA LOGE A. »

Le détective sifflota entre ses dents. « Hulloh, boy! se dit-il à lui-même. La situation commence à devenir amusante. Un avertissement ! A moi ! Sans blague ? Ces gens-là n'ont pas l'air de connaître Malcolm Graham qui ne s'est jamais soucié d'un avertissement. »

Il monta prestement dans un taxi et se fit conduire à Londres. L'avis mystérieux ne semblait guère le préoccuper !

VI

Par la porte entre-bâillée, on percevait un bruit léger, une sorte de grincement. Une forme humaine s'estompait dans le clair obscur du matin : l'homme, muni d'un couteau, était en train de s'attaquer aux panneaux de la table de travail. Le cambrioleur sifflait allègrement. En quelques secondes, il avait réussi à forcer le tiroir du milieu : il en sortit tous les papiers qui s'y trouvaient et les examina soigneusement, l'un après l'autre. Chaque document, après avoir été passé en revue, était immédiatement rejeté sur le tapis. L'homme semblait n'avoir cure du fouillis grandissant.

Après le bureau, il s'en prit aux deux armoires, mais il ne trouvait toujours pas ce qu'il paraissait chercher. Furieux, il jeta tous les documents pêle-mêle, puis, durant un moment, observa l'immobilité la plus complète : il croyait avoir entendu un bruit léger. Mais non! c'était seulement la bise qui sifflait sous le montant des fenêtres. Il hésita encore un peu, tendit l'oreille, mais n'entendit que les ronflements qui venaient de la pièce voisine. Rassuré, il tourna ses recherches vers la bibliothèque qu'il ouvrit en un tournemain. « Damned! Ce n'est pas encore là ! », marmotta-t-il. Sa déception grandissait. Il fureta encore un peu partout, mais ne découvrit pas l'objet de sa perquisition. Alors, il se décida brusquement et se glissa hors de la pièce en marchant sur la pointe des pieds. Il refermait déjà la porte, quand une poigne de fer le saisit à la nuque et le secoua si violemment qu'il en perdit la notion des choses.

« Que venez-vous chercher ici ? interrogea quelqu'un d'une voix rude.

L'intrus se démenait comme un goujon au bout d'une ligne. Mais l'étreinte ne se desserrait pas. « Je... je... » balbutia-t-il.

Une solide bourrade le renvoya dans la pièce qu'il venait de quitter.

Il vit alors son agresseur : un homme de taille élevée, en pyjama. Trois lustres s'allumèrent et la face tremblante du cambrioleur fut inondée de lumière. « Tiens, tiens, dit Graham. Un Japonais ! Parle, et tout de suite! »

Le Japonais jeta un coup d'œil circulaire. Nul espoir. Aucune explication n'était possible. « Moi... par savoir anglais... parler japonais.

— Bien, bien, dit le détective sans s'émouvoir. La police saura bien te délier la langue !

— Pourquoi, moi rien fait !

— Une dernière fois: que venez-vous faire ici ?

— Rien... rien du tout ! »

Graham décrocha le récepteur du téléphone. « Donnez-moi Scotland Yard. »

Le visage de l'homme jaune conserva son impassibilité. « Pourquoi vous méchant ? demanda-t-il avec son sourire d'Asiatique. Moi rendre beaucoup service à vous !

— Ah ! Et comment cela ? interrogea Graham en lâchant l'appareil.

— Pour attaque... contre docteur Hall. »

Le détective parut surpris. « Ah! Et c'est pour cela que vous vous êtes introduit chez moi. C'est pour me dire cela ?

— Oui.

— Alors, parlez!

— Oh! moi, rien! éluda le Japonais. Moi connaître homme très malin...

— Qui ?

— Professeur Hanshiro... Tokio... Université... lui savoir tous les secrets... »

Le détective dressa l'oreille : « Est-ce le professeur qui t'a envoyé à moi ?

— Oui... Vous venir... aujourd'hui... conférence... Alexandra Palace.

— Stupidité ! éclata Graham. Croyez-vous que je vais m'en laisser conter ainsi ? Vous êtes un vulgaire cambrioleur. D'ailleurs, je vais vite savoir à quoi m'en tenir sur votre compte. » Il reprit le récepteur, mais, avant d'avoir pu articuler un son, il reçut un violent coup de matraque sur la tête et tomba sans connaissance...

Quand Graham revint à lui, il était seul dans son bureau. Le Japonais s'était évaporé... Le détective comprit que toute recherche serait inutile. Il s'habilla donc rapidement et sortit. D'assez mauvaise humeur, il courut dans la rue déserte à la recherche d'un taxi, se fit conduire à Charing Cross et, arrivé à Scotland Yard, il alla s'enfermer dans son bureau.

A peine s'était-il installé qu'on frappa à la porte : le sergent Allis, un grand diable tout en os, pénétra dans la pièce. « Good morning, monsieur Graham, fit le sergent en saluant militairement.

« Qu'y a-t-il, Allis ? » demanda le détective, visiblement furieux d'être dérangé.

Le sergent toussa, se gratta la tête avec embarras.

« Si je peux me permettre de vous dire quelque chose, Sir... »

Graham lui fit signe de s'asseoir. « Qu'avez-vous à me communiquer ?

— Hum! Hum! fit Allis, de plus en plus embarrassé. Ecoutez, Sir, il s'agit de quelque chose d'un peu délicat, et je ne voudrais pas m'attirer de désagréments.

— Allons! Allis, allez au fait. Pas tant de phrases !

— Je voulais appeler votre attention... peut-être ce que je vais vous dire pourrait vous servir dans votre enquête sur l'affaire Wawertree et sur l'affaire Hall ! Avez-vous lu le *Morning Post*, ce matin, monsieur ?

— Non, pas encore.

— C'est ce que je supposais et c'est pour cela que je suis venu. A la quatrième page, vous trouverez un article très intéressant sur la vivisection. Je suis sûr que cela vous intéressera. »

Le détective secoua la tête. « Je ne vous comprends pas très bien, Allis. En ce qui concerne la visisection, depuis deux jours, je n'en entends que trop parler !

— Possible, monsieur. Mais ça n'est pas ce qu'il y a de plus important. Avez-vous entendu parler du professeur Hanshiro ?

— Le professeur Hanshiro ?

— Oui, ce savant, qui est une intéressante personnalité, est en train de faire une tournée en Europe et il va rester seulement deux jours à Londres.

— Je ne comprends toujours pas ! »

Le visage d'Allis se crispa : « Il fait, ce soir, une conférence à l'Alexandra Palace sur « la vivisection, cette honte de la civilisation ».

Le détective commençait à s'intéresser. Son visage reflétait à la fois la surprise et l'impatience.

« L'avez-vous déjà vu? »

A cet instant précis, on frappa. Un constable entra, salua et remit un pli au détective. Graham le décacheta et ne put retenir une exclamation :

« Qu'est-ce que cela signifie, Sergent ? On veut me rendre fou, ma parole ! Goddam... voici deux cartes d'entrée pour la conférence de ce soir.

— C'est phénoménal !...

— Phénoménal. En tout cas, Allis, tenez-vous prêt à y venir, ce soir, avec moi ! »

.....

L'Alexandra Palace, imposant édifice de Finsbury Park, présentait, ce soir-là, un aspect magnifiquement éclairé. D'élégantes voitures stationnaient; de jolies femmes, des messieurs en frac, toute la gentry s'y étaient donné rendez-vous.

L'annonce de la sensationnelle conférence du savant japonais avait éveillé un énorme intérêt parmi le public londonien et il n'y avait plus une glace au guichet.

A la minute exacte, le professeur Hanshiro commença sa conférence agrémentée de projections lumineuses. Il décrivit la vie de nos frères inférieurs, exposa les expériences inutiles faites sur eux et stigmatisa la joie sadique prise par plus d'un dilettante au martyre des animaux sans défense: « Mais le temps est passé où le fauve humain peut s'attaquer à l'animal désarmé. » Et le professeur prononça une diatribe violente en se proclamant un adversaire fanatique de la vivisection.

Au troisième rang, à droite, étaient assis deux messieurs, qui suivaient le conférencier avec un intérêt soutenu.

« Allis, murmura Graham, que dites-vous de ce magnifique exemplaire de professeur ?

— Il faudra tâcher de le voir d'un peu plus près, quand il aura terminé sa conférence. »

L'orateur cita encore quelques exemples intéressants d'animaux martyrisés et conclut, au milieu d'applaudissement prolongés. Bien qu'il fût sorti des limites scientifiques et qu'il eût lancé quelques traits au public, il réussit cependant, par son éloquence persuasive, à se concilier la sympathie de son auditoire.

Par contre, son discours n'avait guère ému Graham.

La conférence à peine achevée, Graham et Allis se levèrent aussitôt et se précipitèrent au vestiaire où le professeur Hans-

hiro devait se rhabiller. Les trois hommes se rencontrèrent au moment précis où le Japonais allait endosser son pardessus.

« Bonsoir, monsieur le Professeur », dit le détective avec son sourire habituel.

Le Japonais le toisa, surpris : « Que désirez-vous, messieurs ? Je n'ai que très peu de temps. Voulez-vous me dire en quoi je puis vous être utile ? »

Graham prit tranquillement un siège et alluma sa pipe, plus tranquillement encore.

« Vous nous aviez pourtant invités à votre conférence, monsieur le Professeur.

— Moi ? fit l'autre avec stupéfaction.

— Bien entendu. Vous aviez même promis de m'apprendre des choses intéressantes sur le docteur Hall.

— Monsieur, ce doit être une erreur. Je ne connais aucun docteur Hall et j'entends prononcer ce nom-là pour la première fois de ma vie.

— C'est très curieux. Ce matin, j'ai surpris chez moi un de vos compatriotes qui m'a affirmé que vous pourriez me donner certains renseignements à propos de l'attentat commis sur la personne du docteur Hall. »

Le professeur éclata de rire : « Sur un attentat ? Mais c'est de la folie ! D'ailleurs, qui êtes-vous ?

— Mon nom est Graham et ce monsieur qui m'accompagne est le sergent Allis. Nous appartenons tous deux à Scotland Yard. »

Le professeur Hanshiro eut un sourire. « En vérité, dit-il, je ne sais pas ce qui me vaut l'honneur de votre visite. Autant que je sache, je n'ai encore jamais eu à encourir les foudres de la police britannique.

— Alors, veuillez bien nous excuser de vous avoir dérangé, répondit Graham. Evidemment, il ne peut s'agir que d'un malentendu. »

Il s'inclina et sortit du vestiaire, suivi d'Allis, tout perplexe.

« Que peut bien signifier cela ? demanda le sergent. Soupçonneriez-vous le professeur ?

— Peut-être !

— N'allez-vous rien faire ?

— Je m'en garderai bien !

— Mais, alors, le professeur ?

— Oh! nous trouverons toujours le moyen de le rencontrer. »

Allis posa encore quelques questions. Mais Graham mit tant de mauvaise grâce à lui répondre que le sergent renonça vite à l'interroger. Ils prirent ensemble le chemin de fer souterrain et descendirent à Piccadilly Circus. Graham consulta sa montre, et comme il était relativement tôt, il proposa au sergent d'aller s'attabler quelque part. Ils pénétrèrent dans le café Royal et s'installèrent dans un coin.

L'endroit était très fréquenté, toutes les tables étaient occupées.

Le détective commanda un whisky and soda et s'entoura d'un nuage de fumée.

« Je ne vois guère ce que vous pouvez combiner, lui dit Allis. En effet, le professeur n'a-t-il pas fixé son départ à demain ?

— Je ne le crois pas. Il a sûrement un grand intérêt à ne pas me perdre de vue. »

Le sergent ne répondit rien. Il sirotait tranquillement son whisky. Graham, lui, regardait devant lui, les yeux perdus dans le vague. Il ne vit même pas un garçon qui s'inclinait devant lui.

« Pardon, monsieur, dit celui-ci. Excusez-moi de vous déranger. Je suis chargé de vous remettre une lettre. Le porteur attend la réponse. »

Graham ouvrit impatiemment le message et ses traits exprimèrent une surprise intense : « Honoré M. Graham, venez, je vous en prie. Venez d'urgence au n° 18, Jamaïca Street. Je suis en grand danger. Professeur Hanshiro. »

« Où est le messager ? demanda précipitamment le détective.

— Il attend dans le hall. »

Le garçon l'y conduisit. Mais, à leur ébahissement à tous deux, le messager avait disparu.

Plein de méfiance, Graham revint à sa place. Une autre surprise l'attendait : Allis, à son tour, était parti ! Graham jura à voix basse, réfléchit quelques secondes, puis alla à la cabine téléphonique et demanda Scotland Yard.

« Qui est à l'appareil ? demanda-t-il furieux, car l'inspecteur de service n'était pas là.

— Ici, Blair. Est-ce vous, Graham ?

— Oui. Où est donc Bryce ?

— Il est en mission. Puis-je vous être utile ? »

Le détective hésita.

« Bon, dit-il, rendez-vous immédiatement au 18 de Jamaïca Street et attendez-moi dehors. J'arrive tout de suite. Et emmenez avec vous quelques hommes de tout repos... »

VII

Le petit homme arpentait à pas précipités la Jamaïca Street, déserte à cette heure tardive. C'est une petite rue latérale donnant dans la Commercial Road.

Il semblait distrait, insouciant des contingences terrestres.

En réalité, il surveillait attentivement la troisième maison avant le croisement. C'était un vieux bâtiment, lézardé, presque en rui-

nes, à deux étages. La porte était vermoulue et ne fermait point. On apercevait un lumignon qui éclairait l'intérieur d'une lueur grise. La nuit était glaciale et le sol encore humide de la neige fraîchement tombée.

On entendit un bruit lointain qui semblait se rapprocher.

La main droite du petit homme étreignit la crosse de son browning chargé, mais nulle forme humaine n'apparut à l'horizon. Il traversa et vint se poster sur le trottoir opposé. De cet endroit, il pouvait facilement observer et rien ne pouvait lui échapper, si, toutefois, quelque événement devait agiter la ruelle assoupie. Alors, il alluma sa cigarette et il attendit.

Tout semblait endormi. Les fenêtres n'étaient pas éclairées : on eût dit les orbites creuses d'une tête de mort, effrayantes... Mais, soudain, la porte sembla remuer. Etait-ce une illusion ? Rêvait-il ? La lueur sourde dans le corridor s'éteignit brusquement et l'obscurité devint totale.

Alors, le petit homme proféra un juron, jeta sa cigarette et tendit l'oreille. Soudain, il entendit une voix, à ses côtés. Il se retourna, plein de terreur, puis, reconnaissant le nouveau venu, il soupira, soulagé : « Ah! c'est vous, M. Graham ? »

Graham fit un signe. « Votre revolver est armé, Blair ? »

— Oui.

— Alors, en avant ! Mais attention ! Est-ce que vos hommes sont alertés ? Bien. Trois coups de sifflet : un court, deux longs. »

Les deux hommes se préparèrent à pénétrer dans la maison, l'arme au poing. Graham fit jouer sa lampe de poche et ouvrit la lourde porte d'entrée. A peine eut-il franchi le seuil qu'il s'arrêta, stupéfait. Rien n'indiquait que la maison fût habitée. La première salle, si toutefois on pouvait ainsi désigner ce taudis, était absolument vide. Quatre murs, désespérément nus, et c'était tout.

Graham eut une mauvais impression. Tout cela lui paraissait étrange et suspect. Il continua ses investigations, avec une méfiance accrue. L'air fétide, l'atmosphère lourde ne lui plaisaient qu'à moitié : selon toutes apparences, le local était inhabité depuis très longtemps. Lentement, à pas mesurés, il allait de l'avant, s'arrêtait avec précaution, écoutait. Mais on n'entendait rien. Il avança encore; tout d'un coup, le sol s'ouvrit sous ses pas et, la tête en avant, il fut précipité dans le vide... Quand il ouvrit les yeux, il se crut le jouet d'un rêve.

Il se trouvait dans une vaste salle, tendue de noir. Les murs disparaissaient sous des draperies noires, le sol était dallé de marbre noir. Le plafond lui-même était badigeonné de peinture noire. En face de lui, une longue table, recouverte d'un tapis sombre, et, derrière la table, siégeaient douze hommes étrangement vêtus, le visage masqué par une cagoule noire. Sur la poitrine, un immense A blanc tranchait violemment sur l'étoffe noire. Derrière eux se trouvaient encore trois autres personnages masqués.

Graham avait l'impression d'avoir subi le supplice de la roue. Ses tempes battaient furieusement. Qu'était-ce que ce cauchemar? Rêvait-il ? Etait-il éveillé ?

Un homme, au centre, qui paraissait présider l'assemblée, toussa pour s'éclaircir la voix : « Malcolm Graham, commença-t-il, vous avez dédaigné notre avertissement. Tant pis pour vous ! Vous allez en supporter les conséquences. »

Le détective se rendit compte, à ce moment, qu'il était ligoté selon toutes les règles de l'art. Sans perdre son sang-froid, sur un ton légèrement ironique, il répondit « Puis-je me permettre de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler ? »

Le masque hésita quelque peu : « Vous êtes notre prisonnier. Vous êtes prisonnier de la Loge « A ».

Graham écoutait. La voix ne lui était pas inconnue.

« De quelle Loge ?

— De la Loge des Amis des Animaux !

— Nous formons une secte d'hommes honorables et équitables qui mettons sur un même pied toutes les créatures de Dieu et qui combattons tous ceux qui martyrisent les animaux. D'après le saint commandement du Seigneur, l'animal doit servir l'homme, mais l'homme n'a pas le droit de devenir un criminel. L'homme et l'animal sont tous deux créatures de Dieu; nous nous sommes donné la mission de faire respecter cette disposition divine et nous châtions justement ceux qui s'attaquent aux créatures de Dieu. Celui qui tourmente un animal doit connaître les mêmes tourments.

— Tout cela est merveilleusement réalisé, railla le détective. Mais en quoi cela me concerne-t-il ?

— Vous vous êtes immiscé dans nos affaires, vous avez tenté de détourner notre bras vengeur; maintenant, il vous faut expier ! »

Graham ne sut quoi répondre. Ces hommes étaient-ils des illuminés, irresponsables de leurs actes, ou bien des fanatiques ne reculant devant aucune extrémité ?

« Nous sommes absolument navrés, poursuivit l'orateur, car nous savons qu'en bien des circonstances vous avez acquis des titres à la reconnaissance de l'humanité. Mais nous sommes obligés de vous supprimer, pour notre propre sécurité ! »

Graham se creusait la tête pour tâcher de se souvenir où il avait déjà entendu cette voix.

« Et quel sort me destinez-vous ? » demanda-t-il, toujours aussi calme.

Le masque hésita encore. Il parut grimacer derrière sa cagoule.

« Vous allez l'apprendre dans quelques instants », dit-il en camouflant sa voix.

Graham parut soudain frappé de terreur. Il comprit tout d'un coup l'horreur de sa situation.

« Vous voulez me... ?

— Parfaitement. Ainsi en avons-nous décidé. Nous sommes réunis ici pour statuer sur votre cas. » Le président se rassit et agita une sonnette.

Chacun des masques inscrivit quelque chose sur une feuille de papier qu'il remit au président. La délibération se passa dans le silence. Quelques minutes plus tard, le président se leva de nouveau.

« Malcolm Graham, dit-il de cette voix qui intriguait tant le détective, la Loge des Amis des Animaux vous a condamné, conformément à la loi de Dieu, à partager le sort de Lord Wawertree et du docteur Hall. Demain, à la même heure, vous serez dépouillé de votre enveloppe humaine et vous ne serez plus qu'une brute sans âme. Vous exprimerez des mots privés de sens, vous vous conduirez comme un fou furieux et vous terminerez vos jours dans un asile d'aliénés. Tel est notre verdict et notre volonté ! »

Sans plus accorder d'attention au détective horrifié, tous les hommes masqués quittèrent la salle, un par un, en passant par une porte dissimulée sous les tentures. Le détective les entendit s'éloigner peu à peu et la nuit silencieuse s'abattit sur Malcolm Graham.

VIII

En revenant à lui, Graham sentit une vive douleur dans le dos. En vain multiplia-t-il ses efforts pour desserrer les liens qui lui pénétraient la chair. Il n'arrivait pas à se rendre compte de la durée de son évanouissement.

L'endroit où il se trouvait était plongé dans une obscurité à peu près complète. Une seule bougie, sur la table, éclairait parcimonieusement la pièce. A droite, tout contre la porte, était assis l'un des hommes masqués. Le détective ne pouvait voir à quelle occupation s'adonnait son gardien, car il lui était impossible de se lever. Il semblait s'être endormi sur un livre: en tout cas, sa respiration profonde et régulière permettait à Graham de le supposer.

De nouveau, le détective tenta de se libérer, car il ne savait que trop bien quelle horrible fin lui était réservée s'il n'arrivait pas à s'échapper. Mais ses efforts les plus désespérés échouèrent devant la solidité des courroies qui l'enserraient. Les veines de son front se gonflèrent; fou de fureur, il se roula sur le sol et vint buter contre un des pieds de la table. Le masque bondit sur lui.

— Ah ! Ah ! Ne vous donnez donc pas tant de mal ! Les courroies sont solides !... Ah ! Ah ! »

Graham était un athlète musclé qui, en temps normal, n'aurait fait qu'une bouchée du masque. A présent, il gisait, faible comme un enfant, incapable du moindre mouvement. Le sentiment de son impuissance le mit en fureur. Avant que l'autre pût se garer, il lui avait lancé un coup de pied si violent que son adversaire chancela et tomba presque à la renverse.

« Chien maudit, gronda-t-il, je vais te dresser... tu vas voir, canaille ! »

Il avança, menaçant, sur le détective. Au même moment, Graham, en véritable acrobate, se dressa et l'atteignit du pied au creux de l'estomac. Le masque tomba, cette fois, entraînant une chaise dans sa chute. Par miracle, la bougie était restée allumée. L'instant d'après, l'homme était relevé, bien qu'il eût souffert de l'agression. Graham eut le temps de voir flamboyer deux yeux furibonds, haineux, et luire le canon d'un revolver dirigé contre lui : il savait qu'il n'avait nulle pitié à escompter. C'est alors que se produisit un événement si extraordinaire qu'il se crut le jouet d'un songe.

Au moment où l'autre, emporté par la rage, s'apprêtait à tirer, une main puissante saisit celle du tireur et la releva brusquement. Le coup partit, mais la balle alla se perdre dans le plafond. L'instant d'après, l'homme était désarmé.

« Haut les mains ! commanda le nouveau venu d'une voix menaçante et impérieuse. Au moindre geste suspect, je fais feu. »

Le masque obéit. Le vainqueur sortit un objet de sa poche, marcha droit sur le masque et Graham, stupéfait, vit, une seconde plus tard, que son ennemi avait les deux mains liées.

L'homme qui venait ainsi de le sauver miraculeusement était grand, large d'épaules, et devait posséder une force peu commune. Il était revêtu d'un épais manteau brun, à longs poils; son chapeau rabattu achevait de cacher son visage que recouvrait un masque vert.

Sans prononcer un seul mot, il se mit en devoir de libérer Graham des liens qui l'enserraient, tout en surveillant le masqué dont aucun des mouvements ne lui échappait.

Le détective se releva et remercia son sauveur. Mais il était hors d'état d'avancer: ses bras et ses jambes étaient ankylosés. Soudain, un bruit se fit entendre, qui crois-

sait d'instant en instant. « Venez vite, murmura l'étranger. On aura certainement entendu le coup de revolver et on va se mettre à notre poursuite ! »

Il saisit Graham et l'entraîna derrière lui. Il ouvrit brusquement la porte et tous deux se trouvèrent dans un corridor obscur. « Par ici, à droite ! » Il alluma sa lampe de poche et Graham ne put retenir un cri de surprise: la pièce où ils pénétraient étaient luxueusement meublée. D'épais tapis persans amortissaient leurs pas. Aux murs pendaient des tableaux, plus effrayants les uns que les autres. Comme dans la grande salle, se trouvaient une longue table et douze chaises. Un peu partout, on voyait de précieux vases chinois, remplis de fleurs magnifiques. La pièce était d'ailleurs remplie de fleurs bizarres à l'odeur désagréable. Le détective comprit enfin pourquoi l'air était si malsain.

« Etes-vous en état de vous servir de vos mains ? demanda le masque vert, en refermant la porte avec soin.

— Oui, je le pense.

— Alors, prenez ce browning, vous pourrez en avoir besoin ! »

La maison trembla soudain, comme si tous les diables de l'Enfer s'y déchaînaient. Des voix s'approchaient. On entendit des pas, des craquements. L'étranger traversa la pièce, suivi de Graham. « Si quelqu'un entrait, tirez sans hésiter ! dit-il froidement. J'ai peur qu'on n'enfonce la porte. »

Il se tenait debout, devant un grand vase sur lequel il semblait y chercher quelque chose. On entendit soudain un petit bruit sec, le vase tourna sur son embase, et Graham, stupéfait, se trouva devant un passage secret qu'il n'eût jamais soupçonné à cet endroit.

Tous deux s'apprêtaient à s'y engouffrer, quand la porte vola en éclats sous les coups redoublés des poursuivants. Des balles sifflèrent à leurs oreilles. Sans se départir de son sang-froid, l'étranger poussa de nouveau le bouton secret, et le vase, opérant une nouvelle rotation, reprit sa position primitive. Ils descendirent quelques marches et tendirent l'oreille. « Où sommes-nous ? » demanda Graham.

L'autre ne répondit pas immédiatement.

« Vite, dit-il enfin, dépêchons-nous, sans quoi nous sommes perdus ! Il faut atteindre le pont, coûte que coûte ! »

Graham renonça à comprendre. Il se traîna, au prix d'efforts surhumains, derrière son sauveur qu'il avait peine à suivre. Celui-ci pressait le pas, s'arrêtait, écoutait. Le détective perçut nettement le grondement d'un cours d'eau. « La Tamise », dit simplement l'étranger.

Puis sa bouche s'ouvrit, ses yeux exprimèrent la terreur. Son masque vert lui donnait un aspect fantomatique, si effrayant que Graham recula.

« La digue a sauté, nous sommes perdus !... »

Avec un fracas de tonnerre, les eaux envahirent soudain le passage, soulevant les deux hommes comme des fétus de paille pris dans un tourbillon.

« Il n'y a plus qu'une chance d'en sortir, s'écria l'inconnu... les docks... mais c'est encore loin... »

Graham serra les dents. Il lutta désespérément avec le flot et tenta de se maintenir au-dessus de l'eau. Il vit que le masque vert allait couler à pic, puis la nuit les submergea...

Graham pensait bien qu'il luttait inutilement. Etait-ce vraiment la fin ? Devait-il mourir ici, noyé comme un rat, après avoir échappé à tant de dangers, tant de fois dans sa vie ? Il eut le temps d'évoquer rapidement les derniers événements. Il était certain que les Amis des Animaux avaient voulu le supprimer et qu'il avait été sauvé par un miracle. Il allait peut-être mourir; en tout cas cette mort lui semblait douce à côté du sort qu'on lui avait réservé. Mais qui était l'homme au masque vert ? Ceci l'intéressait au plus haut point.

Graham était un nageur de premier ordre. La fraîcheur de l'eau le ranima: il reprit courage et prit la résolution de lutter énergiquement jusqu'à la limite de ses forces. Peut-être avait-il encore une chance ! Qu'était devenu son compagnon? Etait-il mort, noyé ? Non, pourtant... il le vit flotter à ses côtés.

« Hurrah ! s'écria l'étranger... voyez les lumières, là-bas, c'est le canot de la police qui vous cherche fébrilement... »

Le détective leva la tête, et tenta d'attirer l'attention de ses collègues. Effectivement, les lumières semblaient s'approcher. Un projecteur s'alluma et vint l'éblouir.

« Hulloh ! Qui vive ? » demanda quelqu'un du bateau.

« Good Bye, dit, au même instant, le masque vert. Demain, à la même heure, il y aura une nouvelle réunion de la Loge, au grand complet... questions graves... peut-être serez-vous plus heureux !

— Restez, protesta le détective, vous m'avez sauvé la vie. On pourvoira à votre sécurité. Qui êtes-vous ? »

Le masque vert éclata de rire: « Ne vous inquiétez pas pour moi. Je ne risque rien et... je désire conserver mon incognito ! »

Le détective sursauta. Cette voix ? Où diable l'avait-il entendue ? N'était-ce pas celle du président de la Loge ? Celle de... ? En quelques brassées vigoureuses, il s'approcha du canot. Des mains amies le sortirent de l'eau et le hissèrent dans l'embarcation.

« Mais, c'est M. Graham ! » s'exclamèrent les policiers...

...Tout d'un coup, Graham eut l'esprit illuminé. Il savait maintenant qui était le masque vert. Il avait reconnu la voix et identifié le mystérieux étranger. Il voulut parler, crier, mais des sons inarticulés sortirent seuls de sa bouche. Il eut l'impression de tomber dans une trappe, comme la veille, et, brisé, il s'affaissa entre les bras des policiers.

IX

Cathleen souffrait terriblement de l'absence de son père. Elle avait perdu sa gaîté et son insouciance d'autrefois; elle restait triste et silencieuse. Il y avait déjà trois jours que s'était produit le mystérieux attentat, et elle ne savait toujours rien: elle ignorait même si l'état de son cher papa s'était amélioré. Sans doute, Graham lui avait-il adressé quelques lignes pour la prier de ne pas se tourmenter, mais une voix intérieure lui disait que la maladie de son père était certainement plus grave qu'elle ne l'avait supposé tout d'abord. Et s'il avait repris le dessus, on le lui aurait fait savoir, indubitablement. Maintes fois, elle s'était adressée à l'inspecteur Fuller, mais ce dernier lui faisait des réponses évasives, tout en lui affirmant que son père était hors de danger.

En ces jours si pleins de tristesse et de soucis, le Dr. Stephens s'était révélé comme un ami fidèle et affectueux. Tous les jours, après sa consultation, il venait la voir, lui apportait des fleurs ou quelque douceur, et tentait de la consoler. Mais Cathleen passait des nuits terribles, sans sommeil, et il ne se produisait toujours rien...

Surtout, elle ne pouvait s'expliquer pourquoi personne ne voulait lui dire où se trouvait son père. Quel mystère y avait-il donc? Son père serait-il... ? Mais non, elle chassait pareille idée de sa pensée.

Elle languissait. Sa mine défaite finit par inquiéter le Dr. Stephens qui lui prescrivit un régime. Il l'entoura de soins et d'une telle sollicitude que la jeune fille se rendit compte que, sans lui, elle n'aurait peut-être pas su résister à l'épreuve.

Mais, chaque fois qu'elle amenait la conversation sur l'accident, le Dr. Stephens cherchait à faire dévier l'entretien. Il savait la convaincre de l'inanité de ses craintes et il lui promettait le retour très prochain de son père. Au fond de lui-même, il était bien persuadé qu'il n'y fallait pas compter. Malgré tous ses efforts, il n'avait pas réussi à découvrir la moindre trace de son patron. Scotland Yard s'entourait de silence. Il s'adressa à un détective privé qui ne réussit pas mieux.

Le Dr. Stephens était trop averti pour croire à la fable de l'accident. Il était persuadé que le patron avait été victime d'une agression. Un court entretien qu'il eut avec l'inspecteur Fuller fortifia ses soupçons : Fuller s'était montré nerveux et avait eu recours à de ridicules échappatoires. Non, il y avait autre chose. De toute évidence, Scotland Yard avait un intérêt mystérieux à ce que rien ne transpirât. Mais il se garda de communiquer ses craintes à Cathleen: au contraire, tous ses efforts tendaient à la rassurer.

Quand Stephens lui rendit, ce jour-là, sa visite quotidienne, il s'effraya de sa mine. Il la salua affectueusement et lui prit la main. « Vous sentez-vous malade, mademoiselle Hall ? » Elle rougit, et baissa les yeux : « Non, pas plus que d'habitude.

— On ne le dirait pas ! »

Il s'efforça de la distraire, lui raconta divers potins, s'assit au piano et lui joua ses morceaux préférés.

Mais tous ses efforts restaient vains.

« Qu'avez-vous donc, aujourd'hui ? Vous paraissez plus triste que de coutume ? »

Elle tourna son visage vers lui. Stephens s'aperçut qu'il était baigné de larmes.

« Vous savez, docteur, ce qui me tourmente... »

Il protesta : « Ne m'appelez donc pas toujours docteur. Ce serait bien plus gracieux de m'appeler Derrick. Et puis, voyons, réagissez un peu, Cathleen, vous n'êtes plus une enfant... »

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom. Elle secoua la tête : « J'ai bien peur de ne plus jamais revoir papa, dit-elle en sanglotant, c'est affreux...

— Votre père a besoin d'un repos absolu et il ne faut le déranger à aucun prix. Cathleen, écoutez-moi. Vous avez été très raisonnable jusqu'à présent. J'admirais même votre cran. Et, maintenant, vous allez céder à vos nerfs ? J'ai une idée qui aura votre agrément, j'espère. J'ai une vieille tante qui habite à Isleworth. C'est une excellente femme, qui serait heureuse de vous avoir en sa compagnie. Elle possède une magnifique villa, en pleine forêt, et je suis convaincu que vous vous y plairiez. Je serais heureux de vous voir dans une autre ambiance, avec un peu plus de distractions. Que dites-vous de ma proposition ? »

Cathleen sécha ses larmes et lui jeta un regard reconnaissant.

« Vous êtes très bon pour moi, murmura-t-elle. Je ne sais comment vous remercier !

— Je vous en prie. J'aurais très grand plaisir à vous aider à... »

Elle inclina la tête sans répondre.

« Cathleen, reprit-il au bout d'un moment, et sa voix trembla légèrement, vous me connaissez depuis longtemps, et vous pouvez m'apprécier. Je ne suis pas l'homme des longs discours, mais ce que je dis, je le pense réellement. Je vous aime, Cathleen; je vous ai aimée dès la première minute où je vous ai vue. Aujourd'hui, dans le malheur, il vous faut quelqu'un en qui vous puissiez avoir confiance. Disposez de moi, je vous prie. »

Les paroles de Stephens impressionnèrent fortement la jeune fille. Elle voulut répondre, mais on frappa à la porte. Mary Blankett entra et lui présenta une carte de visite.

« Introduisez M. Graham, tout de suite. Mais, où est donc John? Pourquoi n'est-ce pas lui qui a annoncé M. Graham ?

— Je ne sais pas où il est, mademoiselle. Personne ne l'a vu dans la maison. »

Graham apparut, toujours élégant. Il s'inclina devant Cathleen, et sourit aimablement au jeune médecin.

« Je vous prie de m'excuser, dit-il rapidement, je ne vais pas vous déranger bien longtemps.

— C'est fort aimable à vous, M. Graham, de me rendre visite. J'attendais avec impatience un coup de téléphone de votre part.

— Je sais, à propos de M. votre père.

— Oui ! Comment va-t-il ?

— Très bien. Il va bientôt pouvoir sortir de la clinique.

— Est-ce vrai ?

— Mais naturellement ! Je vous avais dit que les choses étaient moins graves que vous ne le supposiez. Est-ce que je pourrais voir votre valet de chambre ? Comment s'appelle-t-il, au fait ?

— John.

— C'est cela. Je voudrais bien lui dire deux mots.

— A l'instant même, ma femme de chambre me dit qu'il est impossible de le trouver. Il a disparu...

Graham fit un geste : « C'est bien ce que je pensais. Il ne reviendra plus...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a intérêt à ne pas me rencontrer.

— Comment ? Avez-vous l'intention de l'arrêter ?

— Oui. Malheureusement, il m'échappe !

— Qu'a-t-il donc commis ?

— Je ne puis vous le dire encore. Mais il me fait l'effet d'une petite fripouille.

La jeune fille parut suffoquée. « Mais ce n'est pas possible ! Il était si zélé, si consciencieux ! »

Le détective fit un geste de dénégation. « Tout cela n'était qu'une comédie. Ce John... Bradney, si toutefois c'est son nom, est tout simplement un criminel.

— Ne commettez-vous pas une erreur ? demanda le Dr. Stephens avec une certaine émotion.

— Non, docteur. Sa fuite, au contraire, ne fait que confirmer mes soupçons. Permettez-moi, je vous prie, d'aller jeter un coup d'œil dans sa chambre. »

Cathleen éprouvait un réel chagrin à l'idée de guider le détective dans ces recherches, mais elle se rendit compte que Graham agissait dans son propre intérêt.

« Où se trouve la chambre de John ? demanda le détective. Peut-être votre femme de chambre pourrait-elle me l'indiquer ?

— Non. Je veux vous y conduire moi-même.

— Je vous en prie, ne vous donnez pas ce mal.

— Non, non. Il vaut mieux que ce soit moi, nous éviterons ainsi, d'ailleurs, d'inutiles bavardages de domestiques. Venez-vous avec nous, Derrick ? »

La chambre du valet de chambre était très simplement meublée: un lit, deux chaises, un placard et un lavabo, sans plus. Au mur pendaient quelques gravures jaunies parmi lesquelles le portrait d'une femme du XVIIIe siècle. En dépit de sa simplicité, la chambre produisait une impression très favorable.

Cathleen poussa soudain un cri de surprise : « Voici une lettre !

— Elle vous est très certainement adressée, dit Graham.

— A moi ? »

La jeune fille ouvrit l'enveloppe et parcourut la missive, puis elle la tendit au détective. La lettre était ainsi conçue :

« Très honorée Mademoiselle Hall,

« Certaines circonstances m'obligent à quitter votre maison sans retard. Je suis désolé de ne pouvoir vous donner une explication plus précise, mais le temps presse, et il faut absolument que je m'en aille.

« Votre serviteur dévoué,

« John Bradney. »

— Que dites-vous de cela ? » dit Cathleen, en rompant le silence général.

Le détective haussa les épaules. « Cette lettre ne me surprend pas. Vous voyez que j'avais deviné juste. Je regrette simplement qu'il m'ait échappé, car j'aurais volontiers échangé quelques paroles avec lui; mais, après tout, cela n'a pas d'importance. Aussi habile que soit ce jeune homme, il ne m'échappera pas. Je le rattraperai certainement, c'est une simple question de temps. »

Le Dr. Stephens sourit, car l'affirmation de Graham ne le convainquait pas beaucoup. De son côté, Cathleen, en dépit de toute raison, formulait le secret espoir que John ne tomberait pas entre les mains du détective.

X

Un coup de sifflet strident déchira l'air. C'était le signal convenu par les gens de Scotland Yard. Instantanément, l'aspect de la Jamaïca Street se modifia : des policiers surgirent de l'ombre et se groupèrent silencieusement autour de l'inspecteur Fuller qui leur donna ses dernières instructions à voix basse.

« Avez-vous réparti tous vos hommes, Blair ? demanda-t-il au petit homme qui l'écoutait anxieusement.

— Oui, monsieur, le quartier tout entier est cerné, conformément à vos ordres. Personne ne pourra échapper.

— Et du côté du fleuve, Graham ?

— Cinq canots de la police surveillent les docks.

— All right. Dans ce cas, en avant ! »

L'inspecteur pénétra dans la maison mystérieure, suivi de Graham, de Blair et de vingt policiers l'arme au poing, tandis que dix autres policiers établissaient un barrage dans la rue. Au pied de l'escalier, la troupe se divisa. Graham voulait montrer à l'inspecteur la chambre énigmatique qui avait failli lui être fatale. Pendant ce temps, dix hommes, sous les ordres de Blair, étaient chargés de fouiller la maison. Le détective remarqua, avec un certain étonnement, que la porte n'était pas fermée. La chambre elle-même présentait le même aspect que l'avant-veille. « Attention... au milieu, il y a une trappe », murmura Graham.

« Quelle odeur bizarre ! » grommela Fuller.

Ils avancèrent avec les plus grandes précautions. Mais, cette fois, le sol ne s'entrouvrit pas. « C'est très curieux, remarqua le détective, je me rappelle fort bien que c'était à cet endroit-là. »

La pièce fut inspectée très soigneusement, mais sans aucun résultat.

Graham devenait nerveux. « Tonnerre ! jura-t-il, je n'étais pourtant pas ivre, hier... Est-ce que, par hasard, je me serais trompé de chambre ? »

L'inspecteur Fuller commençait à perdre patience.

« Mon cher ami, dit-il au détective, si je n'avais pas la plus entière confiance en vous, je considérerais toute votre histoire comme une mauvaise plaisanterie. Cette vieille baraque me paraît être la maison la plus inoffensive de Whitechapel. Quant à une loge mystérieuse, quant à une secte d'hommes masqués, il n'y en a pas la moindre trace. »

Graham se préparait à répondre vertement, mais il se contint et garda le silence. Blair revint au bout d'un moment avec ses hommes et affirma qu'il n'avait rien découvert de suspect. A son avis, la maison était complètement inhabitée; d'ailleurs, toutes les pièces de l'étage supérieur étaient vides.

Une colère folle s'empara de Graham. Etait-il le jouet d'une mystification, ou bien y avait-il encore quelque diablerie là-dessous? Il lui était pourtant impossible d'admettre qu'il avait rêvé la nuit dernière. Tous les événements n'étaient que trop réels, et il savait bien qu'il avait failli mourir si l'homme au masque vert n'était venu le secourir... Mais, où pouvait-il être, celui-là ? Comment retrouver la salle avec ses fleurs au parfum malsain et ses tableaux effrayants ?

L'inspecteur Fuller attendit encore quelques instants. Puis il donna le signal du départ. « Je regrette vivement, Graham, dit-il, mais il y a sûrement un malentendu de votre part. »

— C'est impossible, inspecteur. Je maintiens absolument tout ce que j'ai dit. Cette maison cache un mystère que nous ne soupçonnons même pas. Cette odeur nauséabonde, à elle seule devrait vous rendre moins incrédule.

— Peuh !... C'est tout simplement l'odeur de la poussière et du moisi ! Ce n'est pas étonnant, surtout si cette pièce est abandonnée depuis des années.

— Et pourtant, je maintiens encore tout ce que j'ai dit.

— Ecoutez, mon cher ami, dans tous les cas, je n'ai nullement l'intention de passer la nuit à me tracasser. Notre rafle est un véritable fiasco, ceci est hors de doute. Qu'est-ce que vous en pensez, Blair ?

— Je suis tout à fait de votre avis, monsieur l'inspecteur.

— Alors, filons.

Mais Graham retint encore l'inspecteur.

— Chut ! N'avez-vous rien entendu ? » Ils tendirent l'oreille. Fuller voulait s'en aller malgré tout, quand effectivement, un bruit léger se fit entendre. On eût dit le ronflement d'un dormeur. Graham triompha.

« D'où cela peut-il venir, demanda l'inspecteur. C'est très certainement à proximité de l'escalier.

— Mais non ! intervint Blair. Cela a plutôt l'air de venir de l'étage supérieur.

— Absolument impossible », répondit Graham, en regardant fixement son collègue: il lui parut que le visage de Blair était anormalement pâle.

« Vous avez raison, approuva Fuller. Je crois également que cela vient de l'escalier. »

Ils parcoururent de nouveau le corridor quand, tout d'un coup, ils virent une forme bondir devant eux et s'éloigner à grandes enjambées.

« Halte ! hurla l'inspecteur. Arrêtez-vous, ou je tire. »

Mais le fugitif continua sa course sans se soucier de l'avertissement. Les policiers ouvrirent alors un feu d'enfer. Miraculeusement, l'homme ne fut pas touché, mais cette réception sembla néanmoins avoir produit son effet, car il s'arrêta net et leva les bras en l'air. « Tonnerre de D..., s'écria Fuller, un Japonais ! Graham, vieux frère, vous aviez pourtant raison ! Il y a certainement quelque chose de suspect dans cette maison. »

C'était bien un Japonais, un petit bonhomme tout tremblant, dont la peur écarquillait les yeux bridés.

« Hé là ! l'homme à la peau jaune, lui cria l'inspecteur. Que viens-tu faire dans cette maison pouilleuse, et pourquoi cherchais-tu à te sauver ? »

Le Japonais ne répondit rien. Il se laissa garrotter sans résistance, en se contentant de regarder droit devant lui. Graham l'observa avec la plus grande attention: l'homme n'était plus de la première jeunesse, il était légèrement voûté, et la peau flasque de son visage était sillonnée d'innombrables rides. Mais, ce qui attira spécialement l'attention du détective, c'était le feu de ses yeux étroits et mobiles.

« Vas-tu répondre ? » tonna Fuller que le silence du Japonais exaspérait.

L'Asiastique eut un sourire de ses lèvres minces, un sourire si méprisant que l'inspecteur cessa de jurer et se tourna vers Blair.

« Fouillez-le, tout de suite », ordonna-t-il.

En un instant, le Céleste fut déshabillé et des mains expertes explorèrent minutieusement son costume européen, mais le résultat de la fouille fut négatif, ce qui acheva de gâter l'humeur de Fuller.

« Canaille, hurla-t-il en lui mettant un poing menaçant sous le nez, je vais te dresser ! »

Le Japonais resta froid, impassible comme une statue de Bouddha.

« Emmenez-moi cet homme immédiatement à Scotland Yard, Blair, dit Fuller avec impatience. Je vais procéder à son interrogatoire et le diable m'emporte si je n'arrive pas à le faire parler. »

Malgré les multiples questions dont Fuller harcela le Japonais, il fut impossible d'en rien tirer. Il consentit à décliner son état-civil, et rien d'autre. Il se nommait Kanukï, avait cinquante-six ans, et prétendait être né à Yokohama.

Quand, le lendemain matin, Graham pénétra dans le bureau de l'inspecteur, il trouva ce dernier d'une humeur massacrante: les cendres s'amoncelaient un peu partout, par terre, sur son bureau, et l'atmosphère était proprement irrespirable. Le détective ouvrit la fenêtre, puis attendit que l'inspecteur eût terminé d'arpenter la pièce. Fuller revint enfin s'asseoir à sa table et voulut allumer un cigare.

« Vous fumez trop, mon cher ami, lui dit Graham. Vous allez vous rendre malade.

— Que voulez-vous ! Ce satané Japonais me met dans le plus cruel embarras. Nous n'arrivons à rien et Sir Mulford menace de me mettre à la retraite.

— Comment ? Nous n'arrivons à rien ! Il me semble que c'est tout le contraire.

— On ne le dirait guère !

— Pourtant si, nous avons progressé. Et nous serions arrivés à faire beaucoup mieux, s'il ne se trouvait pas un traître parmi nous ! »

Cette fois, l'inspecteur ouvrit des yeux énormes.

« Que me dites-vous là ? Un traître ? Graham, je crois que vous perdez la tête... voilà que vous voyez des traîtres partout... Ah ! Ah ! laissez-moi rire !

— Je sais ce que je dis, inspecteur. Notre expédition d'hier contre la Loge des Amis des Animaux a été dénoncée. C'est ce qui en explique le piètre résultat. »

L'inspecteur caressa pensivement son double menton. « C'est absolument impossible. Qui serait le traître ?

— C'est ce que je saurai !

— Ecoutez-moi, Graham. Je ne crois pas beaucoup à cette histoire de Loge. Je ne puis admettre qu'il y ait à Londres, à l'heure actuelle, des gens qui puissent, au moyen d'une préparation mystérieuse, transformer des êtres humains en animaux. Non, mon cher ami, cette histoire sent le roman. Elle me paraît trop fantastique pour être vraie!

— Mais, enfin, nous avons des exemples sous les yeux, Lord Wawertree, le Dr. Hall! Comment expliquez-vous ces attentats ?

— Mon Dieu ! Une coïncidence !

— Mais non, c'est impossible.

— Et le mobile, alors ?

— Je le connais, à présent. Je sais pertinemment que, depuis des mois, lord Wawertree a fait une hécatombe de chiens pour ses travaux scientifiques sur la vivisection.

— Et vous pensez que...

— Je ne pense pas. Je suis sûr que la Loge des Amis des Animaux, cette secte de fanatiques, a voulu lui faire payer sa cruauté. Elle lui a fait injecter cette mystérieuse préparation que nos savants, hélas ! ne connaissent pas encore.

— Hum ! Et le Dr. Hall ? Celui-là, c'était, autant que je sache, un véritable ami des bêtes...

— Le Dr. Hall a été la victime de la Loge, par ma faute, inspecteur, et je ne vous cache pas que j'ai des remords cuisants. Si je n'avais pas fait paraître l'annonce sous son nom, il ne lui serait certainement rien arrivé. Mais, je n'ai pas perdu tout espoir de réparer le mal.

— Comment allez-vous faire ?

— D'abord, à mon avis, il y a certainement un antidote...

— Et, s'il n'y en avait pas ?

— Alors, lord Wawertree et le Dr. Hall sont irrémédiablement perdus. Il ne nous reste plus qu'à avouer la vérité à Mlle Hall. Si seulement on pouvait obliger le Japonais à parler, nous ferions un grand pas en avant. »

L'inspecteur écrasa rageusement son cigare et se leva: « Si... Si... bien sûr. Mais ce n'est pas si facile que vous le supposez...

— Il faut tout essayer. Qu'on ne le quitte pas des yeux.

— Parbleu ! Croyez-vous qu'on ne le surveille pas ? Mais je doute fort que nous arrivions à un résultat !

— Nous verrons bien. Peut-être arriverons-nous, par le Japonais, à trouver la piste des « Amis des Animaux » et de l'homme au masque vert. Au fait, avez-vous envoyé le signalement du fugitif John Bradney à tous les postes de police ?

— Bien entendu ! Mais la description faite par Mlle Hall est bien vague. Il est douteux qu'on l'arrête facilement. »

Graham se leva. « Je dois m'en aller, maintenant, inspecteur. Encore un mot, pourtant: Où est donc M. Blair ? Je ne l'ai pas encore aperçu, ce matin.

— Il interroge notre Jaune. Peut-être est il plus heureux que moi !

— Bien ! Bien ! Souhaitons-le. Blair est un excellent policier. Il fera sûrement pour le mieux. Allons, au revoir ! »

Fuller resta perplexe: il ne discernait pas si Graham parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Avec lui, on ne savait jamais. Mais, comme Fuller avait du travail urgent, il renonça à se faire une opinion.

XI

Un lourd camion attelé s'avançait lentement dans Oxford Street. Le charretier ne semblait guère compatir au travail pénible de ses chevaux. L'homme était grand, fort et présentait toutes les caractéristiques d'une brute alcoolique. Peu lui importait que ses bêtes épuisées ne pussent faire un pas de plus : le fouet et les jurons se chargeaient de les faire marcher.

« Je vas vous montrer... maudits carcans! Hue! Hoo! Hue! »

Mais les chevaux restaient sur place, couverts de sueur et d'écume, tremblants sous les coups, l'œil malheureux.

La foule s'amassait peu à peu et s'indignait contre le charretier. Des huées s'élevèrent, on parla d'aller chercher un agent; mais personne ne se souciait d'intervenir : la carrure du charretier donnait à réfléchir! Celui-ci, exaspéré par la passivité de ses chevaux et les cris hostiles des passants, redoublait de fureur et faisait pleuvoir une grêle de coups sur les pauvres bêtes. Un des chevaux perdit pied et tomba si malheureusement qu'il se rompit une jambe. Alors les gens se précipitèrent pour lyncher la brute. Ils y seraient certainement parvenus sans l'intervention d'un policeman qui, sans cérémonie, écarta les justiciers. L'homme allait donner son identité quand, subitement, il poussa un cri de douleur.

« Qu'est-ce qui vous prend ? demanda le bobby agacé. Allez-vous vous tenir tranquille ?

— Je... on... on vient de me piquer... on vient de me percer le bras, par derrière! »

Son visage était crispé par la douleur. Le policier jeta un coup d'œil inquisiteur, mais comme la foule se tenait à distance respectueuse, il haussa les épaules avec pitié.

L'homme s'appelait James Kilpatrick. Il était âgé de quarante-deux ans et habitait dans Bow Road au n° 78.

« Où alliez-vous ? »

La question resta sans réponse, car il se produisit, à ce moment, un événement extraordinaire. Avec un cri qui n'avait rien d'humain, le charretier Kilpatrick sauta à la gorge du policeman, le terrassa et le piétina. Puis, de ses mains énormes et puissantes, il saisit le cou mince de l'agent terrorisé et le serra de toutes ses forces.

La foule était saisie d'horreur. Les femmes et les enfants s'enfuirent en criant, tandis que quelques hommes courageux se précipitaient sur l'énergumène et cherchaient à lui faire lâcher prise. Mais Kilpatrick était d'une force herculéenne. Il jonglait littéralement avec ses assaillants et les jetait par terre avec moult horions. Les premiers qui l'attaquèrent payèrent chèrement leur audace, de sorte que les autres hésitèrent. Néanmoins, cet instant de répit avait permis au policier de se dégager : il sortit son revolver et fit feu à plusieurs reprises. Kilpatrick tomba, l'agent, croyant l'avoir touché sérieusement, se pencha sur l'homme pour constater les effets de son tir. Mais, brusquement, l'homme se releva, bouscula le policeman stupéfait et s'enfuit à toute vitesse poursuivi par les assaillants.

Au premier croisement de rues, il traversa, sans se soucier de la circulation. Une automobile l'accrocha... Quelques instants plus tard, le charretier était expirant.

Ce cas extraordinaire fut l'occasion de commentaires sensationnels dans la presse qui lui consacra des colonnes entières. Le *Daily Mail* s'étendit longuement sur cette affaire, en attribuant la conduite du charretier aux méfaits de l'alcoolisme. Le *Ti-*

mes émit l'hypothèse d'un crime, sans apporter d'autres informations. Ce fut l'*Evening Post* qui remporta la palme dans ce concours de perspicacité : elle affirma que Kilpatrick était un dangereux malfaiteur, recherché depuis longtemps pour assassinat. « Il est hors de doute, écrivit Ellsworth Parker, son rédacteur, ennemi personnel de Fuller, que Kilpatrick est tombé victime d'un lâche attentat. » Le journaliste en profitait pour attaquer Scotland Yard et pour demander instamment la mise à la retraite de l'inspecteur dont l'incapacité était patente. « Nous n'aurons de cesse tant que l'affaire ne sera pas complètement élucidée, et nous espérons bien pouvoir annoncer sous peu du nouveau à nos lecteurs. »

Les autres journaux relatèrent les faits, sans prendre position.

Le lendemain, Graham trouva son ami Fuller dans un état voisin du désespoir.

« Cette fois, gémit l'inspecteur, c'est fini ! Il m'a eu... »

Il faisait allusion à sa bête noire, Parker. « Je le connais, il va mettre tout en œuvre. Il va tenter de me faire perdre ma retraite, et je ne puis me défendre... rien faire... c'est terrible ! »

Le détective écouta patiemment ses doléances: il prenait réellement pitié de cet homme avec qui il avait collaboré pendant si longtemps.

« Ne prenez donc pas les choses tellement au tragique, inspecteur. Ellsworth Parker est un de mes amis. Je vous promets d'intervenir... »

Fuller le regarda, d'un air incrédule.

« Cela ne changera rien, j'en ai peur ! Est-ce que je sais seulement pourquoi ce type-là m'attaque sans cesse...

— Je connais très bien Parker. Avec quelques paroles raisonnables, je me charge de l'apaiser. Mais, occupons-nous d'une tâche plus importante. Voulez-vous répondre à quelques questions que je vais vous poser ? Où se trouve le cadavre de Kilpatrick ?

— A la Morgue.

— A-t-on relevé sur lui les mêmes indices que sur Lord Wawertree et sur le Dr. Hall ?

— Oui.

— Alors, n'êtes-vous pas convaincu que ces divers attentats sont l'œuvre d'une même main, ou, plutôt d'une même organisation ? »

Fuller devint pensif.

« Il me semble que vous avez en partie raison. Et, cependant, je ne puis encore admettre l'existence d'une telle organisation.

— Vous finirez par changer d'avis, inspecteur ! Où en êtes-vous avec le Japonais ? »

Fuller frappa violemment son poing sur la table, en faisant voltiger ses papiers.

« Le voyou ! jura-t-il. Il est impossible d'en sortir une parole raisonnable. J'ai rarement vu pareil entêté !

— Tiens, tiens, je pensais que Blair...

— Oh ! ouiche ! Blair n'est pas plus fort que les autres. Il y a de quoi se casser la tête contre les murs. Nous sommes arrivés au point mort !

— Avez-vous eu quelques renseignements sur le Japonais ?

— J'ai remué ciel et terre pour établir son identité. Il est inconnu partout, même à l'ambassade de son pays !

— Faites ce que je vous ai suggéré. Faites-le surveiller ! Je suis certain du succès, à bref délai. C'est évidemment un émissaire de la Loge. Il est certain qu'avant peu, les « Amis des Animaux » tenteront de lui faire passer un message. Il s'agira de l'intercepter et, alors, nous aurons partie gagnée. Comprenez-vous ?

— Très bien, répondit l'inspecteur sur un ton sceptique.

— Alors, s'il se produisait quelque chose entre-temps, prévenez-moi sur-le-champ. Je vais essayer de trouver quelques informations sur ce Kilpatrick. Peut-être découvrirons-nous un fait qui nous rapprochera de la solution. »

Quand Graham regagna son domicile, tard dans la soirée, il remarqua, de la rue, que la fenêtre de son cabinet de travail était éclairée. « Tiens, se demanda-t-il, madame Paine ne serait-elle pas encore couchée ? »

Mme Paine était sa vieille et digne gouvernante, qui s'occupait de son intérieur depuis de longues années. Elle commençait ponctuellement sa tâche à six heures, tous les matins, et se retirait, tout aussi ponctuellement, le soir, à huit heures. Graham avait donc raison de s'étonner en voyant de la lumière dans son appartement. Il ferma doucement la porte et pénétra sans bruit dans son cabinet.

Une surprise l'y attendait.

Dans un fauteuil se prélassait un homme qu'il reconnut sur-le-champ. Il portait un masque vert et fumait béatement une cigarette. Quand il vit entrer Graham, il se leva et s'inclina légèrement.

« Vous vous étonnez, sans doute, de me trouver chez vous, dit-il en souriant. Excusez-moi, je vous en prie. Excusez mon audace. Mais, j'avais une communication importante à vous faire.

— Comment êtes-vous donc entré chez moi ? demanda Graham, interloqué par la hardiesse de l'intrus.

— Ah ! très simplement ! Avec le rossignol perfectionné que voici, je n'ai eu aucun mal à ouvrir votre porte. J'espère n'avoir pas dérangé le sommeil de votre

digne gouvernante. Mais, ne voulez-vous pas vous asseoir ? »

Graham s'assit, mais conserva son revolver à la main.

« Je vous en prie, enlevez donc cet affreux instrument. Cela me rend nerveux ! Je ne suppose pas que vous ayez peur de moi ?

— Non, pas le moins du monde. Mais je trouve votre procédé un peu...

— Cavalier, disons le mot. Que voulez-vous ? Je n'avais que ce moyen-là pour vous parler, sans trahir mon incognito.

— Bien, dit le détective. Parlez donc. Que désirez-vous ? »

L'étranger fit une pause. « Je trouve qu'il est plus facile de s'entretenir quand on a quelque chose à boire. J'ai le gosier altéré, et un whisky serait le bienvenu. Ne suis-je pas votre hôte ? »

Graham éclata de rire. « Vous êtes un véritable démon, mon cher. Nous allons exaucer votre souhait sans plus tarder. Je n'ai pas de whisky, hélas. Mais vous accepterez, je l'espère, un verre de madère ?

— Parfait. Ce que je désire, c'est surtout étancher ma soif. »

Le détective disposa deux verres et les remplit. Puis il alluma sa pipe et attendit que l'étranger voulût bien parler. Celui-ci buvait avidement et semblait avoir oublié l'objet de sa visite. Graham se décida donc à rompre le silence.

« Je voudrais vous poser une question. Etes-vous mon sauveur de Jamaïca Street? Votre voix ne me semble pas être tout à fait la même.

— C'est fort possible. Je me suis enrhumé quelque peu. Mais c'est bien moi qui vous ai sauvé.

— Je vous remercie. C'est à vous que je dois la vie. Mais pourquoi m'avez-vous porté secours ?

— Je ne puis vous le dire. D'ailleurs, je viens pour vous parler d'une affaire beaucoup plus importante. Il s'agit de vous-même, monsieur Graham. Vous êtes en danger. Soyez prudent. On veut se débarrasser de vous, et, la prochaine fois, je ne pourrai rien faire pour vous ! »

Le détective resta impassible.

« Je vous suis sincèrement reconnaissant de votre avertissement. Mai j'ai l'habitude du danger et je sais regarder la mort en face. N'avez-vous rien d'autre à me dire ?

— Malheureusement non ! Je me mettrais moi-même dans un mauvais cas ! Mais, je vous en prie, prenez mon avertissement au sérieux. Je vous veux du bien.

— Merci, monsieur...

— ... l'Inconnu.

— Je vous ai pourtant reconnu.

— Peut-être vous trompez-vous !

— Je pourrais vérifier sur-le-champ si je me trompe.

— Et comment ?

— En vous arrachant votre masque. »

L'étranger partit d'un éclat de rire.

« Vous vous en garderez bien ! D'abord, ne l'oubliez pas, je suis votre hôte. De plus, vous êtes mon obligé ! »

Graham ne pouvait qu'en convenir. Il était furieux, mais l'étranger avait raison.

« D'ailleurs, reprit ce dernier, quand le moment sera venu, je me ferai connaître. Mais nous n'en sommes pas encore là ! Par une hâte prématurée, tous mes plans seraient anéantis. »

Le détective l'écoutait d'une oreille distraite. Il se demandait s'il n'allait pas brusquement assaillir son visiteur. Lentement, comme s'il cherchait quelque chose, il enfonça la main dans sa poche. Le masque avait sans doute deviné ses intentions, car, avant que Graham eût fait un geste de plus, il dirigea contre lui le canon de son revolver.

« Hands up ! », commanda-t-il d'une voix menaçante.

Graham s'exécuta.

« Vous me forcez à vous dire, railla le masque, que vous me désillusionnez ! Je suis venu ici pour vous avertir. Pour vous, je m'expose à de graves dangers. Et vous n'arrivez pas à maîtriser votre curiosité. Bien mieux, vous voulez forcer mon incognito par des moyens enfantins. Vraiment, je n'aurais pas cru cela de vous. Un grand détective comme vous n'a pas le droit d'avoir recours à des procédés indignes de lui ! Puisque, je le vois, ma présence vous importune, je vais me retirer avec votre permission. Néanmoins, je vous réitère mes avertissements. Prenez au sérieux ce que je vais vous dire : ne tendez pas la main à qui que ce soit, si vous ne voulez pas partager le sort du Dr. Hall ! »

Il se leva, gagna la porte à reculons, son arme toujours dirigée sur Graham. Celui-ci le suivit des yeux. L'étranger eut une seconde d'inattention. Comme un tigre, Graham bondit sur lui et fit voler le revolver en l'air. Une lutte acharnée s'engagea entre les deux hommes. Au cours de la bagarre, le manteau de l'étranger glissa, et Graham put apercevoir sur ses vêtements de dessous un gigantesque « A » d'étoffe blanche. Plus de doute, il avait affaire à un compagnon de la Loge. Son étonnement fut tel qu'il desserra son étreinte. L'autre en profita pour se dégager. Mais il n'avait pas encore atteint la porte que Graham était de nouveau sur lui. Et, cette fois, le détective parvint à démasquer son visiteur.

Devant ses yeux stupéfaits apparut le visage de John Bradney.

« Vous ? Je m'en doutais un peu ! John Bradney, sectateur de la Loge. »

John Bradney se tenait devant lui, pâle comme un suaire, fou de rage.

« Vous êtes un lamentable idiot ! lui jeta-t-il à la face. Que le diable vous emporte ! »

Il ouvrit la porte, prompt comme l'éclair et s'esquiva.

Graham s'élança sur ses pas, mais Bradney était déjà loin.

Le détective rentra chez lui et se coucha de fort mauvaise humeur.

« Je crois, bougonna-t-il, que cet animal n'a pas tous les torts. J'ai évidemment agi comme un sombre idiot ! » Puis il se tourna vers le mur et s'endormit profondément.

XII

Graham se réveilla tard. Il ne se leva pas tout de suite; il avait mal dormi, la tête lui pesait. Son sommeil avait été agité de cauchemars. Pêle-mêle lui étaient apparus : un homme au masque vert qui le sauvait d'une mort certaine, son collègue Blair, et Fuller. Quand il se leva, il était plus de dix heures.

Il se fit couler hâtivement un bain dont la fraîcheur le calma.

Mme Paine avait, entre temps, préparé le breakfast. Il le prit, tout en écoutant avec plaisir le bavardage de la bonne Mme Paine, qui lui tenait chaque fois d'interminables discours, et qui revenait toujours à sa marotte favorite : la digne dame ne cessait de lui conseiller de se marier. Graham souriait à ses sermons, sans d'ailleurs se laisser convaincre.

Il parcourut les journaux, quand on sonna à la porte d'entrée.

« Une dame vous demande, annonça la souriante Mme Paine.

— Quel est son nom ? demanda le détective légèrement étonné.

— Miss Cathleen Hall !

— Faites-la passer tout de suite dans mon bureau. »

Quelques minutes plus tard, Graham s'inclinait devant Cathleen.

« Excusez-moi de vous déranger, lui dit-elle. Quelque chose d'effrayant vient de se passer. Je ne sais plus que faire ! Je suis si malheureuse...

— Asseyez-vous, mademoiselle, et racontez-moi les choses, les unes après les autres, avec méthode.

— Avant-hier, commença Cathleen, j'ai reçu un coup de téléphone de Derrick, je veux dire du Dr Stephens. Il m'avisait qu'il allait voir un malade et qu'il ne pourrait venir à la maison. J'étais très déçue, car j'aime beaucoup le Dr Stephens, et, depuis l'absence de mon père, je me sens si seule... N'y pouvant rien, je m'inclinai devant ses raisons, et nous avions pris rendez-vous pour hier après-midi. Mais il ne vint pas. A huit heures, très inquiète, j'ai téléphoné chez lui. Imaginez mon épouvante lorsque son domestique m'apprit qu'il n'était pas rentré du tout. Malgré cela, je résolus de patienter et lui demandai de m'avertir dès que son maître serait rentré. Ce matin, à huit heures, personne encore ne l'avait vu. Je me suis alors décidée à venir vous trouver. Vous avez été si bon avec moi que j'ai immédiatement pensé à vous, avant tout le monde.

— Et vous avez eu tout à fait raison, répondit Graham. Cette disparition du Dr Stephens me surprend beaucoup. Il n'est pas impossible qu'il donne de ses nouvelles d'un moment à l'autre, mais je vais m'occuper tout de suite de cette affaire. M. Stephens vous a-t-il donné le nom de son patient ?

— Non. Il m'a simplement dit qu'il allait voir un des clients de mon père, gravement malade, à Bermondsey.

— Hum ! Etes-vous libre, en ce moment ?

— Oui.

— Si vous voulez bien, je vais vous emmener à Scotland Yard. N'importe comment, il faut que je voie l'inspecteur Fuller.

— Cela tombe à merveille. Je suis venue avec ma voiture. Depuis la disparition de John Bradney, je conduis moi-même. Savez-vous ce qu'il est devenu, celui-là ? »

Graham réfléchit. Allait-il raconter à Cathleen les événements de la nuit ? Il décida de n'en rien faire pour ne pas l'inquiéter davantage.

« Malheureusement non, répondit-il. Mais il ne pourra pas se terrer éternellement, car tous les postes de police sont alertés. »

Cathleen n'avait aucun motif pour ne pas accepter cette version. D'ailleurs, la disparition du Dr Stephens l'inquiétait beaucoup plus.

« Pourvu qu'il ne soit rien arrivé au docteur, soupira-t-elle. J'ai peur...

— Ne vous tourmentez donc pas, mademoiselle. Il va sûrement revenir, j'en ai la conviction. »

Au fond de lui-même, il était convaincu du contraire. Il craignait que le docteur n'eût été la victime d'une agression, mais il n'avait pas le courage de faire part de ses appréhensions à la pauvre Cathleen, déjà si éprouvée.

Elle n'aurait peut-être pas supporté un deuxième coup du sort, et il se sentait doublement responsable de ses malheurs...

Lorsque Cathleen eut quitté Scotland Yard, l'inspecteur Fuller reprit sa promenade agitée autour de son bureau, et il remplit de nouveau la pièce de nuages de fumée.

« Nous voilà propres, dit-il à Graham d'une voix lasse. Que le diable m'emporte

si je comprends quoi que ce soit à tous ces événements. Croyez-vous que le Dr. Stephens soit aussi une autre victime des « Amis des Animaux » ?

— Pourquoi pas ? C'est, en tout cas, très vraisemblable !

— Mon Dieu ! continua l'inspecteur. Si cela continue, je serai mûr pour le cabanon. Il faut trouver quelque chose ! »

Graham haussa les épaules.

« Tant que vous ne voudrez pas me croire, tant que vous persisterez à nier l'existence de la « Loge », vous piétinerez sur place. Il n'y a plus l'ombre d'un doute : les agressions contre Lord Wawertree, contre le Dr. Hall et contre James Kilpatrik, viennent des « Amis des Animaux », et je redoute fort que le Dr. Stephens ne soit la quatrième victime.

— Blair est d'un avis opposé, répliqua Fuller. Il prétend que cette « Loge » n'existe que dans votre imagination. Et quand je lui ai raconté vos aventures, il m'a ri au nez. C'est une histoire un peu trop fantastique pour notre époque moderne !

— A votre aise, mon cher inspecteur ! Vous serez, je le souhaite, bientôt convaincu du contraire. Le filet qui doit capturer la bande est déjà lancé. Mais il n'est pas encore temps de le ramener. »

L'inspecteur le regarda, hors de lui. « Que dites-vous là ? Vous connaissez les criminels et vous êtes sur le point de les capturer ? Graham, mon cher ami, dites-moi ce que vous savez. Ne me tourmentez pas plus longtemps. Je vous en supplie, parlez !

— Non, pas encore. Quand le moment sera venu, vous saurez tout. Et maintenant, laissez-moi partir; j'ai du travail urgent ! »

Sur ces mots, le détective se retira, insensible à la curiosité et aux lamentations de l'inspecteur déçu.

En descendant l'escalier, Graham s'entendit appeler par son nom.

C'était Blair qui voulait s'enquérir de sa santé. Le petit homme avait plus mauvaise mine que jamais. Sa peau était brune et flasque, striée de rides, ses traits étaient tirés et contractés.

A l'étonnement du détective, il lui tendit la main. Au même instant, Graham eut un cri léger et trébucha dans l'escalier. Blair, voyant tomber son collègue, voulut lui venir en aide, mais l'autre était déjà sur pied.

« Que vous arrive-t-il ? demanda le petit homme.

— Rien ! J'ai glissé, je me suis un peu contusionné.

— J'avais peur que vous ne soyez blessé !

— Non. Rassurez-vous. Ce n'est rien ! Merci et excusez-moi, je suis très pressé! »

Blair le retint encore : « Restez un instant. J'ai quelque chose à vous dire. Que faites-vous demain soir ?

— Rien. Je resterai sans doute chez moi. Pourquoi ?

— J'ai une communication très importante à vous faire. Voulez-vous venir dîner demain soir chez Frascati ? On y mange bien et les vins y sont remarquables !

— S'il s'agit d'une affaire importante, je suis naturellement à votre disposition. A quelle heure ?

— A dix heures précises.

— All right ! »

Graham allait s'éloigner, mais la main de Blair attira son attention.

« Vous avez une chevalière extraordinaire, Blair », dit-il avec intérêt.

L'admiration de Graham parut visiblement déplaire au petit homme.

« C'est un vieux souvenir de famille... ça n'a aucune valeur ! »

Il enleva sa bague et la tendit à Graham qui l'examina curieusement. Blair s'efforçait de rester impassible, mais il était agité d'un léger tremblement qui n'échappa point au pénétrant détective.

« Elle est merveilleuse, dit-il en restituant la chevalière; je serais content d'en avoir une semblable. C'est un vieux bijou hindou, sûrement.

— Je ne saurais vous le dire exactement. Je la porte uniquement parce que ma mère me l'a léguée.

— C'est très intéressant. Comme vos mains sont fines, Blair !... »

Blair sourit. « C'est encore un héritage de ma mère. Alors, entendu pour ce soir ? A dix heures, chez Frascati.

— Entendu. »

Graham crut deviner un sourire ironique sur les lèvres de son collègue. Il savait qu'il allait au-devant d'un danger. Mais peu lui importait : il était sur ses gardes !

XIII

En sortant de Scotland Yard, Cathleen resta pensive. Elle ne savait où aller. Depuis l'accident d'automobile dont le Dr. Hall avait été la victime, Stephens lui avait témoigné une fidélité à toute épreuve. Et voici qu'elle perdait cet ami ! Elle se sentait doublement abandonnée, doublement malheureuse. Elle ne voulut pas retourner chez elle. Elle se souvint d'une de ses bonnes amies qui avait été, pendant plusieurs années, sa camarade de pension à Lausanne, et résolut d'aller la voir.

Peggy Sullivan était une aimable et charmante jeune fille qui habitait à proximité de Hyde Park, dans Bayswater Road. Elle avait invité très souvent Cathleen chez elle.

Les Sullivan étaient une famille de lettrés. Marxwell Sullivan, le père, était un

professeur d'Université renommé, membre correspondant d'innombrables académies étrangères et ethnologue distingué. Harriet, sa femme, avait longtemps dirigé le « Royal Holloway College ». Warwick, le frère de Peggy, étudiait l'assyriologie et sa réputation de jeune savant s'étendait déjà loin. Peggy avait passé brillamment ses examens mais elle ne se sentait aucune vocation pour la vie universitaire. Elle s'adonnait exclusivement au sport, et plus spécialement à l'automobile.

C'était une nature aventureuse, excentrique, exubérante, tout l'opposé de Cathleen.

Depuis leur retour à Londres, les deux amies s'étaient vues un peu moins fréquemment, au désespoir de Peggy, qui multipliait ses invitations. Elle n'arrivait pas à comprendre la réserve croissante de Cathleen, mais était très loin de supposer que son frère en était la cause. Warwick était follement amoureux de l'amie de sa sœur et lui avait déclaré sa flamme, un jour, après une partie de tennis. Mais Cathleen ne se souciait guère du jeune homme, qu'elle considérait comme un bon camarade, ni plus ni moins.

Peggy ne fut pas peu surprise quand elle vit arriver son amie.

« C'est vraiment gentil de ta part, ma chérie. Quelle surprise de te voir, dit-elle rayonnant de plaisir. Je pensais que tu avais quitté Londres. »

Cathleen sourit faiblement. « Si tu savais tout ce qui m'est arrivé !

— Tu vas me raconter tout cela. Viens, débarrasse-toi. Mes parents sont en voyage. Warwick travaille à son traité de philologie. Nous serons tranquilles jusqu'à ce soir. »

Peggy conduisit son amie à l'étage supérieur. Cathleen lui raconta l'accident de son père, la fuite de John Bradney, la disparition mystérieuse du Dr. Stephens, sans toutefois lui avouer l'inclination qu'elle ressentait pour le jeune médecin.

Peggy écoutait, suspendue à ses lèvres, et secouait par moments la tête avec incrédulité. « Pauvre Cat ! dit-elle avec compassion, si seulement je pouvais t'aider ! »

Cathleen fit un geste. « Tu ne peux rien pour moi, ma chère Peggy, je suis... »

On frappa à la porte. Warwick entra et s'arrêta, surpris.

« Ah ! mademoiselle Hall ! Vous ne vous imaginez pas le plaisir que j'éprouve en vous voyant ici. »

La jeune fille lui tendit sa main, qu'il garda longuement.

« Vous seriez-vous disputées ? demanda-t-il en plaisantant. Vous avez un visage si triste...

— Laisse-la, dit Peggy, elle a de très gros chagrins !

— Quoi donc ? Que vous est-il arrivé ? »

Peggy allait mettre son frère au courant des événements quand la porte s'ouvrit violemment, livrant passage au domestique James, qui tremblait de tous ses membres.

« Que se passe-t-il, James ? demanda Warwick, stupéfait. Auriez-vous bu, par hasard ?

— Non ! monsieur. Non ! non ! mais c'est épouvantable. J'ai peur, à en mourir...

— Parlez donc, dites ce que vous avez vu de si effrayant.

— Un homme, monsieur.

— Et c'est un homme qui vous fait peur ! Ce n'est pas possible, vous êtes ivre !

— Monsieur, je vous le jure, par tous les saints... il y a, en bas, un homme qui attend.

— ...Parfaitement, dit une voix inconnue. Le Masque Vert... »

Tous les yeux se fixaient sur la porte. Un homme fit irruption dans la pièce. Son visage était caché sous un masque vert. « Ne craignez rien, dit-il, monsieur et mesdames, je n'ai aucune mauvaise intention. »

Peggy cria, sans pouvoir cacher son épouvante. Cathleen, au contraire, conserva son sang-froid. Warwick, voulant montrer son courage devant Cathleen, s'avança sur l'intrus et leva un poing menaçant. « Que venez-vous faire ici ? Que signifie cette mascarade ?

— Cela vous intéresse-t-il vraiment ? En tout cas, je regrette de ne pouvoir répondre à vos questions...

— Je vais appeler la police.

— C'est inutile, monsieur. Les fils sont coupés. »

Warwick laissa échapper un juron.

« Tenez-vous tranquille, dit sèchement le masque, et pas un geste, sans quoi je serais obligé de vous mettre à la raison. »

Pâle de fureur, Warwick se précipita sur le masque, mais au premier pas, il s'arrêta net et leva les bras.

« Ha ! ha ! ricana le masque. Me prenez-vous pour un enfant ? Vous imaginiez-vous que je me serais risqué ici sans arme ? » et ce disant, il dirigeait le canon de son revolver contre le jeune homme. Pas de bêtises, n'est-ce pas, ça pourrait vous coûter cher ! et s'adressant à Cathleen, il ajouta : Mademoiselle Hall, veuillez bien me suivre, je vous prie, une automobile vous attend devant la porte.

— Où voulez-vous donc m'emmener ? demanda la jeune fille effrayée.

— Votre père vous attend !

— Mon père ? Pourquoi cette mascarade ?

— Parce que je dois rester inconnu.

— Ne le crois pas, s'écria Peggy, c'est un bandit qui veut t'enlever.

— N'écoutez donc pas ces insinuations, je ne veux que votre bien. J'admets que mon apparition masquée ne soit guère de nature à vous inspirer confiance. C'est votre père qui a exigé que je conserve l'incognito. A présent, voulez-vous me suivre, oui ou non ?

— Non, répondit Cathleen, je n'en ai pas la moindre envie.

— Alors tant pis, je vais être obligé d'employer la force !

— Si vous osez porter la main sur mademoiselle Hall, je vais vous rompre les os », rugit Warwick.

Pour toute réponse, l'homme fit entendre un coup de sifflet : deux hommes apparurent avec un brancard. « Enlevez ! » commanda le masque. Les brancardiers s'emparèrent de Cathleen, l'étendirent sur la civière et l'emportèrent, tandis que le revolver du masque tenait en respect Warwick et sa sœur. Le masque sortit à reculons et ferma la porte à clef.

Warwick se précipita à la fenêtre : il vit les hommes hisser le brancard dans la voiture — c'était une voiture d'ambulance — et démarrer à toute allure. Le bruit du moteur assourdissait les cris de Warwick. D'ailleurs, il était trop tard pour songer à poursuivre les ravisseurs. Warwick allait sortir malgré tout, quand à la porte un garçonnet l'arrêta par la manche en lui demandant s'il était bien M. Sullivan. Sur sa réponse affirmative, le jeune garçon lui remit un pli qu'il décacheta fébrilement.

« Soyez sans inquiétude, disait le billet, je veille sur Mlle Hall. Il ne lui sera fait aucun mal.

« *Le Masque Vert.* »

Warwick se perdait au milieu de tous ces mystères, mais il était trop faible et trop timoré pour en chercher la clef.

XIV

Cathleen se réveilla, et, brusquement se dressa sur son séant. Ses yeux effrayés parcoururent la pièce : c'était un endroit bizarre comme elle n'en avait jamais vu. Il n'y avait qu'une seule fenêtre, très haut placée et munie de solides barreaux de fer; les murs étaient tendus de cuir et l'ameublement était constitué, en tout et pour tout, par une table rivée au plancher. La jeune fille était étendue sur une couchette de cuir; elle cherchait en vain à comprendre comment elle était venue échouer dans cette cellule; elle n'avait qu'un souvenir très vague des événements qui s'étaient déroulés chez Peggy, de l'apparition subite de l'homme masqué, des deux brancardiers... et puis ses souvenirs s'arrêtaient là. Un voile épais recouvrait la suite... Elle ne se souvenait plus de rien, sauf que ses forces s'étaient tout d'un coup annihilées. A présent, il lui semblait qu'elle sortait d'un sommeil factice, d'un cauchemar insupportable. Elle se leva, marcha d'un pas mal assuré jusqu'à la porte, et constata qu'elle était fermée à clef.

Cathleen Hall était bien trop raisonnable pour se livrer à des éclats ou pour crier au secours. Elle savait qu'elle était tombée entre les mains d'un bandit et qu'elle était sans défense contre lui. Que pouvait bien lui vouloir le « Masque Vert » ? Pourquoi lui avait-il promis de la mener près de son père ? Comment était-il informé de l'accident survenu au docteur ? Autant de questions auxquelles elle ne trouvait pas de réponse. Il ne lui restait plus qu'à attendre — avec impatience — la suite des événements.

Ses méditations l'absorbaient tant qu'elle n'entendit pas un homme qui entrait. Une main glacée s'était emparée de la sienne et la tenait solidement. Terrifiée, elle vit, en se retournant, deux yeux dont l'éclat s'abritait derrière des lunettes. Cathleen poussa un cri, se dégagea et se réfugia dans un coin de la pièce.

« Ne craignez rien, dit l'homme en blouse blanche. Je suis le Dr. Budge, médecin-chef de cet établissement.

— Où suis-je donc ? murmura la jeune fille.

— Vous avez besoin de repos, répondit le médecin. Je sais par quelles épreuves vous êtes passée ! Il vous faut de grands ménagements.

— J'avoue ne pas comprendre, monsieur... »

Le Dr. Budge sourit. « Vous êtes ici entre d'excellentes mains et vous guérirez très vite.

— Mais je n'ai aucune maladie. On m'avait dit qu'on m'emmenait voir mon père !

— Oui, je sais, fit le médecin d'un ton conciliant. Mais vous ne pouvez pas encore le voir aujourd'hui. Il faut patienter. »

Puis, sans plus se soucier de la jeune fille, il quitta la cellule, qu'il referma soigneusement.

Cathleen entendit fort bien le bruit d'un verrou qu'on glissait.

« Dr. Thompson, dit le médecin-chef à son assistant, nous avons là un cas typique de paranoïa. Le frère de cette jeune fille a raison. Bien entendu, il faudra la surveil-

ler cette nuit, et demain matin seulement nous commencerons le traitement thérapeutique. »

⁂

L'inspecteur Fuller jouait nerveusement avec sa chaîne de montre. « Avez-vous vu le professeur Browning, Graham ? Lui avez-vous parlé ?

— Oui.

— Vous a-t-il donné quelque éclaircissement ?

— Je n'ai pas appris grand'chose. Au début, le professeur émettait l'opinion que la mystérieuse maladie de Lord Wawertree avait pu lui être communiquée par ses animaux. Mais cette opinion s'est vite avérée fausse. Le professeur Browning avait trouvé deux cobayes à Twickenham. Il a fait toutes sortes de prélèvements sur leurs cadavres et n'a pu y trouver aucun bacille particulier.

— De sorte que, s'il y a une surprise, ce n'est pas de ce côté qu'elle nous viendra.

— Non ! vous savez que le Dr. Hall n'a jamais fait la moindre expérience sur des animaux, donc ce n'est pas un animal qui a pu le contaminer.

— Ne trouvez-vous pas étrange, mon cher Graham, que Lord Wawertree se soit subitement découvert un tel intérêt pour la vivisection. C'était un homme riche, indépendant; un personnage politique imposant, qui devait avoir des préoccupations d'un autre ordre. Il y a encore un mystère là-dessous.

— Non, je ne trouve pas. Tout cela est parfaitement compréhensible. Sa Seigneurie, tout le monde le savait, poursuivait les animaux d'une haine farouche. Vous souriez, inspecteur, et vous pensez que de tels hommes n'existent pas; pourtant, il en existe. Mon enquête, forcément très rapide, m'a permis d'établir ceci : Lord Wawertree ne supportait la présence d'aucun animal dans son château. Il avait les chats en horreur, il pourchassait les chiens, et quand une malheureuse bête passait à proximité de sa propriété, le noble lord l'abattait sans pitié. Il se souciait peu que l'animal appartînt ou non à l'un de ses voisins. Cela lui a d'ailleurs valu des procès sans nombre et presque toutes les sociétés de protection des animaux l'ont traîné, plus d'une fois, devant les tribunaux.

— C'est vraiment très intéressant, répartit Fuller, jamais je n'aurais supposé...

— Oh ! Vous n'avez pas idée du caractère de Lord Wawertree ! C'était un homme qui aurait fait le bonheur des psychiâtres. Cela ne l'empêchait pas, en apparence, de suivre les préceptes de la morale chrétienne, de pratiquer l'amour du prochain et d'assister à l'office, tous les dimanches, très régulièrement. Mais c'était, au fond, un homme perdu de vices, dont le grand plaisir était de torturer les animaux. Sous prétexte de recherches scientifiques, il les martyrisait. C'était un criminel qui savait dissimuler.

— C'est inouï ! Mais, alors, il a subi le juste châtiment de ses crimes !

— Dans un sens, oui ! Mais il y a encore beaucoup de questions qui restent à résoudre. Par exemple, je donnerais cher pour connaître la femme qui lui avait donné rendez-vous dans Burdett Road.

— C'est évidemment très important, mais...

— Monsieur l'inspecteur, interrompit un agent, une dame est là, qui veut à toute force vous parler.

— Quelle dame ? Quel est son nom ? »

Avant que l'agent eût le temps de répondre, la porte s'ouvrit et Peggy Sullivan pénétra en coup de vent dans le bureau de l'inspecteur. Son frère Warwick la suivait. C'est lui qui prit la parole et qui, en quelques mots, fit le récit de l'enlèvement de Cathleen.

Fuller et Graham l'écoutaient, stupéfaits, cependant que Peggy sanglotait.

Au nom de Cathleen Hall, Graham avait bondi.

— Savez-vous où les bandits l'ont emmenée ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je n'ai même pas pu relever le numéro de la voiture ! »

Graham, affolé à l'idée que Cathleen se trouvait entre les mains de la Loge se précipita au dehors, laissant l'inspecteur tout interloqué.

⁂

Cathleen s'accroupit sur la couchette de cuir, se prit la tête entre les mains et médita sur la situation dans laquelle elle se trouvait.

...Trois heures s'étaient écoulées depuis son réveil. Le Dr. Budge n'était pas revenu. Qu'avait-il l'intention de faire d'elle ? A cette question, qu'elle se posait pour la centième fois, nulle réponse n'était possible. Malgré son inquiétude croissante, elle n'avait pas le pressentiment d'un danger bien précis. Elle s'étonnait elle-même de son sang-froid. Elle se souvint, sans savoir pourquoi, d'un livre qu'elle avait lu quelques mois auparavant : il s'agissait d'une révolte dans une maison de fous. Alors, elle comprit soudain ! L'auteur — Gaboríau — avait décrit une cellule absolument identique à celle où elle se trouvait... les murs tendus de cuir... la fenêtre grillée...

la table fixée au sol... Elle ne pouvait plus douter : on l'avait entraînée ici... dans une maison de fous !

Cette idée lui glaça le sang. Son inquiétude devint de l'angoisse. Elle se leva, courut à la porte, frappa à coups redoublés, sans même se rendre compte que la tenture de cuir assourdissait les coups et que personne ne pouvait l'entendre.

Le verrou glissa soudain et la porte s'ouvrit. Un homme entra, dont elle ne put distinguer le visage dans l'ombre. Puis, une lampe s'alluma, éblouissant les yeux de la jeune fille. Lorsqu'elle reprit la notion des choses elle vit, devant elle, le Masque Vert. Folle de terreur, elle étendit les bras comme pour chasser un fantôme.

« Je sais que ma présence vous fait horreur, mademoiselle, commença l'homme au masque. Je me doute du mal que vous devez penser de moi. Et, pourtant, croyez-moi, j'agis avec la volonté sincère de vous servir. Peut-être comprendrez-vous un jour et me remercierez-vous !

— Vous êtes un bandit, lui cria-t-elle avec violence. Et vous osez encore paraître devant moi et m'imposer votre présence ! N'est-ce pas à vous que je dois d'être internée dans cet asile, d'être enfermée dans cette cellule ? Ne m'avez-vous pas attirée ici sous de mensongers prétextes ? Si vous pouviez savoir à quel point vous me faites horreur !

— J'en suis d'autant plus navré que, réellement, je ne veux que vous sauver... Mais l'ingratitude est le lot commun... »

Cathleen l'écoutait. La voix du Masque Vert lui semblait familière. Connaîtrait-elle cet homme ?

— Et vous voulez vous poser en bienfaiteur, en sauveur ! Vous êtes un vulgaire bandit. Mais vous n'échapperez pas au châtiment que vous méritez !

— Peut-être vous trompez-vous, mademoiselle ! Je ne suis d'ailleurs pas venu vous parler de moi, mais de vous. »

La jeune fille eut un rire amer. « Je vous suis reconnaissante de votre sollicitude. Toutefois, si vous voulez réellement me faire plaisir, débarrassez-moi de votre présence. Je me résigne à mon sort et je sais que je suis en votre pouvoir.

— Mademoiselle, vous vous méprenez sur mon compte. Je ne puis nier que votre enlèvement ait été organisé par mes soins. Je ne veux pas vous cacher non plus que vous vous trouvez ici dans une maison d'aliénés... mais tout cela est voulu. Vous étiez, sans vous en douter peut-être, en grand danger. Un sort terrible vous était réservé. Pour vous arracher aux griffes d'un ennemi que vous ne connaissez point, c'est moi qui vous ai fait transporter ici, car j'ai estimé, et je pense que vous me donnerez raison — que c'était encore le meilleur refuge que je pouvais imaginer pour vous ! »

Cathleen ne répondit pas. Ces paroles semblaient faire impression sur elle. Mais elle se ressaisit.

« Non, non et non ! Je n'ajoute aucune foi à vos mensonges. Inutile de vous donner la peine... »

Le Masque haussa légèrement les épaules.

« Je vois que j'aurai du mal à modifier l'opinion que vous avez de moi. Mais, je ne perds pas tout espoir... En tout cas, vous ne manquerez de rien ici. Le Dr. Budge y veillera. Assurément, votre séjour dans ce lieu ne peut passer pour une agréable villégiature, mais je pense que vous vous y ferez rapidement. »

Il s'inclina, se dirigea vers la porte, puis revint sur ses pas.

« Une recommandation ! Ne cherchez pas à fuir et estimez-vous heureuse, car vous êtes en sûreté. Vous me remercierez un jour. Dehors, un ennemi vous guette, plus terrible que la plus terrible des morts : le BACILLE B. X. 766. »

Il sortit sur ces paroles énigmatiques.

La pauvre Cathleen éclata en sanglots.

XV

Vers une heure et demie du matin, une limousine noire s'arrêta devant la villa du Dr. Hall. Cathleen en descendit, accompagnée de Graham et d'une infirmière.

« Enfin, nous voilà rendus, dit le détective en pénétrant dans le bureau. Et maintenant, mademoiselle Hall, allez immédiatement vous coucher... L'infirmière va sonner votre femme de chambre. »

Mary Blunkett accourut, sommairement vêtue.

« Où donc étiez-vous, mademoiselle ? demanda-t-elle, stupéfaite. Nous étions tous si inquiets. »

Mais Graham intervint.

« Mlle Hall doit aller se coucher tout de suite. Elle a besoin d'un repos absolu. Les terribles événements et tous les chocs qu'elle a subis ont complètement ébranlé ses nerfs. Grâce à Dieu, elle va mieux à présent. Demain, un médecin viendra la voir. Mais écoutez-moi bien, mon enfant : personne au monde, personne, entendez-vous, ne doit savoir que Mlle Hall est de retour. Avez-vous compris ? »

Mary fit signe que oui. Elle ne s'expliquait ni la disparition de sa maîtresse, ni son retour inopiné au milieu de la nuit. Mais tant d'événements bizarres s'étaient déroulés dans les derniers jours qu'elle ne

s'étonnait plus de rien. Le détective donna quelques instructions complémentaires à l'infirmière et prit congé.

La limousine l'attendait au dehors. Graham se fit conduire à la cabine téléphonique la plus proche. La communication fut assez longue à établir. Au bour d'un certain temps, il finit par entendre au bout du fil la voix encore ensommeillée de l'inspecteur Fuller.

« Qui est à l'appareil ? »

Le détective se nomma. « Qu'y a-t-il donc, à cette heure ?

— Une nouvelle étonnante, inspecteur. J'ai une surprise pour vous ! Mlle Hall est rentrée !

— Quoi ? Non ? Vraiment, vous avez retrouvé cette jeune fille ?

— Parfaitement ! Mais je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Je vous donnerai tous les détails demain ! »

Et Graham raccrocha brusquement, ravi du bon tour qu'il venait de jouer à l'inspecteur, qui, sans nul doute, n'allait plus pouvoir se rendormir.

Graham, par contre, ne fut pas long à trouver le sommeil après tant de fatigues, en si peu de temps.

Dans la matinée, il se rendit à Scotland Yard où Fuller l'attendait impatiemment.

« Où était-elle ? interrogea-t-il dès qu'il aperçut le détective.

— Par le plus grand des hasards, je l'ai découverte dans la maison de santé du Dr. Renouf.

— Comment avez-vous été mis sur sa trace ?

— Là-dessus, vous me permettrez de rester discret !

— Voilà que vous recommencez à faire des mystères.

— Cette fois, je suis obligé de ne rien vous dévoiler de plus. Il faut provisoirement vous contenter du peu que je vous ai dit, tout au moins jusqu'à ce que j'aie pris toutes les mesures nécessaires pour que ma protégée soit revenue de ses émotions.

— Alors vous avez toujours des remords ? A cause de la fameuse annonce ? »

Graham soupira : « Oui, et pour tout dire, c'est moi l'unique responsable de ses malheurs.

— Pauvre petite, j'irai la voir demain, dit Fuller.

— Non. C'est inutile. J'ai donné des ordres sévères et personne n'est autorisé à lui rendre visite. Et puis, elle est beaucoup trop faible pour recevoir qui que ce soit. »

Fuller eut beau exciper de sa qualité de vieil ami, Graham ne se laissa pas fléchir : aucune exception ne serait tolérée. Fuller marmotta quelques mots incompréhensibles, puis il ajouta : « J'avais oublié de vous dire que Blair vous cherchait partout, hier soir. Quelque chose d'important ?

— Je ne sais pas. Est-il dans son bureau ? Je vais voir. »

Blair l'attendait effectivement. « Bonjour, Monsieur Graham », salua le petit homme.

Graham remarqua qu'il ne lui tendait pas la main, cette fois !

« On m'a dit que Mlle Hall avait été enlevée. On raconte là-dessus toutes sortes d'histoires ! Avez-vous relevé quelques traces ? Cela m'intéresserait de...

— Pourquoi ?

— Parbleu : comme homme et aussi comme policier.

— Vous êtes extraordinaire, Blair. Vous vous intéressez toujours à ce qui n'est pas de votre ressort !

— Cela dépend ! Dans le cas actuel, si !

— Je regrette, mais je ne puis rien vous dire de plus au sujet de Mlle Hall !

— J'ai compris, fit le petit homme avec un sourire mi-figue, mi-raisin. Vous avez un intérêt spécial à garder le silence !

— Peut-être !

— C'est ce que je pensais. Ainsi, la pauvre petite a été enlevée ! Comme c'est curieux ! Qui aurait pu croire qu'en plein jour...

— Mlle Hall est déjà rentrée chez elle. »

Blair le regarda fixement : « Vous moquez-vous de moi ?

— Non.

— Quoi, elle a disparu hier et, aujourd'hui, elle serait de nouveau chez elle ? Sérieusement ?

— Je regrette, mais je ne puis vous en dire davantage. »

Blair se leva.

« Bien, dit-il. En somme, tout cela ne m'intéresse que médiocrement... Alors, ce soir, vous venez chez Frascati ?

— Certainement !

— Tout va bien, se dit le détective en quittant Blair, le poisson mord et je consens à perdre mon nom si je ne le ferre pas, cette fois ! »

⁂

Le restaurant Frascati est situé dans Tottenham Court Road. C'est un établissement de premier ordre, unique en son genre, exclusivement fréquenté par une clientèle des plus select. A dix heures précises, Graham fit son entrée. Blair était déjà arrivé. Il lui adressa un signe amical, le félicita de sa ponctualité et lui fit prendre place à sa table. Le détective donna sa commande au maître d'hôtel. Blair lui conseilla certains plats; il semblait d'excellente humeur et avait déjà vidé la moitié

d'une bouteille de vin en attendant Graham.

« Il s'agit, lui confia-t-il, de quelque chose de très mystérieux, et j'ai besoin de votre concours.

— Je vous remercie de cette marque d'estime, repartit Graham. Dites-moi, sans plus tarder, de quoi il s'agit.

— Comme vous le savez, voici trois jours que le Dr. Stephens a disparu. Hier matin, vers dix heures, un messager est venu m'apporter un petit mot. Voulez-vous le lire ? » Et il tendit une lettre au détective.

« Très honoré monsieur Blair, disait la lettre. L'auteur de ces lignes connaît l'endroit où se trouve le Dr. Stephens. Il est disposé, moyennant une équitable rétribution, à le dévoiler à la police. J'estime que la somme de cent livres est très raisonnable. Si vous pouvez me verser cette somme, je me trouverai demain soir vers onze heures, au bar du *Joyeux Matelot,* East-India Dock Road, n° 47. Je m'adresse à vous parce que je vous connais de vue. Mais ne vous avisez pas de venir avec une escorte de policiers ou de me tendre un piège quelconque, parce que, si vous agissez ainsi, ce serait condamner à mort le Dr. Stephens ! »

La signature était illisible.

« Que dites-vous de ce poulet ? demanda Blair.

— C'est très intéressant. Et qu'allez-vous faire ? Je serais curieux de le savoir.

— Voici quel est mon plan : nous allons partir d'ici vers dix heures et demie, et, à l'heure convenue, nous entrerons dans le bar. Je connais l'endroit. C'est un bouge assez suspect où se retrouvent des matelots, des criminels, et tout un monde interlope. Il y a évidemment quelques risques, mais je pense que vous n'avez pas peur !

— Vous me connaissez pourtant, Blair. Comment pouvez-vous me poser une pareille question ?

— Ne vous fâchez pas ! Ecoutez-moi : nous allons donc nous rendre au *Joyeux* Matelot et nous y attabler. Mon correspondant anonyme me connaît, dit-il. Il viendra certainement se joindre à nous. Je lui promettrai que l'argent lui sera versé, s'il nous dit, ou plutôt s'il nous conduit là où est retenu le Dr. Stephens. S'il accepte, vous lui mettrez votre revolver sous le nez, tandis que je veillerai à la sûreté du docteur. Que dites-vous de mon programme ?

— Excellent ! Mais, s'il veut l'argent d'abord ? »

Blair eut un sourire malin et cligna de l'œil.

« J'ai prévu le cas. Alors, voilà le subterfuge que j'ai imaginé. »

Il sortit de sa poche deux enveloppes absolument identiques.

« Dans l'une se trouve l'argent; dans l'autre, du papier, tout simplement. Si l'homme veut d'abord l'argent, je déchirerai une des enveloppes sous ses yeux et je lui montrerai le billet de 100 livres. Puis, par un tour de passe-passe, je ferai l'échange des enveloppes et lui donnerai celle qui ne contient que du papier. C'est trouvé, hein ? Dans tous les cas, nous l'aurons roulé et nous aurons sauvé le Dr. Stephens. Que pensez-vous de la tête de Fuller quand nous lui ramènerons le docteur ? A votre santé, Graham ! Buvons au succès de notre plan ! »

Graham porta le verre à ses lèvres, mais il lui échappa des mains et se brisa sur le plancher.

« Mon Dieu ! Quel maladroit je fais ! »

Le garçon s'empressa et lui remplit un autre verre. Mais Graham refusa de boire. « Non, partons, je n'ai plus soif. »

Blair tenta encore de le faire boire, mais Graham persista dans son refus. Blair n'en vida pas moins la bouteille à lui seul, et, au bout d'une demi-heure, il était ivre.

En sortant de Frascati, le petit homme titubait de si belle façon que Graham dut lui venir en aide. Il avait l'intuition que l'ébriété de Blair était simulée et se tint sur ses gardes. Il eut toutes les peines du monde à le hisser dans un taxi, puis ils partirent. Graham avait le pressentiment que cette promenade en automobile pourrait bien être la dernière de sa vie !

De loin, dans la rue, on pouvait distinguer le vacarme et l'agitation du *Joyeux Matelot.* Quand Graham et Blair entrèrent dans le cabaret, ils furent à demi asphyxiés par la puanteur de cette tabagie. Ils finirent par trouver une table : elle était occupée par un individu d'allures suspectes, mais Bill Jackson, le vigoureux patron du bar, eût tôt fait de l'expulser. Puis, avec les marques d'un profond respect, il fit prendre place aux deux gentlemen dont la mise faisait prévoir un royal pourboire.

« Nous y sommes, dit Graham en commandant un whisky and soda. Et il est exactement minuit moins cinq. »

Blair marmonna quelques mots inintelligibles, se coucha sur la table et commença à ronfler furieusement. Graham ne le perdait pas de vue, sans pouvoir discerner si son collègue dormait réellement. Tout en l'observant, il fit, des yeux, le tour de la salle. Le public était très mélangé : criminels, filles, gens de couleur, tous éléments suspects. On criait, on parlait, on grondait, on vociférait, on ne s'entendait plus.

« Charmante société », pensa le détective.

Il se retourna brusquement : quelqu'un venait de heurter son bras. C'était une femme, très jeune et de toute beauté, qui lui adressait un sourire provocant.

« Je voudrais dire quelques mots à M. Blair.

— Que lui voulez-vous ?

— Oh ! Une petite affaire que je voudrais traiter avec lui.

— Une affaire ? Seriez-vous, par hasard, l'auteur de certaine lettre ?

— Oui.

— Et vous prétendez savoir où se trouve actuellement le Dr. Stephens ?

— Oui.

— Vous êtes disposée à en informer M. Blair ?

— Parfaitement. Mais, je veux cent livres !

— Très bien, eh bien ! parlez lui. »

Il poussa Blair si rudement que le petit homme faillit choir de sa chaise, mais ne se réveilla pas. Tous les efforts de Graham furent vains.

« Vous le voyez, il n'y a rien à faire avec mon collègue. Il faudra patienter jusqu'à demain.

— Impossible », répondit-elle, et sa voix prit un accent menaçant.

« Je ne peux pas et je ne veux pas attendre. Il me faut de l'argent ce soir, ou bien...

— Ou bien ? »

Elle lui jeta un regard furieux, et son visage toucha presque celui du détective qui s'écarta. D'un seul coup, sa beauté s'était évanouie, un sourire moqueur s'esquissait sur ses lèvres. Elle fit un geste plus que significatif.

« Vous vous en garderez bien, dit froidement le détective. Si l'on touche à un seul cheveu du Dr. Stephens, gare ! »

Elle eut un rire éclatant, un rire affreux, qui l'irrita.

« Mais voyons, monsieur Graham, dit-elle, en lui prenant la main. Pourquoi vous emporter si vite. Vous n'avez tout de même pas l'intention d'user de votre force sur une faible femme !

— Vous me connaissez donc ? demanda le détective au comble de la surprise.

— Qui ne vous connaît pas ? Vous, le plus célèbre détective d'Angleterre... »

Il eut un geste de protestation : « Je vous en supplie, pas de compliments. Et, si vous le voulez bien, revenons à notre affaire. Etes-vous décidée à me conduire auprès du Dr. Stephens ?

— Pourquoi pas ? mais je veux l'argent tout de suite.

— Bien. Mon ami l'a sur lui. Mais, comme il est ivre mort, je vais vous le donner à sa place. »

A ces mots, il fouilla dans la poche de Blair et en sortit les deux enveloppes. Il tâcha de deviner laquelle contenait l'argent; il était tombé juste.

« Vous voyez, dit-il, que l'argent est là. A présent, conduisez-moi auprès du Dr. Stephens. Vous l'aurez immédiatement après. »

La jeune fille ouvrit de grands yeux à la vue du billet de banque, et voulut s'en emparer. Mais le détective le fit disparaître dans sa poche.

« Acceptez-vous, mademoiselle ?...

— Evelyn.

— Un bien joli nom ! Alors ? Que décidez-vous ?

— Je veux bien vous conduire, mais je veux l'argent avant ! »

Graham la regarda avec méfiance, puis il sortit de sa poche et l'argent et son browning.

« Entendu. Prenez ! Mais, si vous voulez vous moquer de moi, vous serez déçue. Dans ce genre d'affaires, je ne plaisante jamais ! »

Evelyn sourit. Les paroles du détective semblaient la divertir. Elle vérifia le billet et, tout d'un coup, bondit et changea de couleur.

« Vous n'êtes qu'un escroc, qu'un vulgaire filou. Le billet est faux !

— Eh bien ! répondit négligemment le détective, s'il est faux, rendez-le-moi. C'est très simple.

— Ah ! mais non ! fit Evelyn en s'agitant comme une possédée, vous vouliez me rouler, vous...

— Ecoutez, dit froidement Graham. Maintenant, vous allez fermer votre maudite bouche, sinon, je vous bâillonne. »

Ses paroles se perdirent dans le tumulte qui s'éleva soudain dans la salle. Comme sur un signal, tous les regards se dirigèrent, menaçants, sur leur table. Blair ronflait toujours, sans paraître avoir remarqué quoi que ce soit. « Pas mal combiné », pensa Graham.

Il savait depuis longtemps qu'il était tombé dans un piège. A présent, il s'agissait de garder son sang-froid. Evelyn prenait tout le monde et Dieu lui-même à témoin que Graham avait voulu la voler, et tenait des discours de plus en plus violents. Le détective comprit qu'il fallait agir rapidement. Il menaça la jeune fille de son arme.

« Mains en l'air, commanda-t-il... vous autres aussi. Allez ! Plaquez-vous au mur. Je compte jusqu'à trois : un, deux... »

Les assistants, surpris, obéirent immédiatement. L'un après l'autre, les furent s'adosser au mur et levèrent les mains, car le revolver de Graham leur inspirait un salutaire respect. Bill Jackson avait disparu. Tous guettaient, malgré tout, l'occasion propice pour l'assaillir. Il est certain qu'on

aurait fini par le mettre en pièces, à la moindre inattention de sa part. Mais Graham était un homme avisé. Il se plaça devant la porte de façon à voir, d'un seul coup d'œil, tout ce qui se passait dans la salle. Il entendit soudain un bourdonnement. Prompt comme l'éclair, il fit un plongeon, et la lame qui lui était destinée rasa sa tête et vint se ficher dans la table, à quelques millimètres de Blair, toujours endormi.

Au même instant, un coup de feu partit, et l'homme au couteau s'abattit, hurlant de douleur, la main transpercée. Graham sortit son sifflet et modula le signal d'alarme : un coup, puis deux autres, sans oser espérer qu'il serait entendu. Mais il fallait bien tout tenter !

La porte était à demi-ouverte. S'il avait la chance d'y arriver, il était sauvé.

Il s'en approchait, à tout petits pas, à reculons; il toucha la poignée. Encore quelques centimètres et il pourrait sortir. Dehors, le danger serait moins pressant.Le bruit augmentait, les menaces et les injures s'élevaient sans cesse. Un énergumène fit mine de se jeter sur lui, si bien que Graham dut tirer pour l'effrayer. Comme sur un signal, tout le monde s'élança, mais Graham les devança, franchit la porte et la referma.

« Tuez-le, ce chien ! ce mouchard ! à mort ! qu'il crève ! » entendait-il hurler au milieu des vociférations et des coups de revolver. Mais Graham filait. Il courut à toute vitesse jusqu'au premier croisement. Deux agents arrivaient. Le détective montra son insigne, les mit au courant et donna ses ordres. « Que l'un de vous alerte immédiatement la brigade mobile. L'autre restera avec moi. Il ne faut pas qu'il en sorte un seul de cette taverne. »

Graham et l'agent restèrent en observation, mais il ne se passa rien. On entendait bien le bruit, aussi assourdissant qu'auparavant, mais le détective se méfiait. Quelque chose lui paraissait louche. Pourquoi ne le poursuivait-on pas ?

Personne ne sortait. Etaient-ils tous restés enfermés ?

« C'est étonnant, dit-il à l'agent, tout fier de collaborer avec l'illustre Graham. Il y a là quelque chose d'anormal ! »

Ils se turent quelques instants, sans se relâcher de leur surveillance. Puis on entendit le signal de la brigade mobile. Trente hommes bondirent et envahirent le bouge. Mais une colossale surprise les attendait : seuls, se trouvaient dans la salle, quatre buveurs, attablés devant leur verre de gin. Le détective les identifia tout de suite pour ce qu'ils étaient : quatre vauriens dont on ne pouvait rien tirer.

Quant aux autres, ils avaient tout simplement disparu. Jackson apparut, comme un chien qui s'attend à une correction et s'inclina jusqu'à terre.

« Hep là, demanda Graham. Où sont passés tous vos clients ? Il y a cinq minutes, votre « boîte » était pleine de monde. »

Une immense surprise se peignit sur les traits de Jackson.

« Vous plaisantez sans doute, monsieur. Il est tard, et, à cette heure-là, ma maison est presque toujours vide.

— Quoi ? Non mais, vous moquez-vous de moi ? Cela pourrait vous coûter quelques années de prison ! »

Bill fit un visage effrayé, et jura sur tout ce qu'il y avait de plus sacré qu'il avait la conscience tranquille. « Fouillez partout, toute la maison », ordonna le détective. « Où est donc mon collègue, qui était venu avec moi ? demanda-t-il encore. Où est la jeune fille de tout à l'heure ? »

Bill répondit que ce monsieur était parti depuis longtemps. Quant à la jeune fille, il ne comprenait pas ce que Graham voulait dire.

La moutarde commençait à monter au nez de Graham. Il comprenait, à présent, pourquoi personne ne l'avait poursuivi. Le plan avait été très bien conçu : lorsqu'il avait sifflé, les autres avaient eu peur de la police et, comme ils ne tenaient pas à se faire ramasser, ils avaient préféré le laisser sortir librement. Puis, ils s'étaient échappés par une issue secrète. Seuls, les quatre voyous étaient restés et avaient fait le plus de bruit possible pour faire croire que tout le monde était encore là. Evidemment tout cela avait été très bien combiné et très bien exécuté. Mais, où était Blair ? Où était Evelyn ?

Comme il fallait s'y attendre, les agents ne trouvèrent rien, et Graham se demandait ce qu'il allait faire. Il prit vite son parti : il redevint aimable, souriant, s'excusa auprès de Bill qui n'en revenait point, et quitta le bar avec la troupe de policiers.

Dans la rue, il répartit ses hommes de telle sorte qu'on ne pût les voir et lui-même se dissimula sous un porche, avec quelques agents, et, patiemment, il attendit.

Au bout d'un temps très long, au moment où il allait perdre patience, il entendit du bruit, comme si quelqu'un sortait du *Joyeux Matelot*. Lorsque l'homme passa, en titubant et en jurant, à la hauteur du porche, des mains solides l'agrippèrent et il fut ficelé et bâillonné en un clin d'œil.

C'était Johnny Façades, une vieille connaissance de la police, qui, depuis quelque temps il est vrai, semblait avoir acheté une conduite. On le déposa, aussi confortablement que possible, sous une porte-cochère en lui faisant comprendre qu'il avait tout intérêt à rester tranquille. Les trois autres

individus, qui sortirent ensuite, subirent le même sort : c'étaient tous des repris de justice, anciens pensionnaires de Dartmoor.

Puis une demi-heure s'écoula, sans aucun événement nouveau. Il était deux heures du matin. Mais Bill Jackson n'avait pas encore fermé son bouge.

Le temps menaçait, de sombres nuages allaient se transformer en torrents d'eau, mais Graham était fermement décidé à élucider le mystère du *Joyeux Matelot*. Il se préparait à calmer son impatience en bourrant une pipe quand, de nouveau, du bruit lui fit dresser l'oreille. C'étaient des voix : on s'entretenait tout près et, distinctement, il perçut une voix féminine au timbre argentin qu'il reconnaissait bien.

Graham hésita : allait-il se précipiter et tenter d'opérer une arrestation ? Il prit le parti d'attendre; peu après, la porte s'ouvrit, une forme humaine franchit la porte et Graham entendit Bill Jackson lui souhaiter une bonne nuit : « Dors bien, Evelyn, et n'oublie pas que demain Irène sera sûrement là. »

Evelyn passa près de Graham sans le voir : à cet instant, Graham bondit et lui mit la main sur l'épaule, tandis que, sur un signe de lui, les policiers faisaient une nouvelle irruption dans le bar.

« Tiens, tiens, mademoiselle Evelyn ? Qui aurait pensé que nous allions nous retrouver si vite ? »

S'il avait cru l'effrayer ou la voir simplement réagir, il s'était trompé. Elle resta calme et le regarda droit dans les yeux.

« Ah ! monsieur Graham, répondit-elle en souriant, comme je regrette de vous avoir causé tant d'ennuis ! Mais m'avez-vous vraiment attendu toute la nuit ?

— Certainement, mademoiselle ! Et, vous le voyez, j'ai eu raison d'être patient.

— Comme vous êtes imprudent, monsieur Graham ! railla-t-elle. Par un temps pareil, on attrape si facilement un rhume...

— Assez plaisanté ! Au nom de la loi, je vous arrête ! Suivez-moi. »

Il la remit entre les mains de deux agents en ordonnant de ne pas la quitter des yeux.

« Vous êtes vraiment un homme extraordinaire. En vérité, je vous admire... », ironisa-t-elle encore.

Et Graham comprit que cette femme lui donnerait encore bien du souci. Mais il était décidé à n'épargner aucun effort pour la démasquer.

XVI

D'épaisses vapeurs de brouillard s'élevaient des eaux de la Tamise. Venant de Limehouse Basin, un homme s'avançait à grands pas. Arrivé à Commercial Road, déserte à cette heure tardive, il prit un taxi et se fit conduire à l'angle de Jamaïca Street. Arrivé là, il descendit et se perdit dans la nuit.

Il s'arrêta devant le numéro 18, inspecta les alentours et, rassuré, pénétra dans la maison dont il referma soigneusement la porte derrière lui. Comme il cherchait le commutateur, à tâtons dans l'obscurité, une poigne vigoureuse s'abattit brusquement sur son épaule.

« Tonnerre, gronda-t-il, lâchez-moi... »

Une lampe de poche éclaira son visage : « Ah ! M. Blair, dit un voix qu'il connaissait bien.

— C'est vous, Allis ? Sapristi, que faites-vous donc là ?

— Je suis bien content de vous voir, M. Blair, car ce n'est pas un service agréable...

— Le service ? Vous êtes de service ici ?

— Certainement, M. Graham m'avait chargé de surveiller cette satanée maison toute la nuit.

— Rentrez tranquillement chez vous, Allis. J'ai une mission spéciale et je n'ai pas besoin de vous.

— M. Blair, j'admire votre courage. Cette maison ne me semble pas de tout repos. Bien sûr, je ne crois pas à cette histoire de loge mystérieuse, mais M. Graham prétend que...

— Tout ça, Allis, ce sont des bêtises. Vous, qui avez du bon sens, vous n'allez pas croire à ces contes fantastiques. Ce roman, la loge et le reste, ne sont que le produit de l'imagination de l'honorable M. Graham, qui cherche à masquer ses échecs par des histoires de brigands. Entre nous, l'inspecteur Fuller n'y croit pas non plus — nous en avons encore parlé hier — il fait semblant d'y croire, voilà tout !

— Pourtant, répondit le sergent, il y a tout de même quelque chose ! Le Japonais, par exemple.

— Un pauvre type, ricana Blair, un chômeur qui s'était mis à l'abri ! Bien inoffensif, allez !

— M. Graham est d'avis que...

— Ah ! Laissez-moi tranquille avec M. Graham ! Rentrez chez vous et aller dormir. C'est ce que vous pourrez faire de plus sensé. Y a-t-il du monde avec vous ?

— Non. J'ai simplement une patrouille de quatre hommes, qui est à ma disposition au coin de la rue.

— Très bien. Au revoir, Allis, à demain. »

Et il pénétra dans la maison. Allis hésita, puis il se dit que le mieux était encore de suivre le conseil de Blair...

Blair monta jusqu'au premier étage sur la pointe des pieds et frappa quatre coups

rapprochés à l'une des portes donnant sur le palier. Rien ne bougea. Il éteignit alors sa lampe et attendit tranquillement.

Au bout de quelques instants, des pas furtifs se firent entendre.

« Qui va là ? demanda-t-on d'une voix rauque.

— Un ami de la Loge.

— Le mot ?

— Spirillum. »

La porte s'ouvrit aussitôt et le petit homme entra précipitamment.

« C'est moi. Qu'y a-t-il de nouveau ? »

L'homme qui lui faisait vis-à-vis était d'une laideur repoussante. Une cicatrice profonde, à peine refermée, lui balafrait la face. L'œil droit était recouvert d'un bandeau, et le gauche lançait des éclairs haineux. Ses lèvres épaisses tenaient un cigare à demi consumé. Son visage rectangulaire reposait sur un cou massif et trop court. Mac Cosgrave était matelot de son état et avait bourlingué un peu partout. A cause d'une rixe où il avait tué l'un de ses camarades, il avait été condamné à trois ans de prison, et n'avait pu retrouver à s'employer dans sa profession une fois sa peine achevée. Il s'enlisa peu à peu, commit crimes sur crimes, et fut l'objet des recherches de toutes les polices. Blair l'avait rencontré et l'avait pris à son service. Mac Cosgrave était doué d'une force herculéenne. Il était bon pour tous les travaux et aussi dévoué qu'un chien à Blair.

— Non, rien de nouveau, répondit-il. Les « mouches » rôdent autour de la maison. J'en ai vu trois cet après-midi. »

Blair resta silencieux, arpentant la pièce.

Cosgrave lui demanda s'il avait encore besoin de lui. « Oui, prépare-toi. Nous allons sortir. Je vais revenir et t'emmener dans un instant. »

Il s'écoula quelque temps avant le retour de Blair. Il portait un ample manteau et une casquette de sport, dont la visière dissimulait ses traits.

« As-tu ton revolver ? demanda le policier.

— Non, grimaça l'autre. Je n'aime pas ces instruments-là. J'en ai une peur terrible. Je préfère emmener mon ami « Bully » avec lequel je ferai dix fois plus de travail qu'avec ces maudites pétoires.

Mac Cosgrave appelait ainsi un long poignard effilé, comme en possèdent presque tous les marins et qui, entre ses mains, était une arme redoutable.

« Prends aussi un grand sac et passe par la petite porte de derrière. Moi, je vais sortir par la porte de Jamaïca, et nous nous retrouverons au coin de New Road.

— Où allons-nous ?

— Tu le verras bien. Dis à Arthur de nous attendre avec la voiture. »

Ils trouvèrent la grande limousine bleue à l'angle des deux rues. « A Kingsbury Green », commanda Blair. « Et à toute vitesse ! » ...

.....

Une vitre vola en éclats. Les morceaux, en tombant, rompirent violemment le silence de la nuit. Puis ce fut de nouveau le calme le plus complet.

« Imbécile, dit Blair. C'est comme cela que tu travailles ? »

Le matelot fit un geste et voulut s'excuser, mais Blair le fit taire. Le bruit n'avait heureusement attiré l'attention de personne : la villa du Dr. Hall semblait plongée dans le sommeil. Blair revint sur ses pas, s'assura que la voiture était à sa place, tous feux éteints, et, tranquillisé, donna ses instructions au matelot. « Tu vas t'introduire dans la villa, et tâche de ne pas faire de bêtises, sans cela, tu aurais affaire à moi ! »

Mac Cosgrave obéit, ouvrit la fenêtre et se glissa dans la maison. Blair resta à l'extérieur. « Tout va bien, chuchota Cosgrave, vous pouvez venir. » Et, de sa rude poigne, il souleva le petit homme et l'aida à escalader la balustrade.

Ils se trouvaient dans le cabinet du Dr. Hall. « Il faut tâcher de savoir dans quelle pièce repose mademoiselle Hall, dit Blair. Attends un instant, nous allons nous orienter. »

Il sortit de sa poche un plan sommaire de la villa et l'étudia à la lueur de sa lampe. Ayant situé la pièce, Blair recommanda derechef la prudence et le silence à son compagnon, puis ils ressortirent de la villa et se mirent en devoir d'atteindre du dehors le balcon de la chambre. Arrivés là, ce fut un jeu d'ouvrir les persiennes et la fenêtre. Ils étaient dans la place...

« Attention. Sans quoi nous sommes perdus ! »

Cosgrave rampa comme un serpent à travers la chambre à coucher, tandis que Blair restait caché sur le balcon. On n'entendait que le bruit rythmé de la respiration de la dormeuse. Cosgrave s'avança, mit un linge humide sous le nez de la malade et l'enleva dans ses bras musclés.

« Tout va bien », triompha-t-il.

A cet instant précis, la chambre fut illuminée et des coups de feu retentirent. Cosgrave, effrayé, laissa retomber son fardeau vivant et voulut s'enfuir.

« Halte. »

Le matelot obéit, leva les bras en l'air et vit une jeune femme qui dirigeait, en souriant, le canon d'un revolver contre sa poitrine.

« C'est dommage de vous être donné tant

de mal pour enlever un mannequin ! Vous êtes pris, hein ! messieurs, faites votre devoir », dit-elle à deux agents que le matelot n'avait pas encore remarqués.

Quelques minutes plus tard, le marin, ligoté, prenait le chemin de Scotland Yard.

Blair avait suivi toute la scène, sur le balcon. Le rideau le dissimulait heureusement et personne ne pouvait le voir. Il ne douta pas un instant qu'on venait de leur tendre un piège merveilleusement préparé. Mais il se demandait quelle pouvait être la jeune femme au revolver, et, surtout, qui pouvait l'avoir trahi ? Est-ce que Graham, par hasard ?... Il resta sur le balcon, immobile, invisible, alluma sa lampe qu'il fit tournoyer trois fois dans l'espoir d'avertir son chauffeur. Effectivement, quelques secondes plus tard, il entendit le bruit d'un moteur qui s'éloignait peu à peu. D'autre part, il savait que Mac Cosgrave ne le trahirait pas. Les choses ne tournaient pas trop mal.

Mais il était prisonnier sur le balcon. Il attendit plus d'une heure, puis se décida à tenter de fuir. Bon gymnaste, il se laissa tomber du premier étage sur le gazon. Il n'avait plus qu'à gagner la porte.

Au moment de sortir, il entendit une voix d'homme qui lui souhaita une bonne nuit et lui dit : « Alors, ça n'a pas marché ? Ce sont des choses qui arrivent parfois !

— Qui êtes-vous ? D'où me connaissez-vous ?

— Mais tout le monde connaît M. Blair, de Scotland Yard. Et puis, j'en sais encore plus que vous ne le pensez. Je sais, par exemple, que vous vouliez enlever Mlle Hall. Le coup était assez bien monté, n'est-ce pas ? »

L'homme s'était approché. Blair vit avec terreur qu'il portait un masque vert.

« Oui. C'était assez bien combiné, mais vous ne pouviez pas deviner que vous tomberiez sur une fausse Mlle Hall...

— Quoi ?

— Oui, cette jeune femme qui a su rouler votre complice n'était pas Mlle Hall, c'était... c'était une employée de la police... parfaitement. Votre génial collègue Graham a su attirer dans un piège quelqu'un que je connais bien...

— Qui donc ?

— Mais vous-même, monsieur Blair !

— Démon ! hurla Blair, tu en sais trop. Et il tira son revolver. Mais l'homme le lui arracha des mains. Pas de bêtises, mon ami. Avec moi, cela ne prend pas. Et maintenant, filez.

— Pas avant de savoir qui vous êtes ! D'ailleurs je connais votre voix...

— Vous me connaissez, en effet. En voici la preuve. Le mot de passe n'est-il pas « Spirillum ? »

Blair s'effondra. « Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

— Vous me connaissez, Blair, vous dis-je. Je fais partie de la Ligue des Amis des Animaux dont vous, Blair, êtes le président. »

Et l'homme s'en fut dans la nuit.

XVII

Le *Joyeux Matelot* venait d'être de nouveau fouillé de fond en comble. La police n'y avait rien découvert de plus que la première fois. Mais Graham fit emmener Bill Jackson. Quant à Evelyn, il la fit mettre au secret et décida de l'interroger dans l'après-midi. Puis il rentra chez lui, mort de fatigue, et s'endormit profondément. Mme Paine eut toutes les peines du monde à le réveiller. Elle venait lui annoncer une visite.

« C'est un monsieur qui voudrait vous parler. Voilà déjà longtemps qu'il attend. Mais je n'arrivais pas à vous réveiller.

— Qui est-ce ?

— L'inspecteur Fuller.

— Dites-lui que je viens immédiatement. »

Graham pesta contre l'importun, mais le service était le service, et si Fuller venait le trouver, c'est qu'il avait, à n'en point douter, des choses graves à lui communiquer. Dix minutes plus tard, il rejoignit l'inspecteur qui l'attendait dans le cabinet de travail. Au premier coup d'œil, Graham comprit que des événements importants avaient dû se produire. Fuller paraissait soucieux. Il était livide, énervé et semblait avoir passé une nuit blanche.

« Que me vaut, inspecteur, l'honneur de votre visite ? »

Fuller soupira en lui tendant la main. « La jeune fille que vous avez arrêtée...

— Evelyn ? Que lui est-il arrivé ?

— Ah ! Je ne sais comment vous le dire. Elle... est partie... disparue, sans laisser de traces. »

L'inspecteur pensait que Graham allait éclater en reproches. Contre toute attente, il resta calme, se bornant à sourire.

« Bizarre ! dit-il, mais cela n'aurait pas dû pouvoir se produire.

— Certainement non. Et je n'arrive pas encore à comprendre comment cela est arrivé. Mais, c'est un fait. C'est regrettable, car cela nous empêche d'avancer dans...

— Non, tout au contraire. La fuite de Mlle Evelyn est une preuve de plus à l'appui de mes soupçons. »

L'inspecteur était abasourdi.

« Alors, je ne comprends plus rien à ça. Graham, parlez-vous sérieusement ? Ne plaisantez-vous pas ?

— Loin de moi cette pensée, inspecteur.

Mais, pour l'instant, donnez-moi un renseignement que je considère comme important. A quelle heure s'est-on aperçu de la fuite d'Evelyn ?

— Il y a environ une heure. Je ne suis venu que très tard aujourd'hui à la Préfecture, car j'avais des courses urgentes ce matin. Le sergent Allis m'a immédiatement rendu compte que vous aviez arrêté une jeune fille, la nuit dernière. J'ai demandé qu'on me l'amenât et c'est alors qu'on s'est aperçu qu'elle avait disparu d'une façon inexplicable. J'ai envoyé Allis à tous les diables et j'ai sauté dans le premier autobus pour venir vous en informer.

— A quelle heure l'a-t-on vue pour la dernière fois ?

— A sept heures ce matin.

« Je me demande comment elle a pu s'évader. Je l'ai remise moi-même entre les mains d'Allis, en lui recommandant la plus grande vigilance. On l'avait enfermée au deuxième étage, dans le bureau d'Allis, et on avait placé deux agents de faction à la porte. Elle ne s'est pourtant pas sauvée par la fenêtre !

— Au deuxième étage ? Première nouvelle ! Autant que je sache, on l'avait menée dans le bureau de Bryce, au rez-de-chaussée. De là, il lui était facile de s'enfuir!

— Comment est-il possible que, de sept heures à midi, personne ne se soit occupé de savoir si elle était encore là ?

— Mais ce n'est pas le cas, puisqu'on l'a déjà interrogée à huit heures.

— Qui donc ?

— Blair. C'est lui, d'ailleurs, qui l'a fait mener dans le bureau de Bryce. »

Le détective siffla entre ses dents : « Ah! bon! alors tout s'explique à présent. Avez-vous vu Blair, aujourd'hui ?

— Non.

— Je crains bien que vous ne le revoyiez pas de sitôt !

— Et pourquoi ?

— Mais parce qu'il aura pris le large !

— Qui ? Blair ? Vous n'allez pas tout de même prétendre qu'il soit pour quelque chose dans l'évasion de cette fille !

— Mais si, je le prétends! J'irai même plus loin : Blair est le président des « Amis des Animaux ».

Fuller, à ces mots, ne put contenir son hilarité. « Blair, le président de cette secte !!!... Ha, ha, ha ! Seulement, Graham, vous choisissez bien mal l'heure de plaisanter ! »

— Je ne plaisante nullement, inspecteur. C'est la vérité même et il faudra bien que vous l'admettiez.

— Mais voyons, Graham, mon cher ami! Vous ne pensez pas vous-même un mot de ce roman ! Voilà dix ans que Blair appartient à la C.I.D., où il a toujours été bien noté. Et, tout d'un coup, le voilà transformé en président d'une société ultra-secrète ! Ce n'est pas sérieux ?

— On ne peut plus sérieux, inspecteur ! Je suis désolé de voir avec quel scepticisme vous accueillez mes paroles. Je vous le répète, une fois encore, Blair est l'homme qui a fait échouer notre rafle de Jamaïca Street et c'est lui qui a facilité l'évasion de cette jeune fille. A présent, comme le pavé est devenu brûlant pour lui, comme il sait que je le soupçonne, il a filé pendant qu'il était temps !

— C'est impossible ! Je connais Blair depuis six ans. C'est impossible, vous dis-je.

— Eh bien! nous verrons. D'ici peu vous constaterez combien j'ai raison. J'attends un télégramme qui peut arriver d'un instant à l'autre. Si vous n'avez rien de mieux à faire, accompagnez-moi et je vous promets une soirée intéressante.

— Pour aller où ?

— Je ne puis vous le dire. Ayez encore un peu de patience ! »

A peine achevait-il ces mots que le télégramme arrivait.

« Vous voyez, il n'y a pas eu longtemps à attendre. »

Graham ouvrit la dépêche qu'il mit dans sa poche, avec les marques de la plus grande satisfaction.

« Eh bien, voilà, dit-il. Il nous faut organiser une expédition pour ce soir même. Je vais vous donner tous les détails; mais, ce qui est certain, c'est que, cette fois, nous tenons le succès, je vous en donne ma parole ! »

... Trois hommes pénétrèrent rapidement dans la vieille maison de Jamaïca Street et restèrent un instant immobiles.

« Chut! Il faut agir sans le moindre bruit, marmotta Graham.

« Je pense que personne ne nous a vus, dit l'inspecteur Fuller. Allis, allumez votre lampe. »

Un mince filet de lumière éclaira l'escalier. « Montons, dit Graham, et attention aux marches ! »

Ils gravirent les degrés vermoulus et se trouvèrent devant une porte fermée à clef, que Graham essaya d'ouvrir. Il lui fallut plus de cinq minutes d'efforts acharnés pour y arriver. La serrure ayant enfin cédé, ils entrèrent dans une sorte de cabinet meublé de deux bureaux, de bibliothèques et de fauteuils de cuir. La pièce n'avait pas dû servir depuis longtemps, car une épaisse couche de poussière recouvrait tous les meubles et des toiles d'araignées décoraient le plafond.

« Que dites-vous de cette découverte, inspecteur ? demanda le détective à voix basse. Blair prétendait, la dernière fois, que tout était vide. Première inexactitude, comme vous voyez ! »

Fuller hochait la tête en laissant échapper des : « Curieux, très curieux ! »

Ils fouillèrent consciencieusement partout, visitèrent tous les tiroirs, mais ne trouvèrent absolument rien. Déçus, ils quittèrent la pièce et montèrent à l'étage supérieur.

Ils trouvèrent une autre porte, aussi solidement cadenassée que la première, qui donna également beaucoup de peine à Graham. Enfin, ils pénétrèrent dans une salle dont la moitié des meubles manquaient. Un tapis magnifique était roulé, dans un coin, tout prêt à être enlevé. On y avait certainement séjourné récemment, car des bouts de cigarettes jonchaient le plancher et on distinguait des traces de pas. Les détectives allaient de surprise en surprise...

Fuller s'apprêtait à exprimer son étonnement, mais Graham lui fit signe de se taire. Il venait, ainsi que le sergent Allis, de percevoir un bruit léger. Le bruit devint distinct : on eût dit un gémissement.

« D'où cela peut-il venir ? demanda Fuller.

— En tout cas, ce n'est pas bien loin... Avançons, nous finirons bien par trouver », dit Graham.

Mais ils ne découvrirent nulle issue. Cependant, il fallait bien qu'il y en eût une, car les gémissements indiquaient la proximité d'une autre pièce.

Graham gardait les yeux obstinément fixés sur le plancher et se taisait. Tout à coup, son visage s'éclaira. Il se frappa le front :

« J'ai trouvé, dit-il, vite enlevons le tapis. »

Les deux autres l'aidèrent, sans comprendre où il voulait en venir. Ils déplacerent le tapis de Perse et ne trouvèrent rien de particulier. Le plancher était absolument nu. Mais une des lames du parquet attira leur attention : elle paraissait usée et mal ajustée. Elle était fixée aux lames voisines avec des clous. Graham l'examina avec attention et tenta de la remuer. Il la souleva lentement. Aussitôt, on perçut nettement le bruit d'un déclic : un des panneaux, à gauche, s'écarta, démasquant une porte secrète. L'inspecteur poussa un cri de surprise, mais Graham s'était déjà mis à l'ouvrage et avait défoncé la porte. A ce moment, la lumière s'éteignit ; ils hésitèrent un instant avant de se lancer dans l'inconnu. Et les gémissements ne s'arrêtaient pas !

« En avant ! décida Graham. Nous n'avons pas de temps à perdre ! Il y a quelqu'un, là-bas, qui est en train d'agoniser! »

L'arme au poing, ils avancèrent, traversèrent un large couloir et arrivèrent devant une nouvelle porte entre-bâillée. Ils entrèrent sans bruit. Graham alluma sa lampe aussitôt, puis l'éteignit brusquement.

« Pourquoi faites-vous cela ? grogna Fuller.

— Il y a peut-être quelqu'un par terre, et je ne veux pas lui servir de cible. »

Une fois encore, il dirigea sa lampe sur un lit qui se trouvait au milieu de la chambre. Un homme y était étendu : c'était lui qui gémissait. Alors, Graham alluma tous les lustres : ils purent contempler la pièce. C'était un élégant boudoir, richement meublé. Lorsque l'inspecteur, avec une hâte imprudente, se pencha sur l'inconnu qui râlait, deux coups de feu partirent et on entendit un cri.

« Qu'y a-t-il ? Vous n'êtes pas blessé, Fuller ?

— Non! Une simple éraflure. »

Quelqu'un bondit, traversa la pièce, cherchant à fuir.

« Halte! » gronda Graham. Comme l'individu n'obéissait pas, il tira et, selon toutes apparences, ne manqua pas son but, car le fuyard s'écroula sur le sol. Graham fut sur lui, tout de suite.

« Miss Evelyn ! »

C'était elle. Elle gisait, inanimée, perdant beaucoup de sang. Déjà il lui portait secours, quand un cri de l'inspecteur lui fit tourner la tête.

« Au nom du ciel! C'est le docteur Stephens ! »

Le jeune médecin était étendu, ligoté, sur le lit. Allis coupa ses liens sans tarder, tandis que Fuller lui adressait quelques paroles. Mais Stephens n'entendait rien : il était sans connaissance, avec une fièvre terrible... Il délirait...

Graham distingua nettement un nom qui revenait sur ses lèvres.

« Vite, Allis, dit-il. Allez prévenir notre monde. Il faut que nous les transportions tous les deux hors d'ici ! »

Allis donna les coups de sifflet rituels auxquels répondirent d'autres coups de sifflet.

L'instant d'après, une nuée de policiers étaient à leurs côtés.

Graham respira. Enfin, il tenait un premier succès.

Maintenant, il fallait le poursuivre et percer à jour le secret de cette mystérieuse habitation... Il allait s'y employer.

XVIII

« La nuit dernière a vraiment été agitée, dit Fuller au détective quand ils se retrouvèrent le lendemain matin. Néanmoins, nous avons fait de la bonne besogne, et, si je ne m'abuse, la situation commence à

s'éclaircir peu à peu. Ce que je ne comprends toujours pas, c'est de quelle façon vous avez pu apprendre que le Dr. Stephens était séquestré dans la Jamaïca Street.

— Ceci serait trop long à vous expliquer actuellement. D'ailleurs je ne pourrai le faire que d'une façon très incomplète. Dans tous les cas, je suis satisfait d'avoir pu arrêter Mlle Evelyn et surtout d'avoir arraché ce jeune médecin aux griffes des criminels.

— Savez-vous, Graham, qu'il y a encore du nouveau : on a tenté, hier, d'entrer dans la villa du Dr. Hall. Fort heureusement, le coupable a pu être arrêté. Il s'agit d'un repris de justice nommé Mac Cosgrave. »

A la grande surprise de Fuller, cette nouvelle parut laisser le détective indifférent : « Je suis déjà au courant de tout cela, dit-il, et je connais tous les détails de cette affaire.

— Comment cela ?

— Par Mlle Hall... ou plutôt... Ecoutez, inspecteur, je vais vous faire une confidence sensationnelle, mais à la condition expresse que vous me donniez votre parole de n'en souffler mot à personne.

— C'est promis.

— Eh bien ! voilà : En réalité Mlle Cathleen n'a toujours pas été retrouvée. Malgré tous mes efforts, je n'ai pu suivre encore aucune piste. Je suppose qu'elle a été enlevée par la Loge et je crains le pire. Afin d'abuser nos adversaires, j'avais conçu un plan assez original. Avec le concours de Mlle Barton et de Mlle Langdon — vous connaissez bien ces deux jeunes filles qui font partie de notre police féminine et qui ont déjà rendu de signalés services — je suis arrivé à les induire en erreur de la façon suivante. Mlle Barton a réussi à emprunter les traits de Mlle Hall à s'y méprendre. Mlle Langdon, elle, était déguisée en infirmière. Tout le monde, dans la villa, s'y est trompé, y compris les domestiques. J'avais posté, également, trois agents dans la maison. Nous avions placé dans le lit de Mlle Hall un mannequin en baudruche et nous avons attendu les événements. Tout s'est à peu près passé comme je l'avais prévu, et Mac Cosgrave a été pincé. A présent, il s'agit de savoir pour le compte de qui cet homme travaillait. Mais ce sera difficile, car je le connais bien, — j'ai eu affaire à lui, il y a trois ans — il est aussi muet que la tombe et ne trahira jamais un ami.

— Où Mlle Hall peut-elle bien se trouver ? demanda l'inspecteur un peu déçu.

— Hélas ! je n'en sais rien. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, elle doit être au pouvoir de la Loge; mais je n'en ai pas la preuve absolue.

— Ne croyez-vous pas que Cosgrave aurait tenté, de son propre chef, un vulgaire cambriolage ?

— Cela ne me paraît pas vraisemblable, car il ne se serait pas attaqué à la « dormeuse ». Néanmoins, je crains qu'il ne soit difficile d'arriver à démasquer ses complices.

— Je crois que vous êtes un peu pessimiste, Graham ! D'un autre côté, je suis très inquiet de savoir que cette jeune fille n'est pas encore retrouvée. Il y a évidemment beaucoup de chances pour qu'elle soit prisonnière de la Loge, quoique le Masque Vert ne soit pas une preuve que... »

La sonnerie du téléphone intérieur retentit :

« Allo ! C'est vous, Bryce ? Qu'y a-t-il donc ?

— Le docteur Budge, médecin-chef de la maison de santé Newman, désire vous parler d'urgence.

— C'est bien, envoyez-le-moi !...

— C'est une histoire vraiment étrange, dit le médecin, après s'être présenté. Vous me voyez, messieurs, dans le plus grand embarras. Il y a trois jours, j'ai reçu la vitsite d'un homme qui prétendait s'appeler Harry Hardy. Il m'exposa que sa sœur, qui habitait Hampstead, avait des idées fixes et qu'il croyait nécessaire de l'interner. M. Hardy paya d'avance la pension pour un mois, et amena le lendemain sa sœur comme cela avait été convenu. Je l'ai examinée soigneusement avec mon assistant, le Dr. Thompson, et j'ai cru pouvoir diagnostiquer une paranoïa caractérisée. Or quel ne fut pas mon effroi en lisant ce matin cette lettre par laquelle il m'informe... D'ailleurs, lisez vous-même. »

Il tendit à l'inspecteur une lettre, conçue en ces termes :

« Très honoré Docteur,

« Je pense que cette lettre vous causera un grand étonnement et je vous exprime très sincèrement mes regrets de ne pas vous avoir dit la vérité. La jeune fille qui occupe la chambre n° 24 n'est pas ma sœur. Elle se nomme Mlle Cathleen Hall. Je vous l'ai amenée, contre son propre gré, et je vous déclare, sur l'honneur, qu'elle est absolument saine d'esprit.

« Veuillez vous mettre immédiatement en relations avec Scotland Yard. MM. Fuller et Graham feront le nécessaire. Je vous remercie des démarches que je vous oblige à faire et vous prie de m'en excuser.

« *Le Masque vert.* »

« Ça, c'est le comble de l'audace, dit Fuller abasourdi. Qui peut bien être ce « Masque vert » ?

— Je suis en mesure de répondre à votre question, dit Graham. C'est John Bradney,

le valet de chambre du Dr. Hall, qui est en fuite. Je le savais depuis longtemps, mais je n'avais pas voulu vous le dire jusqu'à présent.

— Pourquoi ?

— Parce que cet homme est affilié à la Secte et que je craignais une indiscrétion de votre part. Si quelqu'un, Blair, par exemple, avait eu vent de la chose, le résultat de tous mes efforts aurait été anéanti. Docteur Budge, nous allons vous accompagner à votre clinique et délivrer Mlle Hall sur-le-champ. J'espère que nous n'arriverons pas trop tard. »

⁂

« Je m'appelle Adams et fais partie de la section féminine de Scotland Yard, dit la jeune femme au Dr. Thompson. Je suis chargée de venir chercher Mlle Cathleen Hall. Voici mes pièces d'identité. »

Le médecin jeta un coup d'œil sur la carte dont les cachets paraissaient en règle. « C'est étrange, dit-il, mon chef, le Dr. Budge, vient justement de se rendre à la Préfecture...

— Je le sais. Il nous attend.

— Ah ! bien. Mlle Hall est au parloir, voulez-vous me suivre, je vous prie. »

Il fit passer la détective par un long couloir et lui ouvrit la porte.

« On vient vous chercher, mademoiselle, dit-il à Cathleen, cette dame appartient à Scotland Yard. »

La jeune fille se leva, avec une expression de joie non dissimulée.

« Venez-vous de la part de M. Graham ?

— Certainement ! Oh ! comme vous avez mauvaise mine, ma pauvre petite. Je vais vous ramener chez vous immédiatement. Le Dr. Stephens vous attend. »

Le bonheur de Cathleen ne connut plus de bornes.

« Le Dr. Stephens ? On l'a donc retrouvé ?

— Mais oui, dit Mlle Adams, en souriant. Je vais vous raconter tout cela dans la voiture. »

En un instant, la jeune fille avait oublié toutes ses peines, elle ne pensa plus qu'au jeune médecin qui l'attendait...

« Pour un peu, je ne vous aurais pas dit le plus important, s'exclama la détective dans la voiture. Le Dr. Stephens m'a remis un message pour vous. »

Elle ouvrit son sac à main et... Cathleen sentit qu'on lui appliquait quelque chose d'humide sur la figure.

Elle tenta de se défendre, mais en vain. Le chloroforme agissait déjà...

L'inspecteur Fuller, Graham et le Dr. Budge, descendirent de voiture.

« Voulez-vous faire venir immédiatement Mlle Hall », dit le docteur à son assistant.

Celui-ci le regarda d'un air stupéfait. « Mais, on est déjà venu la chercher, balbutia-t-il avec un sombre pressentiment.

— Qui ?

— Une femme, détective de Scotland Yard, s'est présentée ici il y a une demi-heure. Elle m'a montré ses papiers qui étaient parfaitement en règle et m'a affirmé qu'elle avait pour mission de ramener la jeune fille. Je n'ai donc vu aucun inconvénient à la remettre entre ses mains.

— C'est épouvantable, gémit le Dr. Budge, voilà qu'on l'a de nouveau enlevée. Ce n'est pourtant pas ma faute si... »

Le visage de Graham devint blême.

« Comment était cette soi-disant détective ?

— Plutôt petite, habillée très simplement, avec un regard un peu dur qui a attiré mon attention.

— N'avez-vous eu, à aucun moment, l'impression d'avoir affaire à une mystificatrice? demanda Fuller.

— Non. Son attitude était tout à fait normale. Elle s'est apitoyée sur le sort de Mlle Hall et lui a dit qu'un certain Dr. Stephens venait de rentrer et qu'il l'attendait dans la villa de Kingsbury Green. Cette nouvelle a eu l'air de bouleverser complètement Mlle Hall qui ne tenait plus en place.

— Qui peut être cette femme ? demanda Fuller. Et d'où peut-elle savoir que le Dr. Stephens a été retrouvé ?

— Dans tous les cas, intervint le Dr. Budge, il est facile de savoir si, effectivement, Mlle Hall a été ramenée chez elle. Il suffit de téléphoner à la villa.

— Epargnez-vous cette peine, dit Graham, je mettrais ma main au feu qu'elle n'y est pas. Cependant, par acquit de conscience, nous allons le faire. Je vais appeler moi-même. »

Il revint au bout de quelques instants.

« Elle n'est pas à la villa. Selon toute probabilité, elle est entre les mains de son ennemi mortel qui, je ne sais comment, a été informé de sa retraite. Tous les efforts de notre extraordinaire ami John Bradney, l'homme au masque vert, ont donc été inutiles. Il ne nous reste plus qu'à attendre les événements et prier le ciel que la pauvre jeune fille ne soit pas la victime de ces criminels diaboliques ! »

⁂

« Allo, Scotland Yard ? Ici district n° 7. Inspecteur Blackham. Donnez-moi l'inspecteur Fuller de la C.I.D.

— Qu'y a-t-il, Blackham ? Du nouveau ?

— Oui, venez d'urgence, je vous prie. On vient de trouver une jeune fille dans Bur-

dett Road... je crois que cela vous intéressera.

— Quelle est cette jeune fille ? Son nom ?

— Je ne sais pas !

— Mais pourquoi vous adresser à moi, spécialement ?

— C'est que j'ai tout lieu de penser que c'est un autre cas Wawertree.

— Un instant, nous arrivons tout de suite », dit Fuller. Puis il raccrocha.

« Pourquoi êtes-vous si pâle, Graham ? », demanda Fuller au détective assis à ses côtés, qui disparaissait à demi dans des nuages de fumée et qui avait suivi la conversation d'un air angoissé.

« Pauvre Cathleen ! Si c'est elle, nous arrivons trop tard, conclut-il tristement.

— Il est évident que c'est elle, dit le détective avec amertume. Cette fois, c'est fini, inspecteur, je suis à bout.

— Au nom du Ciel, Graham, ne cédez pas à vos nerfs. C'est maintenant qu'il s'agit de conserver la tête solide et de ne pas perdre son sang-froid. Allons, en route, nous filons là-bas. »

⁂

« Vous admettrez comme moi, messieurs, qu'on ne peut pas encore se prononcer sur ce cas. Il y a toutes les raisons de penser que cette jeune fille a contracté la même maladie que Lord Wawertree et le Dr. Hall. Cependant, certains symptômes me paraissent moins caractérisés que dans les cas précédents. »

L'inspecteur Fuller jeta un coup d'œil sur le visage blêmi de la malheureuse enfant qu'on venait de transporter à la clinique du professeur Browning.

« Vous me voyez profondément ému, monsieur le professeur, dit-il, je connais cette petite depuis longtemps et je sais combien elle a dû souffrir dans ces derniers temps. D'abord, l'agression contre son père, maintenant c'est elle... »

Le professeur prit la main de Cathleen : « Le pouls est normal, la respiration régulière. Dans les cas précédents, la maladie se manifestait très rapidement, au bout de quelques minutes. Cette fois, cela a l'air de tarder ! »

Fuller consulta sa montre. Il était trois heures du matin. Or, c'était à onze heures et demie qu'un agent avait découvert Cathleen inanimée dans Burdett Road. Elle était donc évanouie depuis plus de trois heures et demie et, depuis ce temps, on n'était pas encore parvenu à la ranimer.

Les détectives tombaient de fatigue, mais ils refusèrent de s'éloigner, malgré les conseils du professeur qui aurait préféré que la malade restât seule.

L'un et l'autre s'intéressaient trop au sort de Cathleen pour l'abandonner, sans savoir ce qu'on pouvait encore espérer.

Le professeur Browning les rassura du mieux qu'il put et leur promit de faire l'impossible pour la guérir, quand Graham sursauta : « Voyez, dit-il, elle vient de se réveiller ! »

C'était exact, Cathleen ouvrait les yeux.

Elle regarda d'un air hagard. « Ne craignez rien, lui dit le professeur. Comment vous sentez-vous ?

— Très faible. »

Fuller manifesta sa joie avec exubérance, puis lui demanda si elle était capable de répondre à quelques questions.

« Oui, je l'espère ! »

Mais, auparavant, le professeur tint à lui faire absorber un cordial.

« Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé avant votre évanouissement ?

— Très vaguement. Je me souviens d'une femme... petite... qui me dit que le docteur Stephens m'attendait à la villa...

— Et puis ?

— En me réveillant, je ressentis une douleur sourde... l'endroit où je me trouvais était très obscur... tout d'abord, je n'ai rien pu distinguer... et puis, j'ai vu douze hommes en costume bizarre... avec des masques. Deux d'entre eux me tenaient par le bras droit, un autre... quand il vit que je me réveillais... enfonça vite sa main dans sa poche et me dévisagea avec attention...

— Ne portait-il pas une grosse bague à son doigt ?

— Si... d'où savez-vous cela ? Ensuite, j'ai entendu qu'on m'appelait par mon nom... tous les yeux étaient fixés sur moi... On m'a dit : « Cathleen Hall ? Tu es maudite ! Tu dois partager le sort des autres... Dieu en a jugé ainsi... Et puis, tout le monde a parlé à la fois... enfin ils ont entonné un cantique... Et après on m'a emmenée et... je ne me souviens plus !

— Est-ce que la voix de cet homme vous était inconnue ?

— Non ! Je me rappelle... mais je ne suis pas sûre si c'était vrai ou si j'ai rêvé... j'ai entendu une voix qui murmurait à mon oreille : « Ne craignez rien, vous êtes sauvée... »

— Et vous ne savez pas qui a prononcé ces paroles ?

— Non... j'étais comme dans un rêve... mais je crois que c'était un des hommes masqués... qui m'a dit aussi autre chose... mais je ne sais plus...

— Tâchez de vous souvenir, supplia Graham, cela est si important !

— C'était le nom d'une église... ah ! je sais, à présent : l'église de Saint-Rodolphe.

— Et alors ? Ensuite ?

— Je ne suis pas sûre, mais c'était quel-

que chose comme : « A minuit, il doit s'y passer quelque chose ! » Quel jour sommes-nous aujourd'hui ?

— Mercredi.

— Alors, peut-être, arriverez-vous à temps ! Vendredi, à minuit, c'est cela ! Le mot de passe est « Spirillum ». Je ne sais pas ce que cela veut dire... je me sens... comme c'est étrange... »

Elle voulut ajouter quelques mots, mais sa tête se renversa, ses yeux se fermèrent, et doucement elle s'assoupit.

Le professeur Browning lui tâta de nouveau le pouls.

« Elle dort, dit-il. Elle n'en peut plus, mais tout va bien. Décidément, il y a encore des miracles, messieurs, et Dieu n'a pas permis que cette tendre enfant fût la victime de cette bande immonde...

— Croyez-vous, sincèrement, monsieur le professeur, qu'elle doive guérir ?

— Tout porte à le croire, mais je n'arrive pas à comprendre...

— Voilà une nouvelle énigme à résoudre, Graham, dit Fuller.

— Qu'a-t-elle bien voulu dire avec cette histoire d'église ?

— Connaissez-vous l'église Saint-Rodolphe ?

— Très vaguement, mais cela ne veut pas dire que nous ne nous y rendrons pas après-demain, à minuit ! »

XIX

Douze coups assourdis sonnèrent au clocher de Saint-Rodolphe.

Le silence de la nuit n'était rompu que par les cris des clients attardés dans les petits bars de Mile-End Road. L'église était un vieil édifice, menaçant ruine et promis avant peu à la pioche des démolisseurs. Il y avait beau temps qu'elle était délaissée et que l'office avait cessé d'y être célébré, autant parce qu'il y avait pénurie de pécheurs repentants que disette de fonds !

Depuis longtemps, aucune âme pieuse ne s'y était égarée. Un dimanche, pourtant, le pasteur ne se connut plus de joie en voyant quelques bancs occupés. Il rêvait déjà de ramener au Seigneur ces brebis égarées, grâce à la puissance persuasive de son verbe. Il commença même un sermon émouvant jusqu'aux larmes, quand, soudain, pour un motif inconnu, une discussion naquit entre les fidèles, qui, sans respect pour la sainteté du lieu, se mirent à échanger des horions. Rempli d'une indignation compréhensible, le Révérend se précipita au milieu des combattants et tenta de ramener la paix, mais il fut, lui-même, si malmené, qu'il dut garder le lit pendant plus de trois semaines. Après une telle aventure, il était naturel qu'il se refusât à reprendre ses fonctions. Les autorités ecclésiastiques s'efforcèrent, en vain, de lui trouver un successeur. L'incident sanglant avait rendu plus solitaire encore ce quartier désert : l'église était vieille et délabrée, elle avait besoin d'être restaurée. Faute d'argent, on prit le parti le plus raisonnable, et on décida de la désaffecter en attendant de la démolir.

Le dernier coup de minuit venait à peine de sonner qu'un homme se leva et tendit la main vers le Ciel : « Salut aux honorables membres de la Loge. Nous tenons aujourd'hui notre dernière séance, et j'ai une communication importante à vous faire. »

Son regard s'attarda sur les arches dénudées. La nef, éclairée par quelques bougies, dégageait une impression doublement pénible. Quinze hommes étaient assis, en cercle; chacun d'eux portait un masque noir et un grand A blanc brodé sur la poitrine.

« Oui. C'est aujourd'hui la dernière fois que nous nous réunissons, dit le président avec des sanglots dans la voix. Aujourd'hui verra la dissolution des « Amis des Animaux », et chacun de nous va retourner là d'où il est venu ! »

Un murmure frémissant parcourut l'assemblée. « Mes frères, vous savez tous combien il m'en coûte ! Tous nos efforts, toutes nos peines n'ont servi de rien. La sainte colère du Tout-Puissant ne peut plus rien contre les criminels. Le bras vengeur de la Loge est désormais sans force. Nous devons assister impuissants au triomphe de Sodome et de Gomorrhe. »

Il fit une pause pour reprendre haleine, puis reprit :

« Notre arme, la découverte d'un savant génial, s'est émoussée, et l'humanité perdue de péchés peut, de nouveau, exercer ses sévices contre d'innocentes créatures... nous sommes condamnés, sans espoir ! Malheur à nous, qui devons nous retirer sans pouvoir nous venger ! Malheur aux pécheurs que rien ne peut plus arrêter ! »

Il s'arrêta encore, et s'épongea le front.

« Mes chers amis, je vous dois une explication. J'ai le devoir de vous apprendre comment tout cela est arrivé. Nous étions les Elus, choisis par Dieu, pour être les champions de la Justice. Je dis, nous avions... car, à présent, tout cela est fini : des mains perverses nous ont dérobé notre trésor. Nous sommes, maintenant, comme un navire au milieu de la tempête, et, de toutes parts, le danger nous menace. La police est sur nos talons; on veut nous anéantir et nous sommes sans défense. C'est pourquoi je me suis résigné à dissou-

dre la Loge. Allez, mes frères, allez en paix, et que Dieu vous ait en sa sainte garde !...

« Toutefois, avant de nous séparer, honorons une dernière fois la mémoire d'un homme de bien, véritable esclave du devoir; notre exemple à tous. »

Il prit un récipient drapé de noir et le posa devant lui : « Cette urne, dit-il, contient la tête du duc Thomas Percy de Suffolk, l'ancêtre d'une brillante génération, homme pieux, qui vécut dans le respect des commandements de Dieu. A la bataille de Marstenmoor, il put sauver d'une mort certaine plus de trois cents chevaux, gravement blessés. C'était un ami des animaux, tout en étant un père pour ses sujets. »

Il s'interrompit soudain et scruta les alentours. Dissimulées dans l'ombre des piliers, deux formes sombres ne le quittaient pas des yeux. Un pressentiment le pénétra. D'où pouvaient venir ces deux étrangers ? Il connaissait tous ses affiliés; leur démarche, leurs gestes, leurs moindres mouvements lui étaient familiers. Mais ces deux-là lui étaient inconnus. Il observa leur attitude, leurs masques. Plus il les regardait, moins il les reconnaissait. Son inquiétude fut bientôt partagée par les autres sectateurs; les deux hommes devenaient l'objet de la curiosité générale, mais ils restèrent impassibles.

Le président garda le silence le plus profond, comme si la présence des deux intrus l'avait rendu muet. Mais il fallait prendre un parti.

« Frères, dit-il d'une voix altérée, si vous êtes des nôtres, veuillez me dire quel est le mot de passe. »

D'une seule voix, les deux masques répondirent « Spirillum ».

Alors l'inquiétude du président se mua en panique. D'où ces étrangers savaient-ils le mot ? La Loge était composée de quinze membres seulement. Et, pourtant, dix-sept masques étaient présents !

« Nous sommes trahis », pensa-t-il. Mais il ne manifesta rien des sentiments qui l'agitaient. « Approchez-vous, leur dit-il avec affabilité, mêlez-vous à nos autres frères, et soyez les bienvenus ! »

Il s'agissait, pour lui, dès lors, de conserver tout son sang-froid pour ne pas tomber aux mains des limiers de la police : s'il trouvait le moyen d'alerter ses gens, il pouvait encore espérer le salut, mais il fallait jouer serré. Il poursuivit donc son discours, retraça quelques hauts faits du duc et de sa famille; tout en parlant, il cherchait à élaborer un plan. Il était évident que l'église devait être cernée par la police qui, à tout instant, pouvait faire irruption et arrêter tout le monde. Après tout, peu lui importait que les autres fussent pris ! L'essentiel était son propre salut. Auprès de lui brûlait un cierge, qui pourrait être l'instrument de sa fuite ou de sa perte, selon la tournure qu'allaient prendre les événements...

Brusquement, les deux inconnus s'avancèrent vers lui et l'encadrèrent.

« Sydney Blair, dit une voix bien connue, au nom du Roi, je vous arrête. Soyez raisonnable et suivez-nous ! »

Sous son masque, Blair eut un sourire dédaigneux. Vraiment, les gens de Scotland Yard n'avaient pas la manière ! Etait-il possible d'être aussi secs, aussi peu romantiques que ces gens-là !

« Je ne suis pas celui que vous pensez. Je ne m'appelle pas Blair et allez au diable ! »

Une main le saisit aussitôt, mais il fit un saut, recula, et partit d'un éclat de rire insensé. « La tête du duc de Suffolk sera votre tombeau », s'écria-t-il.

Saisissant un cierge, il l'approcha de l'urne et y mit le feu avant que personne ne pût l'en empêcher. Aussitôt, un fracas formidable ébranla l'édifice, et une énorme colonne de feu illumina la nef, semant la panique parmi les « Amis des Animaux » qui s'enfuyaient dans toutes les directions. Mais la voix de Graham domina le tumulte : « Mains en l'air, le premier qui bouge est mort », et le détective arracha son masque.

Ce fut ensuite la voix de Fuller qui retentit.

« Pas un geste ! Tonnerre ! Et qu'on en finisse avec cette mascarade ! »

Les sectateurs éperdus n'avaient plus qu'à se soumettre. En quelques instants, les masques furent arrachés, découvrant des visages craintifs.

Mais Graham écumait de rage. Le succès ne répondait pas à ses espérances, car, en fin de compte, cinq prisonniers seulement restaient entre les mains des policiers. Les autres, et Blair en était, une fois de plus, leur avaient échappé !

XX

En peu de jours, Cathleen fut rétablie. Le professeur Browning l'avait autorisée à rentrer chez elle, tout en manifestant l'intention de continuer à l'observer pendant quelque temps encore, car l'éventualité d'une rechute n'était pas absolument exclue.

Mary Blunkett et Mme Blanckburry, la cuisinière, furent agréablement surprises en revoyant leur jeune maîtresse revenue à la santé. La fausse Cathleen avait quitté la villa depuis longtemps, et la vraie reprenait enfin sa place dans la demeure paternelle.

La première sortie de Cathleen fut pour se rendre à Scotland Yard. Elle eut la chance d'y rencontrer encore Graham qui se préparait à quitter son bureau. Le dé-

tective lui exprima sa joie de la revoir fraîche et gaie. « Voici ce que j'appelle une bonne surprise, lui dit-il. Il y a quelques jours encore, vous étiez à demi-morte et vous êtes aujourd'hui plus vivante que jamais. C'est incroyable ! »

Cathleen sourit. « Renversons les rôles, à présent, lui dit-elle. Cette fois-ci, c'est moi qui vais vous questionner ! Me le permettez-vous ?

— Très volontiers. Que désirez-vous savoir ?

— Tout d'abord, dites-moi comment va mon père.

— Aussi bien que possible. Je pense que vous le reverrez d'ici très peu. »

La jeune fille le regarda dans les yeux. « Pourquoi me mentez-vous, monsieur Graham ? demanda-t-elle sérieusement.

— Vous mentir ?...

— Monsieur Graham, vous m'avez rendu de grands services et je vous en suis sincèrement reconnaissante. Mais je comprends mal pourquoi vous vous obstinez à me dissimuler la vérité !

— Que voulez-vous dire ?...

— Oh ! Vous me comprenez très bien, monsieur Graham ! Pendant longtemps, j'ai gardé le silence, et j'ai fait semblant de croire tout ce qu'on me racontait. Mais, maintenant, j'ai assez de cette comédie et je veux savoir ce qui est advenu à mon papa. »

Le détective s'agitait sur son siège et se sentait très mal à l'aise.

« Mademoiselle Hall, lui répondit-il après un silence prolongé, vous avez admis tout à l'heure que vous me deviez de la reconnaissance. En retour, je vous demande d'avoir encore un peu de patience. Si je ne vous ai pas dit la vérité, c'est que j'avais pour cela des motifs impérieux. C'est dans votre propre intérêt que je me suis tu. Oui ou non, avez-vous confiance en moi ?

— Certes, répondit-elle, j'ai une pleine confiance en vous. Mais, je vous en prie, mettez-vous un instant à ma place...

— Je le sais, mademoiselle. Vous avez été durement éprouvée et personne ne le sait mieux que moi. Cependant, je vous en supplie, ne perdez pas courage. D'ici très peu de jours, tout vous sera expliqué.

— C'est bien, monsieur Graham. Je patienterai donc encore, mais dites-moi au moins si mon père est vivant.

— Naturellement.

— Alors, pourquoi ne me donne-t-il aucune nouvelle ? Pourquoi ne m'écrit-il pas la moindre ligne ? Il doit pourtant se douter de mon inquiétude.

— La réponse est facile, mademoiselle. Il vous suffit de raisonner : s'il ne le fait pas, c'est sans doute parce qu'il est dans l'impossibilité de le faire. »

Cathleen éclata en sanglots. « Il a dû lui arriver quelque chose d'épouvantable, je le sens.

— Calmez-vous, mademoiselle, je vous en prie. Pourquoi vous tourmenter ainsi sans motif. Vous a-t-on dit que le Dr. Stephens désirerait vous voir ?

— Est-il donc enfin rentré ? demanda Cathleen en séchant ses larmes.

— Rentré n'est peut-être pas le terme qui convient, car il est encore à l'hôpital de Charing Cross. Il a été très malade, mais à présent il va beaucoup mieux.

— Pouvez-vous m'expliquer ce qui lui est arrivé ? Je suis encore sous le coup des derniers événements. Mon enlèvement chez Peggy Sullivan, l'homme au masque vert, la fausse détective... Que signifie donc tout cela ?

— Ce serait trop long à vous expliquer ces événements par le détail. Là encore il vous faut avoir un peu de patience. Tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, c'est que, par suite d'un enchaînement de circonstances lamentables, vous avez été précipitée dans une dangereuse aventure et que votre vie était menacée. C'est par un miracle que vous avez pu être sauvée. N'ayez donc plus de tristes pensées et courez jusqu'à l'hôpital où le Dr. Stephens vous attend avec impatience, car, plus que jamais, il a besoin de vous. »

XXI

La blessure d'Evelyn était moins grave qu'on ne le supposait. On avait réussi à extraire la balle de l'omoplate droite, et on la mit en observation à l'hôpital, dans la section des détenus. Tous les jours, Graham venait s'enquérir de son état. Ce n'était certes pas qu'il lui témoignait une sympathie particulière, mais il craignait une nouvelle évasion. Bien entendu, il avait fait prendre des précautions extraordinaires.

Par contre, l'état du Dr. Stephens restait stationnaire. L'enlèvement du jeune médecin avait eu des conséquences très graves pour sa santé. La fièvre résistait à tous les calmants. Tantôt il était abattu, tantôt il délirait et poussait des cris affreux. Les médecins diagnostiquaient un violent ébranlement nerveux.

Mais la visite que lui avait rendue Cathleen, sur les conseils de Graham, produisit des effets miraculeux. Il l'avait immédiatement reconnue et accueillie avec un faible sourire. « Comme c'est gentil à vous, Cat... » lui avait-il dit avec des larmes de joie.

« Je suis heureuse, Derrick, que ma présence vous fasse du bien. »

Elle vint le visiter chaque jour, et l'amélioration s'accentua.

Au bout d'une dizaine de jours, Evelyn put quitter l'hôpital et être amenée à Scotland Yard. Graham tint à prendre lui-même l'interrogatoire en main. Un changement profond s'était opéré dans l'attitude de la jeune fille. Elle avait abandonné ses manières coquettes et restait, au contraire, modeste et réservée.

Graham la fit asseoir. Elle obéit sans dire mot, avec un calme surprenant.

Elle était vraiment très jolie. Sa magnifique chevelure blonde encadrait un visage régulier, aux traits charmants. Graham ne put s'empêcher de remarquer sa beauté, mais l'heure n'était pas aux considérations esthétiques. Il prit donc une mine sévère et commença :

« Mademoiselle Evelyn, vous savez que vous êtes soupçonnée d'avoir participé à l'enlèvement du Dr. Derrick Stephens. On pense même que vous en êtes l'instigatrice... intellectuelle. Et le jeune médecin est, à l'heure actuelle, gravement malade. Dans ces conditions, je vous conseille très vivement d'avouer la vérité. Ce n'est que par des aveux complets que vous pourrez vous concilier notre indulgence. »

Evelyn ne répondit rien. Graham jouait nerveusement avec son crayon.

« J'attends votre réponse !

— Je n'ai rien à dire.

— Alors, je vais vous poser quelques questions. C'est vous, n'est-ce pas, qui avez écrit à M. Blair ?

— Oui.

— Sur l'ordre de qui ?

— Je refuse de répondre.

— Bien ! Je vais vous aider. Sur l'ordre de M. Blair lui-même, hein ? »

Il la regarda fixement, mais elle ne se troubla point.

« Vous vous trompez, je ne connais pas M. Blair.

— Soit ! Mais d'où connaissiez-vous l'endroit où le Dr. Stephens était séquestré ?

— On me l'avait dit au téléphone.

— Qui ?

— Je n'en sais rien ! Un homme inconnu...

— Et les cent livres ?

— C'était pour moi.

— Et comment êtes-vous mêlée à cette histoire ?

— Je n'ai rien à ajouter !

— Tant pis ! Eh bien ! c'est moi qui vais vous raconter comment les choses se sont passées. Vous faites partie de la Loge des Animaux et êtes la secrétaire de Blair. C'est lui qui vous a dicté la lettre, pour m'attirer au *Joyeux Matelot* où l'on devait me supprimer. C'était assez bien combiné, mais j'étais sur mes gardes... L'histoire du faux billet et le sommeil simulé de Blair étaient une trouvaille. Comme j'étais parvenu à m'échapper, vous avez eu peur de la police, et vous avez disparu en compagnie de Blair et des autres par une porte secrète que, malheureusement, je n'ai pu découvrir.

« J'ai naturellement fait semblant de tout croire. Mais j'ai pu arrêter, l'un après l'autre, les quatre voyous qui étaient restés. Ensuite, cela a été votre tour, car vous me supposiez parti depuis longtemps. Je vous ai envoyée à Scotland Yard, sans prendre plus de précautions, car je savais bien que Blair n'aurait rien de plus pressé que de faciliter votre évasion. Tout s'est passé selon mes prévisions, et comme je vous avais fait surveiller, j'ai pu découvrir le Dr. Stephens et vous arrêter. Vous voyez bien que j'ai retrouvé le docteur sans avoir eu besoin de vous donner les cent livres. »

Le visage d'Evelyn s'était couvert d'une pâleur mortelle. Elle ne put se contenir : « Satan ! je vous hais ! » hurla-t-elle et elle éclata en sanglots. Graham la laissa pleurer.

« Votre trouble est la preuve que j'ai deviné la vérité ! Je connais votre rôle dans cette malheureuse affaire. Croyez-moi, le mieux serait d'avouer.

— Non ! non ! jamais ! Je ne peux pas ! Je ne veux pas ! Je ne sais rien !

— Comme vous voudrez ! Vous aggravez votre cas ! J'attendrai. Réfléchissez !

— Jamais. »

Graham comprit qu'il n'en tirerait rien de plus. Il la fit donc ramener dans sa cellule.

D'ailleurs, à son avis, l'interrogatoire avait eu des résultats inespérés.

Brusquement la porte s'ouvrit, livrant passage à l'inspecteur Fuller.

« Aussi vrai que je suis là, vous aviez raison, Graham ! dit-il en se laissant tomber sur un siège. Ce que vous me disiez du Japonais était exact. Nous avons exercé sur ce Jaune une surveillance étroite. Jusqu'à présent, elle n'avait donné aucun résultat et je commençais à douter. Néanmoins, j'ai suivi votre conseil, et j'ai fait redoubler de vigilance. Il y a environ dix minutes, Hopkins est accouru chez moi et m'a fait le rapport suivant :

« Hier, Kanuki a reçu un colis de victuailles d'un expéditeur inconnu : conserves, beurre, œufs, saucisson, chocolat, etc. Le bureau central l'a vérifié et l'a laissé passer. On l'a remis ce matin au Japonais. Hopkins, qui l'observait par un judas, l'a vu ouvrir chaque œuf, l'un après l'autre, avec précaution. On aurait dit qu'il cherchait quelque chose.

— Effectivement, le brave Hopkins, qui n'en croyait pas ses yeux, l'a vu retirer de l'un des œufs un tout petit bout de papier,

roulé serré. Hopkins s'est précipité et a pu s'emparer du papier, avant que le Japonais ait eu le temps de l'avaler. Il l'a à moitié étranglé... Voici le document en question. Je n'ai d'ailleurs pas pu déchiffrer ce griffonnage ! »

Et il tendit fièrement son butin au détective. Graham l'examina soigneusement. Il avait les dimensions d'un timbre-poste et portait ces simples mots, dont la lecture arracha un cri au détective : « Barrichieri — Dr. Hall — Dame âgée — Destruction. »

« Vous y comprenez quelque chose ? »

Graham ne lui répondit pas. Il contemplait en silence les minuscules caractères. Il prit sa loupe, examina de nouveau le papier, secoua la tête et déposa sa loupe.

« Alors ?

— C'est un message extrêmement intéressant, mon cher inspecteur. La solution de l'affaire est proche !

— Que signifient ces mots mystérieux ?

— Ah ! Je ne le sais pas. Mais soyez certain que c'est une communication urgente adressée par la Loge au Japonais ! Je n'en vois pas encore la signification exacte, mais j'espère bien déchiffrer ce mystère. Nous sommes près du but... il nous serait possible de coffrer tout le monde aujourd'hui même... mais cela ne nous avancerait pas beaucoup !

— Pourquoi ?

— Parce que le seul homme dont la capture soit vraiment importante, celui-là, nous ne pourrions pas le prendre.

— Qui est-ce ?

— Blair ! »

Le visage de l'inspecteur devint cramoisi : « Voilà que vous revenez encore à votre marotte ! Je vous ai déjà dit que je ne partageais pas du tout vos soupons sur Blair. Il m'est impossible de laisser accuser ainsi ce vieux collaborateur. Il me semble que votre haine pour lui tourne à l'idée fixe !

— Pas le moins du monde, inspecteur ! Me permettez-vous une question ? Blair est-il venu aujourd'hui ?

— Non, il est au lit, malade !

— Alors, voulez-vous vérifier la réalité de sa maladie ?

— Ce doute est grotesque, Graham ! Mais, pour bien vous prouver à quel point vous êtes dans l'erreur, je vais lui téléphoner... »

Il décrocha l'appareil et demanda Blair.

« M. Blair est malade, lui fut-il répondu. »

« Je n'ai que quelques mots à lui dire. »

« Un instant, je vous prie. »

Effectivement, au bout de quelques secondes, Fuller entendit dans l'écouteur la voix bien connue de son collègue. Il triompha : le petit homme était en personne au bout du fil. Fuller lui demanda de ses nouvelles, mais Blair avait déjà raccroché.

« Eh bien ! Graham, qu'en dites-vous ?

— J'en dis que vous ne savez pas ce que vous venez de faire, répondit Graham d'une voix grave. Vous venez tout simplement de jeter par terre tous mes plans et toutes mes combinaisons. Vous venez de détruire tout le faisceau des preuves et des présomptions que j'avais patiemment rassemblées. Je n'ai plus qu'à recommencer ! Et pourtant, je ne vous en veux pas, inspecteur, car, sans le savoir, vous venez de m'indiquer une voie nouvelle !

— Mon cher Graham ! En vérité, je ne comprends pas...

— Cela ne fait rien, inspecteur ! Avant peu, vous comprendrez très bien ! Pourtant, il faut que je vous dise quelque chose : en ce qui concerne Blair, je reste sur mes positions, je maintiens mes accusations... et je déjouerai cette nouvelle ruse qu'il vient d'employer.

Durant des heures, Graham pâlit sur le document mystérieux, mais sans venir à bout de l'énigme. « Barrichieri ! » Ce nom lui était totalement inconnu. Il ne l'avait même jamais entendu prononcer.

Dr. Hall ? Il était évident qu'une partie du message avait trait au médecin.

Mais que voulait dire l'auteur par « dame âgée » ? Il sentait bien que ces deux mots étaient la clé du mystère, avec peut-être aussi le mot « destruction ».

Graham comprit qu'il ne trouverait rien par cette méthode. Il fallait chercher ailleurs : peut-être par le Japonais lui-même arriverait-il à quelque chose.

Il ordonna donc de lui amener Kanuki. Le Japonais avait l'air déprimé : la détention l'avait affaibli.

« Nous allons essayer de parler raisonnablement », dit Graham, en lui tendant un cigare.

Le Jaune refusa courtoisement, mais catégoriquement.

« Voyez-vous, mon ami, poursuivit Graham, vous languissez ici en pure perte, et vous souffrez pour un motif bien futile après tout. Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux nous dire la vérité et redevenir un homme libre ? »

Le Japonais ferma presque complètement ses yeux bridés et sourit, du sourire froid, indifférent, des Asiatiques.

« Vous vous trompez, monsieur, dit-il d'une voix atone. Et, même si je savais quelque chose, je ne vous le dirais pas. »

Graham conserva tout son calme. « Mais, dit-il, et ce message ? Il vous accable, pourtant. Songez que vous risquez de longues années de prison. Et ne vous imaginez pas que nous ne sachions absolument rien.

En ce qui concerne la Loge et ses membres j'ai des renseignements complets ! »

Son discours n'eut pas l'effet qu'il escomptait : le Japonais ne broncha point. Le détective comprit que toute tentative serait inutile et qu'il n'arracherait aucun mot de cet homme au visage fermé. Malgré tout, il essaya encore.

« Connaissez-vous M. Blair ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Non.

— Mlle Evelyn ?

— Non.

— Et la Loge des Amis des Animaux ?

— Non. C'est la première fois que j'en entends parler !

— Alors, vous ne savez pas ce que signifie ce papier que vous avez retiré d'un œuf ?

— Non.

— C'est bizarre ! Pourquoi le cherchiez-vous, alors ?

— Je ne sais pas !

— Cessez donc cette comédie. Vous savez fort bien que je ne crois pas à vos dénégations. »

Le Japonais resta silencieux. On eût dit qu'il n'était pas en cause. Les yeux de Graham lancèrent soudain des éclairs. Une idée venait de lui traverser le cerveau, qui lui parut bien plus pratique et plus sûre que l'interrogatoire fastidieux du Japonais.

Il simula la déception la plus profonde et le fit reconduire dans sa geôle. Puis il prit son chapeau et son pardessus, et s'éloigna, le sourire aux lèvres.

XXII

L'homme était grand, carré d'épaules. Depuis plus d'une heure, il montait la faction devant les fenêtres de la maison voisine et, plus particulièrement, celles du premier étage.

Selon toute apparence, les locataires étaient déjà couchés. Nulle lumière n'apparaissait. D'ailleurs, les persiennes auraient empêché d'en juger.

L'étranger regarda l'heure, s'assura que la rue était presque déserte et traversa résolument la chaussée. Une brève modulation, et la porte s'ouvrit. L'homme s'y engouffra.

L'obscurité l'enveloppa. Il s'arrêta, tendit l'oreille, puis, sortant un masque de sa poche, il s'en couvrit le visage. Ensuite, il alluma prudemment sa lampe et gravit sans bruit les escaliers.

Sur le palier, il vit un écriteau qu'il lut attentivement, puis il passa à l'étage supérieur. Tout d'un coup, il entendit des éclats de voix. Eteignant précipitamment sa lampe, il se dissimula dans une encoignure: deux hommes montaient derrière lui et parlaient à mi-voix.

« Tais-toi donc, dit l'un, tu ne le crois pas toi-même.

— Je te dis que je le sais.

— Quelle blague ! tu ne sais rien du tout !

— Et moi, je te dis qu'il est ici. Je l'ai vu entrer.

— Tu divagues, ivrogne ! C'est impossible. J'ai surveillé sans interruption.

— Vingt dieux ! Je crois que j'ai des yeux pour voir. Je te dis que ce chien rôde par ici et aussi vrai que je m'appelle Dick Bones.

— Ça va ! interrompit l'autre. Il n'est pas là, et maintenant, f... moi la paix !

— Et s'il venait ?

— Alors, nous lui trouerons les tempes et, après cela, il ne nous gênera plus.

— Haha ! ricana Bones, ça c'est une excellente idée. Au fait, qu'est-ce que c'est que ce type-là ?

— C'est un mouchard quelconque qui en veut à la vie du président !

— N'oublie pas que nous ne devons pas le tuer, car le Président n'aime pas ces trucs-là. Et pourtant ma méthode a l'avantage d'être sûre. Après cela, on est tranquille...

— Tu es un type épatant, Ben. Viens, en attendant, nous allons boire un coup. J'ai le gosier d'une sécheresse...

— Excellente idée, mais il faut d'abord voir s'il ne s'est pas introduit dans la maison.

— Ah ! je t'en prie, laisse-moi la paix avec cette histoire ! Tu vois bien qu'il n'y a personne. Je ne m'en ressens pas pour grimper toutes ces marches...

— Ecoute, reprit Dick. Le vieux paye bien, et pour son argent il a tout de même le droit de demander quelque chose. Je veux me rendre compte.

— Eh bien ! je te souhaite du plaisir. Vas-y. Moi, je t'attends ici.

— Comme tu voudras. »

L'étranger entendit les pas se rapprocher et il se renfonça dans son coin. La main ganté tenait solidement son browning, le doigt sur la détente. Retenant son souffle, il attendait les événements.

La lueur d'une lanterne sourde devenait plus distincte. Il put voir le visage de l'arrivant. C'était une brute, au facies d'alcoolique, qui eût fait les délices de Lombroso. L'homme éclaira chaque coin, s'approcha à le toucher. Nul doute qu'il n'eût aperçu l'étranger. Et, pourtant, il s'éloigna comme s'il n'avait rien vu... Dick redescendit et son compagnon lui demanda ironiquement : « Eh bien ! l'as-tu découvert ?

— Non.

— Qu'est-ce que je t'avais dit. Maintenant, allons boire. »

Dick murmura quelques paroles inintelligibles et tous deux s'éloignèrent. L'inconnu resta quelque temps immobile; il se méfiait, mais, comme tout paraissait calme dans l'immeuble, il ralluma sa lampe et s'arrêta devant la deuxième porte dont il étudia soigneusement l'écriteau. Puis il sortit un passe-partout... et quelques minutes plus tard, il se trouvait à l'intérieur de l'appartement dont il referma soigneusement la porte derrière lui. Déposant sa lampe sur une chaise dans le vestibule, il tenta de s'orienter : de chaque côté du corridor se trouvait une chambre, il fallait choisir : il opta pour celle de droite, éteignit sa lampe, et tourna le loquet.

Il devait, sans doute aucun, se trouver dans le cabinet de travail du maître de céans car il remarqua deux étagères, une énorme table, ainsi qu'une machine à écrire. Il prit alors un second passe-partout et tâcha de forcer les tiroirs de la table. Mais les serrures étaient solides et, pour en venir à bout, il aurait dû avoir recours à la force; or, c'était précisément ce qu'il voulait éviter. Il renonça donc à son entreprise et se contenta d'inspecter les lieux. La machine à écrire, dans le coin, semblait l'intéresser plus particulièrement. Il retira la housse et examina les caractères. Soudain, il éteignit sa lampe et fit un bond en arrière. Trop tard ! La lumière inonda la pièce et l'éblouit l'espace d'une seconde. Quand il rouvrit les yeux, il se vit en présence d'un petit homme, d'aspect aimable, qui lui demanda : « Pourquoi vous donner tant de mal, mon ami ? Vous préférez, je suppose, me parler, à moi personnellement. Je suis à votre disposition. »

L'intrus se mit immédiatement à la hauteur des événements. Peut-être n'avait-il pas été reconnu, grâce à son masque; il lui fallait donc jouer une véritable comédie pour essayer de garder son incognito. Il simula les marques d'un profond découragement et fit comprendre qu'il acceptait sa défaite.

« Tant pis ! dit-il d'une voix plaintive. Faites chercher la police. Quand la guigne vous poursuit... »

Le petit homme éclata de rire : « Vous êtes très fort, mon ami, mais je me garderai bien d'appeler la police. Non, je ne suis pas aussi bête que cela. Blague à part, je vous admire, Graham ! Votre visite me surprend agréablement, mais... il n'était pas difficile de vous reconnaître.

— Que le diable vous emporte ! s'exclama le détective en arrachant son masque. Vous m'avez reconnu, tant mieux. Enfin, nous allons pouvoir parler sérieusement !

— A la bonne heure, Graham, je vous aime mieux ainsi.

— Excusez-moi, mais, je soupçonne, et j'ai des raisons sérieuses, que...

— Que je suis l'homme néfaste qui vous donne tant de peine. Eh ! Eh ! Peut-être n'avez-vous pas tous les torts. Mais pourquoi rester debout pour bavarder ? Je sais ce que je dois à un hôte illustre ! Venez donc, nous allons déboucher une bonne bouteille et créer une ambiance un peu plus intime, quoiqu'il se fasse tard. Je savais que vous viendriez et je vous attendais d'un moment à l'autre. Voulez-vous me suivre dans le salon à côté ? »

Il remarqua l'hésitation de Graham, et secoua la tête : « J'espère que vous ne redoutez rien, mon cher collègue. Je vous donne ma parole que je n'ai nulle arrière-pensée, à la condition toutefois que vous soyez dans les mêmes dispositions.

— All right. »

Blair conduisit son hôte dans une pièce richement meublée, prépara deux verres et avança une boîte de cigares. Il se croisa les jambes, prit une pose confortable, et demanda en souriant : « Que voulez-vous donc savoir ?

— Je désire tout savoir. Mais, commençons par le commencement. Reconnaissez-vous être le président de la Loge ?

— Evidemment !

— Et les attentats contre Lord Wawertree, contre le Dr. Hall, contre James Kilpatrick, contre Mlle Cathleen Hall ?

— Ils ont été commis par les membres de ma Loge.

— Bien. Et la disparition du Dr. Stephens ?

— Elle a eu lieu sur mon ordre.

— Et moi ? Vous vouliez me supprimer ?

— Bien sûr ! Et j'y serais parvenu si vous n'aviez eu un allié secret parmi mes hommes.

— Le connaissez-vous ?

— Non. Mais, je saurai le démasquer.

— Et le Japonais Kanuki ?

— C'est un des « Amis des Animaux », ainsi d'ailleurs que Mlle Evelyn qui vous intrigue tant.

— Oh ! je m'en doutais bien un peu.

— Vous voyez donc que le cas Blair — ou ce que vous appelez ainsi — est complètement élucidé. Par conséquent, il ne vous reste plus qu'à m'arrêter.

— Nous n'en sommes pas encore là, pour le moment. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est votre personne. Qui êtes-vous ? Et quels sont vos mobiles ? Voilà deux questions importantes auxquelles je vous prie de répondre.

— Je le regrette sincèrement, mais il m'est impossible de le faire.

— Voyez-vous, j'ai peine à croire qu'un

homme attaché depuis dix ans au Criminal Investigations Department soit devenu subitement un criminel... Non... Il y a certainement un mystère de plus là-dessous. Voulez-vous répondre à une autre question : Est-il possible de guérir vos victimes ?

— Non. Ils ont mérité leur châtiment.

— Vous êtes dur. Songez à Mlle Hall. »

Blair esquissa un geste indifférent.

« N'y a-t-il réellement aucun antidote ?

— A ma connaissance, il n'y en a point.

— Avez-vous l'intention de faire le malheur de beaucoup d'autres personnes avec votre maudite drogue ?

— Je ne reculerai devant rien dès l'instant où il sera question de venger les animaux de la cruauté des hommes. D'ailleurs, vous connaissez nos statuts. »

Graham vit le visage de son adversaire qui prenait une expression diabolique, pleine de colère et de haine. « Nous châtions durement, mais justement, poursuivit Blair, et celui que notre bras a frappé doit expier jusqu'à la fin de ses jours.

— De quel droit vous permettez-vous donc de juger d'autres hommes ?

— Je suis appelé par Dieu... croyez-le ou ne le croyez pas ! Pensez-vous qu'un pauvre animal, innocent et sans défense, puisse se protéger lui-même ? Non, n'est-ce pas ? C'est pourquoi nous avons dû intervenir. »

Il s'arrêta quelques secondes, ses yeux flamboyaient, sa voix tremblait d'émotion. « Il y a longtemps de cela, j'ai eu un rêve terrible, impressionnant, qui a décidé de tout le reste de son existence. J'étais témoin d'une orgie sanglante, de sacrifices d'animaux. Une voix céleste m'appela par mon nom et m'ordonna de venger les créatures de Dieu. J'ai obéi. Tout de suite, j'ai rencontré d'autres hommes qui m'ont suivi. Mais il me manquait le moyen d'exercer la vengeance divine. Le hasard me fut un précieux auxiliaire et je réussis enfin à tenir entre mes mains le sort des criminels. J'en devins presque fou de joie. Ce fut un plaisir infini pour moi. Que dites-vous du spectacle d'un noble lord, bourreau des bêtes, et tombant à son tour au rang des animaux ? Ah ! Ah ! Ah ! n'est-ce pas follement amusant ? »

Le détective se sentait gagné par une horreur indicible. N'était-il pas en présence d'un fou ? Le visage de son hôte pâlissait, ses yeux s'exorbitaient, un tremblement agitait tout son corps. Blair se leva et s'avança vers Graham.

« Je n'ai rien fait, dit-il, dont j'aie à rougir. Alors, que me voulez-vous ? Pourquoi me pourchassez-vous ? »

Graham se leva à son tour et lui mit la main sur l'épaule.

— Je suis un serviteur de la loi, répliqua-t-il froidement, je suis au regret de vous prier de me suivre.

— Où cela ?

— A Scotland Yard. »

L'autre ricana nerveusement. « Vraiment ! Vous voulez me soumettre à un petit interrogatoire et puis me jeter en prison ? Non, mon cher ami, non... Il n'y a rien à faire, je ne vous suivrai pas.

— Vous êtes arrêté, Blair, suivez-moi sur-le-champ. Sinon... »

Le petit homme croisa les bras et resta immobile.

« Laissez donc votre revolver tranquille, Graham ! Pensez-vous m'intimider ? Vous n'êtes qu'un pauvre insensé ! Retournez-vous plutôt, et vous aurez une surprise. »

Le détective obéit : à sa droite et à sa gauche, à trois pas, six hommes le couchaient en joue. Il était perdu.

« Allons, ordonna Blair, empoignez-le. »

Graham décida de vendre chèrement sa peau; d'un bond, il s'adossa au mur, sortit son browning et tira au jugé : deux de ses adversaires s'abattirent sur le sol. Mais un troisième, d'un coup au visage, le fit tomber sur les genoux. Il n'y avait plus de salut à espérer, c'était fini... Brusquement, la lumière s'éteignit : « Allumez, hurla Blair, il va nous échapper ! »

Le détective heurta dans l'ombre une surface métallique : c'étaient les persiennes. En un instant, il les ouvrit, aspira l'air frais, et sans souci du danger, sauta par la fenêtre. Il eut la chance de ne pas se blesser dans sa chute, mais à peine tentait-il de se relever que des poings solides s'abattaient sur lui. C'était une ronde de policemen ! En quelques mots Graham les mit au fait. Ce ne fut pas long. Grâce à ce renfort inattendu, le détective put s'emparer de ses assaillants après une lutte acharnée, où deux d'entre eux furent grièvement blessés.

Mais, une fois de plus, Blair avait réussi à se mettre en sûreté.

XXIII

Sur l'ordre de Graham, Kanuki avait été relâché. Tout d'abord, Fuller s'y était opposé, mais il avait fini par céder.

Une semaine s'était écoulée depuis la mise en liberté de l'Asiatique, sans que nul fait saillant ne se produisît. Blair avait disparu sans laisser la moindre trace. Tous les efforts de Graham ou de Fuller pour le retrouver n'aboutirent pas. Un des six membres de la Loge, arrêtés par Graham, mourut en prison. Un autre dut subir une opération et ne fut plus en état de subir un interrogatoire. Les autres nièrent éperdu-

ment : ils n'appartenaient pas à la Loge et n'avaient participé en rien à l'affaire.

Dans ces conditions, l'enquête n'avançait guère.

On perquisitionna soigneusement au domicile de Blair, on fit une nouvelle descente de police au *Joyeux Matelot*. Tout fut en pure perte.

Quant à l'état du Dr. Stephens, il s'améliorait lentement, à la grande joie de Cathleen.

Un matin que Graham était, une fois de plus, penché sur le message mystérieux, le sergent Allis frappa à la porte de son bureau. Il avait une communication urgente et très importante à lui faire : il s'agissait de Kanuki.

« Je le surveille sans arrêt depuis sa mise en liberté. Or, hier au soir, j'ai pris la faction pendant deux bonnes heures devant son domicile. Il sortit très tard, vers une heure du matin. Il prit le tube, descendit à Wembley Park, monta dans l'autobus et, finalement, héla un taxi. Je ne le quittais pas d'un pas; il ne m'a vu, d'ailleurs, à aucun moment.

« A Kingsbury Street il s'arrêta, paya le chauffeur et continua sa route à pied. Jugez de mon étonnement quand je le vis s'arrêter devant la villa du Dr. Hall. Il semblait chercher quelque chose. Il se retourna, pour s'assurer sans doute que personne ne le voyait, et grimpa le long de la gouttière avec l'agilité d'un chat. Mais il avait dû flairer quelque danger, car il redescendit aussi vite et disparut dans la nuit... J'ai couru derrière lui, mais, en dépit de tous mes efforts, je n'ai pu le retrouver ! »

Graham, qui l'avait écouté avec la plus grande attention, l'interrompit à ce moment.

« Voilà la faute grave ! L'avoir laissé échapper... ! Mais des reproches n'arrangeraient pas les choses ! Donc, Kanuki voulait s'introduire dans la villa du Dr. Hall. Ceci me donne à penser ! Il y a évidemment corrélation entre sa tentative et le fameux papier. Je connais très bien la disposition des lieux. Pouvez-vous me dire où était l'homme, pendant que vous le guettiez ?

— Naturellement ! Il cherchait à éviter le devant de la maison. Il s'approcha par le côté Est, près du parc, et il parut prendre un intérêt spécial à la contemplation d'une certaine fenêtre — la troisième vers la droite, au premier étage. »

Graham ralluma sa pipe et réfléchit.

« Ce ne peut être que la fenêtre de la chambre occupée jadis par John Bradney. Si ma supposition est exacte, nous aurons des surprises avant peu... »

« Excusez-nous, mademoiselle Hall, dit le détective une heure plus tard. Voilà que nous envahissons une fois de plus votre villa. C'est une piste très sérieuse qui nous y a conduits. »

Cathleen se mit à la disposition des deux policiers, après avoir donné à Graham les meilleures nouvelles de la santé du docteur Stephens.

Elle tint à les accompagner elle-même dans la chambre de John Bradney. « Car, dit-elle, je m'intéresse au sort de ce garçon. »

Depuis la dernière visite de Graham, la chambre était restée dans le même état, sur la demande expresse du détective. Or, lorsque la porte fut ouverte, Cathleen poussa un cri d'épouvante et répondit à l'interrogation muette de Graham par un simple geste : ils eurent la surprise de constater le désordre indescriptible de la pièce qu'ils avaient laissée si bien rangée.

Les meubles étaient sens dessus dessous, lacérés, des débris de papier, de verre, d'étoffe jonchaient le parquet.

« Cela a toutes les apparences d'un cambriolage, remarqua Graham. Il s'agit de vérifier de très près. »

Il se pencha, ramassa un morceau de bois qu'il examina longuement et, soudain, se frappa le front en laissant éclater sa fureur : « On nous a précédés, Allis ! Savez-vous ce que c'est que cet objet ?

— Sans doute une partie de cadre...

— C'est cela même, et si vous avez un tant soit peu de perspicacité, vous conclurez que c'est tout ce qui reste du cadre qui entourait ce tableau; le bandit l'a réduit en petits morceaux. Mais le gaillard savait ce qu'il faisait. Nous sommes, malheureusement, arrivés trop tard. »

Tous se regardaient, stupéfaits.

« Il suffit d'établir une relation entre ce cambriolage et les quatre mots mystérieux du papier reçu par le Japonais, et alors tout s'explique ! »

Il mit Cathleen au courant des événements et se tourna vers Allis :

« Barrichieri était un peintre assez réputé du XVIII^e^ siècle. Ces lamentables débris que vous voyez à terre sont ceux d'un tableau qui était accroché à ce mur. Autant que je m'en souvienne, il représentait une vieille femme.

— C'est exact, confirma Cathleen.

— Donc, voici déjà deux mots de l'énigme dont nous connaissons le sens. Le reste devient d'une facilité enfantine. « Dr. Hall » explique que le tableau se trouve ici, dans la villa du docteur, dans cette pièce habitée autrefois par John Bradney, son domestique, et membre de la Loge.

— Que dites-vous, monsieur Graham ? John Bradney faisait partie de la Loge ?

— Oui, mademoiselle. Je vous explique-

rai tout cela plus tard. L'homme s'est donc emparé du tableau et l'a détruit, ainsi que le lui ordonnait le mot « destruction ».

— Mais dans quel but? demanda Allis.

— Tout cela, poursuivit Graham, était supérieurement combiné ! Il y avait sans doute, à l'intérieur du cadre, un document important qui ne devait, à aucun prix, tomber entre nos mains, sous peine d'avoir des conséquences désastreuses pour la Loge. C'est pourquoi on a voulu le retirer à temps! Ce devait être, ou bien l'indication d'un lieu de retraite en cas de danger, ou bien des instructions spéciales.

— Qui peut bien être le cambrioleur ?

— Kanuki ! Il n'y a pas de doute possible. Quand le Japonais s'est aperçu qu'il était épié, il a pris la fuite. Mais, plus tard, le danger disparu, il est revenu et a travaillé tranquillement. Si vous voulez regarder par la fenêtre, vous verrez que ce mur n'est pas très difficile à escalader pour un gymnaste entraîné. Il y a, au plus, cinq mètres cinquante du sol au premier étage. Le Japonais s'est servi de la gouttière que voici, a enfoncé la vitre et est entré... Oh ! il a travaillé très adroitement puisque personne ne l'a entendu.

— C'est vrai, je n'avais pas songé qu'il pourrait revenir, remarqua Allis sur un ton d'excuse.

— Hélas ! Sans quoi, nous aurions pu nous épargner de grosses difficultés !

— Mais pourquoi cet homme a-t-il tout démoli ? demanda Cathleen.

— C'est bien facile à expliquer : il l'a évidemment fait pour simuler un cambriolage. Pour quelqu'un ignorant de ces événements, il s'agit d'une vulgaire effraction.

— Admettons ! Mais je ne comprends toujours pas comment Kanuki savait que c'était cette chambre-là qui était autrefois occupée par John Bradney ?

— Si vous voulez me suivre, je vais vous répondre sur-le-champ. »

Ils sortirent de la villa, marchèrent jusqu'au premier carrefour et traversèrent le parc. Le détective désigna du doigt un emplacement du mur : « Que voyez-vous là-bas? demanda-t-il au sergent.

— Une croix peinte en rouge, répondit Allis stupéfait.

— Parfaitement. Elle est située exactement sous la fenêtre de Bradney. Voyez-vous aussi la flèche, dont la pointe est dirigée vers le haut.

— Qui peut bien avoir peint ces signes? demanda Cathleen. C'est la première fois que je les vois !

— C'est sans doute quelqu'un de leur bande. Sans votre maladresse, Allis, nous serions plus avancés. C'est la guigne ! »

Et, s'adressant à Cathleen : « Mademoiselle, saluez le docteur Stephens de ma part. J'irai lui dire bonjour d'ici quelque temps, quand il sera plus valide, car j'ai à lui parler longuement. Derrière son enlèvement, il y a encore plus d'un mystère et je crois bien que cela pourrait nous conduire sur une piste intéressante. »

XXIV

La robuste constitution du docteur Stephens reprenait progressivement le dessus. La fièvre diminuait peu à peu. Le patient se sentait mieux et le médecin chef de la clinique ne voyait pas d'inconvénient à laisser son jeune confrère rentrer à son domicile. Tout danger paraissait écarté.

Malcolm Graham fut un des premiers à lui rendre visite. Il ne s'étonna nullement de trouver Cathleen Hall installée à son chevet, car il avait deviné depuis longtemps le penchant des jeunes gens l'un pour l'autre.

« Eh bien! Docteur, dit-il en lui serrant la main. Vous avez là une charmante infirmière et plus d'un vous envierait... Je sais que vous n'êtes pas encore complètement rétabli, aussi n'ai-je pas l'intention de vous ennuyer trop longtemps. Cependant, dans l'intérêt de mon enquête, je suis obligé de vous prier de me raconter tous les détails de votre enlèvement. Comme il est normal qu'un long discours vous fatigue, je vais d'abord vous poser quelques questions. Ainsi, nous gagnerons du temps. Cela vous convient-il ?

— Parfaitement bien !

— Bon. Alors, dites-moi comment a eu lieu l'agression.

— J'avais été appelé auprès d'un malade, à Bermondsey. Lorsque j'arrivai, je trouvai une jeune femme qui m'attendait. Elle me dit que le malade venait d'être transporté à l'hôpital et me demanda d'aller l'y voir, en sa compagnie. Au fait, elle prétendait être la nouvelle secrétaire du patient. Je ne sais pourquoi, cela me parut louche et je me refusai catégoriquement à l'accompagner. J'ignore ce qui se passa par la suite car je reçus presque aussitôt un coup violent sur la tête et je perdis connaissance !

— Pourriez-vous me décrire cette jeune femme ?

— Autant que je m'en souvienne, elle était brune; elle portait une voilette et je n'ai pas bien pu distinguer ses traits.

— Êtes-vous certain qu'elle était brune?

— Absolument certain !

— Où vous attendait-elle ?

— Devant la porte, dans la rue.

— Et qu'arriva-t-il ensuite ?

— Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une chambre richement meublée, étendu sur un grand lit. Une femme inconnue se penchait sur moi et scrutait mon visage. J'étais, tout d'abord, trop étonné po"

pouvoir articuler une parole. M'étant remis, je lui demandai où j'étais. Mais elle me dit de garder le silence et me fit boire une potion qui me plongea, de nouveau, dans le sommeil. J'ignore pendant combien de temps j'ai dormi ainsi...

— Permettez-moi de vous interrompre : comment était cette femme ?

— Elle était petite, très jolie, avec un visage ovale, des cheveux châtains et un petit nez légèrement recourbé. Ce qui m'a frappé le plus c'est son regard. Elle semblait avoir des yeux d'acier...

— Etes-vous certain que ce n'était pas la même femme que celle qui vous attendait ?

— Non, ce n'était pas la même. Il n'y avait aucun rapport... l'autre était grande et mince... Je demandai de nouveau à mon inconnue où je me trouvais. Elle se mit à rire, comme si ma curiosité lui eût semblé du plus haut comique, et me dit : « Pourquoi tenez-vous tant à le savoir ? D'ailleurs, vous ne partirez plus jamais d'ici. » Je voulus d'abord prendre la chose comme une mauvaise plaisanterie et je lui déclarai que je n'étais pas disposé à lui servir de jouet. Mais je dus bien vite me rendre à l'évidence : j'étais réellement prisonnier. Mon étonnement ne connut plus de bornes lorsqu'elle me parla de ma propre vie, dont elle paraissait connaître les moindres détails. Elle était informée de tous mes faits et gestes. Elle connaissait Mlle Cathleen et vous aussi, monsieur Graham.

— C'est extraordinaire, murmura le détective. Vous ne vous rappelez pas l'avoir rencontrée auparavant ?

— Non, je ne l'avais jamais vue. Si... peut-être, ses yeux ne m'étaient pas inconnus... Deux jours s'écoulèrent et je commençais à désespérer de recouvrer jamais ma liberté.

— N'avez-vous pas tenté de vous évader?

— Si, mais il n'y fallait pas songer ! Ma chambre était rectangulaire, elle n'avait pas de fenêtre et n'était éclairée que par un lustre. L'unique porte était massive et verrouillée et je suppose qu'on me surveillait de l'extérieur.

Le soir du troisième jour, la soi-disant secrétaire fit irruption dans la chambre. Je l'assaillis de questions, mais elle ne me répondit pas. Elle avait l'air très nerveuse. Elle s'assit en face de moi, sortit tout à coup de son sac un petit revolver orné de nacre et le dirigea contre moi : « La police est dans la maison, me dit-elle. On vous cherche. Faites bien attention, au moindre cri... vous savez... » Elle n'acheva pas sa phrase, mais j'avais compris. J'hésitai longtemps sur la conduite à tenir. Si j'avais la chance de m'emparer de son arme, peut-être pouvais-je espérer me sauver ! Je résolus donc de jouer mon destin sur cette unique carte et de lui enlever son browning, coûte que coûte. Mais elle dut deviner mes intentions, car elle eut un mouvement de recul. Au même instant, je me précipitai sur elle et lui arrachai son arme, mais, avant de pouvoir esquisser un autre geste, on m'avait empoigné par derrière et j'avais reçu un formidable coup de matraque qui m'étourdit. Le reste, vous le savez mieux que moi... »

Le docteur Stephens se tut. Ce récit l'avait fatigué.

Graham prit quelques notes sur son calepin.

« Reconnaîtriez-vous ces deux femmes, docteur ?

— L'une, très certainement : la petite. Si seulement je pouvais me souvenir où j'ai déjà vu ces yeux. Quant à l'autre, la pseudo-secrétaire, je ne le crois pas.

— Quel âge pouvait avoir la petite ?

— Peut-être une vingtaine d'années.

— Et la « secrétaire » ?

— Un peu plus jeune !

— M. Graham, intervint Cathleen, je crains que le docteur Stephens ne soit un peu fatigué. Ne serait-il pas plus raisonnable de remettre à demain la suite de cet interrogatoire ?

— Mais bien entendu, mademoiselle ! Vous vous intéressez beaucoup au docteur Stephens et je suis heureux de voir une telle infirmière à ses côtés ! Je reviendrai donc demain, à la même heure. En tout cas, je puis vous dire que je connais très bien la secrétaire et quand vous serez en état de sortir je vous ferai faire sa connaissance. Je ris d'avance en me représentant la tête qu'elle fera quand elle vous verra. »

Graham revint sans tarder à Scotland Yard et fit immédiatement chercher Mlle Evelyn. La jeune fille entra, s'assit sans un mot; ses traits avaient leur habituelle impassibilité.

« Vous obstinez-vous toujours ? demanda le détective. Refusez-vous toujours de parler, ou bien avez-vous réfléchi ?

— Je vous ai déjà répondu : mille et mille fois non, je ne sais rien.

— Bien, je vous crois. Connaissez-vous le docteur Stephens ?

— Non !

Graham frappa brutalement du poing sur la table.

— Pourquoi mentez-vous aussi effrontément ? Vous étiez avec lui quand nous vous avons arrêtée. C'est vous qui l'avez attiré dans le piège. Croyez-vous que je ne sache rien ? Pensez-vous que j'aurai la naïveté de me laisser prendre à votre charme ? Je sais, en toute certitude, que vous vous êtes fait passer pour la secrétaire du malade du docteur Stephens. Vous aviez les cheveux noirs et un voile, ce jour-là. Vous le voyez, il est inutile de mentir plus longtemps. D'ailleurs, le docteur vous reconnaîtra. »

Evelyn tressaillit. Les paroles du détective semblaient l'avoir impressionnée.

« Je sais à présent à quoi m'en tenir sur votre compte, poursuivit Graham. Pour le moment, il y a autre chose qui m'intrigue et m'intéresse : quelle est la petite femme qui a fait enlever le docteur ? Je suis sûr que vous la connaissez. »

La jeune fille bondit. Son visage pâlit. Elle se mit à trembler et s'évanouit.

Graham s'empressa auprès d'elle et, quand elle revint à elle, il lui proposa de suspendre l'interrogatoire.

« Non... fit-elle en sanglotant. Autant en finir. Ne voyez-vous pas que vous me torturez et que je n'en puis plus ?

— Mademoiselle, vous vous méprenez ! Je fais mon devoir et ne puis malheureusement pas éviter de vous tourmenter. Avouez donc tout et je vous promets de vous laisser tranquille. Alors, vous ne connaissez pas cette femme ?

— Non, non et non !

— Et Blair ?

Evelyn sécha ses larmes et se tut.

— Eh bien ?

— Ecoutez, je vais vous dévoiler sa retraite... mais à la condition que vous ne m'infligiez plus le supplice de vos questions. Puis-je y compter ?

— Je vous le promets.

— Rendez-vous au *Joyeux Matelot*. Au comptoir, en bas et à droite, vous trouverez un petit anneau, presque invisible. En le tirant, le mur à gauche s'écarte et découvre une porte secrète masquée par une autre paroi. Elle donne sur un corridor qui mène à une petite chambre. C'est là que vous trouverez Blair...

— Ah! Je comprends, et ce même corridor débouche sur l'autre rue.

— Oui.

— Je m'en doutais. Mais rien ne prouve que vous ne cherchez pas à me faire tomber dans un nouveau piège.

— Il vous est facile de le vérifier !

— Et Blair se trouve actuellement dans cette pièce ? C'est bien peu vraisemblable!

— Il y est pourtant. Mais, je vous en prie, tenez votre promesse et ne m'interrogez plus.

— Je la tiendrai. Voulez-vous nous accompagner là-bas ?

— Mon Dieu, dit-elle avec terreur. Ce serait signer mon arrêt de mort. Je vous supplie de ne pas me trahir.

— Je vous le promets... Ainsi, Blair serait au *Joyeux Matelot*. Après tout, rien ne m'étonne de ce gaillard... »

XXV

Mildred Jackson remplaçait son mari Bill qui, on s'en souvient, avait pris le chemin de Scotland Yard. Elle ne se montra pas autrement surprise en voyant Graham arriver, ce soir-là, escorté d'une troupe nombreuse de policiers qui cernèrent immédiatement toutes les issues. Elle savait que son bar était soumis à une surveillance rigoureuse et que, tôt ou tard, on reviendrait perquisitionner au *Joyeux Matelot*.

Mais quand elle vit Graham aller droit au comptoir et chercher l'anneau indiqué par Evelyn, elle perdit son calme et fut prise d'une terreur folle.

Sur un signe de Graham, on commença par arrêter tous les consommateurs, tenancière en tête. Lui-même resta dans la salle avec trois inspecteurs et se mit en devoir de déchiffrer l'énigme du cabaret.

Lentement, avec précaution, il tira sur l'anneau. Il se méfiait, peut-être était-ce une nouvelle ruse, un nouveau piège qui pouvait lui coûter la vie ! Lorsqu'il eut tiré à fond, il entendit un bruit, semblable à celui d'un écran tournant sur ses gonds. Une partie de la paroi se souleva et il aperçut une porte étroite, juste assez haute pour livrer passage à un homme.

Revolver au poing, Graham l'ouvrit et, ses hommes sur les talons, pénétra dans un étroit corridor. Il le suivit jusqu'au bout et arriva devant une porte cadenassée solidement.

« Ce doit être là, chuchota le détective. En avant! Il faut entrer là-dedans ! »

La porte fut bientôt ouverte, mais il s'en exhalait une telle atmosphère, si fétide, si épaisse, et l'obscurité était telle qu'il lui fut d'abord impossible de rien distinguer.

Il alluma sa lampe de poche et... recula d'horreur. Dans un coin, un homme d'aspect repoussant était accroupi. Ses cheveux, d'une longueur démesurée, s'emmêlaient sur ses épaules. Une barbe inculte encadrait son visage pâle, squelettique, où l'on ne voyait que deux yeux flamboyants. Son corps émacié était couvert de loques et il était enchaîné, par le poignet droit et par un pied, à un anneau scellé dans le mur.

Graham se croyait transporté dans un roman d'aventures...

Il se pencha sur l'être qui gisait sur le sol... Il lui semblait le reconnaître vaguement.

« Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il, comment êtes-vous ici ? »

L'inconnu bondit, bégaya quelques mots sans suite en agitant ses chaînes et protégea ses yeux éblouis par la lampe du détective. Graham recula prudemment, craignant une agression, mais se rassura vite.

« Faites transporter cet homme tout de suite. Qu'on le délivre de ses chaînes.

— Laissez-moi faire, monsieur Graham, je m'y connais », proposa Perkins, un agent spécialisé dans l'effraction des serrures récalcitrantes.

Effectivement, au bout de cinq minutes, l'homme était libéré.

Mais quand les agents voulurent l'emmener, il opposa une résistance acharnée. On dut le sortir de force de son taudis.

Enfin, il se laissa faire, tout en marmottant des mots incompréhensibles. On le fit monter dans un taxi qui partit en direction de Scotland Yard avec Graham et ses agents, tandis qu'un camion, chargé de la racaille arrêtée dans le bar, prenait le même chemin.

« Qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là ? se demandait Graham. Il est impossible que ce soit Blair. »

Il n'y avait rien de commun entre le petit détective que Graham connaissait si bien et cette loque humaine. Evelyn se serait-elle moquée de lui ? Et pourtant tout le reste de ses indications était exact. Cependant, cet être primitif ne pouvait pas être Blair. Décidément, l'affaire se compliquait de plus en plus. Mais, cette fois, il ne lui serait sans doute pas difficile de résoudre le problème. Pour commencer, on allait avoir recours au perruquier. Quand l'homme aurait repris visage civilisé, on arriverait à l'identifier rapidement.

Le lendemain, à la première heure, Graham était à son bureau. Il n'avait guère dormi. Toute sa nuit s'était passée à réfléchir sur le mystérieux inconnu qu'il avait pu délivrer grâce aux indications d'Evelyn.

Il était évident que la détention de l'infortuné remontait à plusieurs mois. Que pouvait-il y avoir de commun entre Evelyn et lui ? Dans tous les cas, ce n'était pas Blair puisque, quelques heures auparavant, il avait été en sa compagnie et qu'il avait failli trouver la mort chez lui ! Il y avait là quelque chose d'inexplicable. Mais pourquoi Evelyn avait-elle indiqué la cachette ?

Le détective avait beau se creuser la tête, il n'arrivait à aucune solution.

Il fit donc envoyer le coiffeur du Dépôt à l'inconnu, puis se mit en rapport avec le commissaire Whist, qui avait été chargé d'interroger la femme Jackson.

On avait remis en liberté la plupart des clients arrêtés au cours de la rafle; seuls avaient été retenus quelques délinquants.

Ensuite il fit chercher Evelyn. Quand elle entra, il fut frappé de son aspect terrifié, des cernes qui soulignaient ses yeux et de son désarroi.

« Je vous ai promis, lui dit-il, de vous laisser dorénavant en paix. Mais il faut que vous répondiez à une dernière question. Qui est l'homme que nous avons découvert dans la cachette du *Joyeux Matelot* ?

— Je vous l'ai dit : Blair !

— Impossible !

— Pourtant c'est lui !

— Pardon, je connais Blair et je le connais très bien. Or cet homme a été prisonnier pendant de longs mois; donc votre affirmation est forcément inexacte ! »

La jeune fille haussa les épaules.

« Je ne puis rien vous dire d'autre. C'est Blair. A vous de vous débrouiller. Si vous êtes vraiment l'adroit détective que l'on dit, il ne vous sera pas difficile de trouver et de vérifier son identité.

— Ecoutez, reprit-il, je suis prêt à vous remettre en liberté si vous dites tout ce que vous savez. Me comprenez-vous ? Dites-moi tout, absolument tout, et vous êtes libre. Acceptez-vous ma proposition ? »

Evelyn le regarda fixement, ses yeux se remplirent de larmes.

« Voilà que vous recommencez à me torturer ! Quand donc en aurai-je fini avec cette maudite histoire ?

— Croyez bien, répliqua Graham, que tout cela m'est très pénible, mais je ne puis faire autrement. Vous êtes vivement soupçonnée et vous aggravez votre cas par votre silence. Vous feriez mieux d'avouer.

— Mais que dois-je avouer ? Ne vous ai-je déjà pas tout dit ?

— Non, vous le savez bien! Vous n'avez dévoilé qu'une partie du mystère qui projette une nouvelle lumière sur l'affaire. D'où saviez-vous, par exemple, que cet homme — que vous prétendez être Blair — était séquestré dans ce bouge infâme ? Comment connaissiez-vous le secret de l'anneau et de la porte dérobée? Pourquoi refusez-vous de dire qui est la petite femme qui a réussi à enlever le docteur Stephens ? »

Evelyn pleurait sans répondre. Graham vit qu'il était de nouveau arrivé à un point mort et la fit ramener dans sa cellule.

Puis il alla trouver l'inspecteur Fuller.

Il frappa, ouvrit la porte et s'arrêta, stupéfait : à la table, en face de l'inspecteur, était assis un visiteur qui tourna vers lui un visage souriant et ce visiteur n'était autre que... John Bradney, ex-valet de chambre du docteur Hall et membre de la Loge des Amis des Animaux.

XXVI

L'inspecteur Fuller se leva et tendit la main au détective abasourdi.

« J'allais justement vous prier de venir, lui dit-il, rayonnant : voilà que vous avez compromis tout l'effet de ma surprise ! Mais tant pis ! Ce que vous désirez savoir c'est, n'est-ce pas, qui est ce jeune homme ? Si vous permettez, je vais vous présenter : M. Albert Rex, le célèbre détective allemand,

alias John Bradney... M. Malcolm Graham. M. Rex est muni d'un blanc-seing de la préfecture de police de Berlin. Il n'y a pas l'ombre d'un doute en ce qui concerne son identité. »

Graham partit d'un formidable éclat de rire.

« All devils, c'est bien la plus folle aventure que j'aie jamais vécue! Je perds un temps précieux, je me torture les méninges pour trouver qui peut bien être le mystérieux John Bradney et, finalement, j'apprends que c'est un collègue! Eh bien! tous mes compliments, mon cher, vous êtes très fort. Mais pourquoi diable ne vous êtes-vous pas fait connaître plus tôt ? Tonnerre! si vous l'aviez fait, j'en aurais terminé depuis longtemps avec cette maudite affaire !

— J'avais des raisons sérieuses, et vous allez le voir, expliqua Rex.

— Alors, je vous en prie ! Je suis intrigué au plus haut point et j'attends vos révélations avec une fébrile impatience.

— Doucement ! reprit l'autre en souriant. Les choses ne vont pas si vite. Je vais certainement exaucer votre vœu mais j'ai encore du travail important...

— Pas que je sache...

— Si, si. Pensez à Blair...

— Que le diable l'emporte si je sais où celui-là s'est terré !

— Mais moi, je le sais !... Parfaitement, et je l'arrêterai aujourd'hui.

— Vous plaisantez, je pense !

— Je n'ai jamais été plus sérieux. Et, si vous le voulez bien, vous pourrez coopérer à l'arrestation. »

Le visage de Graham présentait toutes les marques de l'ahurissement. « Je dois reconnaître que je ne comprends plus rien à rien. Je ne sais plus que penser ! J'ai arrêté, hier, au *Joyeux Matelot,* un être absolument sauvage, réduit à l'état de brute, qui, paraît-il, est Blair lui-même...

— Et c'est effectivement Blair.

— Quoi ? Vous aussi !

— Oui, je l'ai vu ce matin et aucun doute n'est possible. Il est à l'heure actuelle à l'hôpital; l'inspecteur Fuller a demandé son hospitalisation à la suite d'une consultation médicale qui a eu lieu ce matin.

— Vous me voyez dans la plus grande incertitude. Si Blair, celui que je soupçonne et que je suis à la piste depuis le début de l'affaire, n'est pas Blair, alors, qui est-il donc ?

— C'est ce que vous apprendrez ce soir même. Nous partirons à huit heures. Point de direction : le studio Dreamland Film. Vous viendrez, j'en suis convaincu.

— Vous prétendez que le faux Blair se trouve au studio.

— Oui, j'en suis sûr.

— Soit. Ceci n'empêche que je suis votre obligé à plus d'un titre, car vous m'avez sauvé la vie à diverses reprises.

— Ne parlons pas de cela, je vous en prie... »

L'entretien fut interrompu par un planton porteur d'une carte.

Fuller ordonna d'introduire le visiteur, qui n'était autre que le professeur Browning.

Browning commença par s'excuser de n'être pas venu plus tôt. Mais, dit-il, cela était indépendant de ma volonté. L'autopsie de James Kilpatrick nous a réservé une surprise. Les symptômes de cette maladie mystérieuse sont semblables à ceux de la rage. Exactement comme dans la rage, le poison agit sur les glandes salivaires et sur le grand sympathique. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est la rapidité du processus d'intoxication : en quelques minutes, le malade subit une transformation radicale. L'inoculation par injection...

— La maladie se transmet donc par injection ?

— Certes.

— Mais aucune guérison n'est-elle possible ?

— Ah ! si on pouvait déterminer la nature du bacille, peut-être trouverait-on le contre-bacille !

— Mais je le connais, s'écria Rex, c'est le bacille B. X. 766 : spirillum pseudo lyssæ Bergmaniæ. »

Tous se taisaient, étonnés.

« J'ai encore un certain nombre de révélations surprenantes à vous faire. Ayez un peu de patience et vous serez satisfaits. Monsieur le professeur, je vous serais reconnaissant de bien vouloir revenir ici même demain matin.

— S'il s'agit d'une chose importante, bien entendu...

— Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que demain je vous donnerai la solution du mystère du bacille. Vous souriez, messieurs, eh bien vous verrez!

— Je l'admets, dit le professeur, mais alors, pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt. Songez au mal qu'on aurait pu éviter.

— Vous faites erreur, monsieur le professeur, je ne pouvais rien empêcher. Au contraire, la Loge eût été alertée trop tôt. Soyez persuadés, messieurs, que j'ai agi pour le mieux et vous le reconnaîtrez avant peu. Pour le moment, il s'agit surtout de s'emparer du principal coupable, de l'animateur de la Secte. Nous avons actuellement la certitude que la Loge est dissoute, mais aussi longtemps que son chef est en liberté, il subsiste le danger qu'elle se reconstitue, soit en Angleterre, soit ailleurs, et qu'elle donne de nouveaux tracas aux gardiens de l'ordre. Par conséquent, il faut agir rapidement, avant que le criminel ait

le temps de nous échapper, car vous savez de quoi est capable cet adversaire remarquablement intelligent.

— Bravo ! s'écria Fuller, vous avez trouvé la vraie solution. Agir vite, je mets à votre disposition tous les hommes que vous voudrez et je vais donner des ordres pour...

— Inutile, monsieur l'inspecteur. Notre adversaire est extrêmement habile, mais physiquement il n'est pas très fort. Je sais qu'il n'opposera aucune résistance. A nous trois, ce sera suffisant : vous, M. Graham, et votre humble serviteur.

— Croyez-vous ?

— Je prends tout sur moi...

.....

L'animation était grande au Studio cinématographique de Dreamland. On préparait un film dont l'action se passait dans un cirque. La scène représentait une piste gigantesque avec tous ses agrès. Les Flying Sisters s'apprêtaient à exécuter leur audacieux « saut de la mort ». La salle était comble et les spectateurs paraissaient vivement intéressés. Le régisseur, Harald Eastman, un homme âgé, maigre, couronné de cheveux blancs, s'occupait de tout, s'empressait, critiquait, approuvait, rectifiait. C'était l'âme du studio. Enfin, tout fut au point. Les machinistes disparurent et les figurants et les vedettes firent leur entrée, ainsi que les trois Flying Sisters, charmantes acrobates qui grimpèrent aux cordes. Arrivées à la plate-forme, sous la coupole, elles exécutèrent quelques exercices d'une folle audace, puis ce fut le numéro sensationnel.

Le régisseur s'étant déclaré satisfait, les opérateurs se mirent en batterie : on allait pouvoir tourner. Eastman donnait déjà l'ordre de commencer quand on lui annonça la visite de trois messieurs. Son premier mouvement fut d'envoyer les importuns à tous les diables, mais le nom de l'inspecteur Fuller l'impressionna, et il les fit introduire dans son bureau.

« J'ai fait cerner votre studio, monsieur Eastman ! lui dit Fuller en guise de préambule. Nous sommes à la recherche d'un redoutable criminel qui s'est réfugié chez vous. »

Le visage du régisseur changea de couleur. « Que me dites-vous là ? N'est-ce pas une erreur : un criminel redoutable ? Voyons, c'est impossible.

— C'est malheureusement l'exacte vérité. »

Eastman se laissa tomber sur une chaise. « Mais c'est affreux, gémit-il. Que dois-je faire ?

— Vous allez nous faire entrer dans le studio; nous allons nous mêler aux figurants, mais je vous demande la discrétion la plus absolue et, surtout, pas d'esclandre.

— Mais quel scandale ! messieurs ! à qui se fier au jour d'aujourd'hui ?

— Faites comme je viens de vous dire. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Je suis à vos ordres, mais quelle aventure... »

Ils sortirent du bureau et se séparèrent à l'entrée du studio. Les trois détectives firent comme s'ils ne se connaissaient pas et disparurent dans la foule des figurants.

Eastman dissimulait son émotion avec difficulté. Il donnait ses ordres avec une impassibilité mal affectée et tout le monde se rendait compte de son excitation.

La répétition commença, mais rien ne marchait au gré du régisseur, qui maintenant critiquait tout et faisait reprendre à chaque instant. Sa nervosité se communiqua au studio tout entier et tous les artistes firent preuve d'une humeur exécrable.

Rex avait choisi sa place de façon à pouvoir observer facilement le moindre incident. Graham s'était faufilé derrière les figurants, sans perdre de vue son collègue allemand; quant à l'inspecteur, il avait disparu. Le détective passa devant Rex avec une indifférence merveilleusement simulée. Il allait s'éloigner quand ce dernier le retint par la manche. « Ne vous sauvez pas, murmura-t-il. Faites comme si vous parliez du film avec moi. »

Graham comprit tout de suite. Il s'était donné l'aspect d'un pauvre vieillard à la chevelure argentée, aux vêtements élimés, à l'allure minable. Personne ne l'aurait reconnu. « J'admire M. Eastman, dit-il en élevant la voix, son dernier film m'a beaucoup plu. C'est vraiment un régisseur de premier ordre...

— Vous avez tout à fait raison, dit Rex en lui donnant la réplique. J'apprécie beaucoup... »

Ils échangèrent encore quelques considérations du même genre, puis Graham lui demanda, à voix basse : « L'avez-vous vu ?

— Non. Mais continuons notre conversation. »

Ils reprirent leurs propos. Eastman continuait à faire répéter.

Soudain, Rex fit un signe. « Je le vois », dit-il.

— Où ?

— Là-bas, devant nous. L'inspecteur Fuller est assis derrière lui, sans s'en douter. »

Graham suivit de l'œil la direction indiquée par Rex, mais ne vit rien. « Suivez-moi sans en avoir l'air, et continuons à parler du film...

— C'est vraiment très audacieux cet exercice sur la corde, n'est-ce pas, cher monsieur ? »

Puis Rex se leva, et après avoir attentivement regardé autour de lui, il s'éloigna

lentement. Graham joua son rôle sans commettre la moindre faute. Ce vieillard à la chevelure de neige éveillait une certaine curiosité apitoyée, on le regardait, il entendit qu'on le plaignait au passage.

« Pauvre diable, dit quelqu'un derrière lui, il a certainement connu des jours meilleurs. »

Rex se glissa derrière les figurants qui s'entretenaient à voix basse, décrivit un demi-cercle autour de la piste et s'installa dans un fauteuil inoccupé. Graham le suivit des yeux. Il aperçut tout d'un coup, au troisième rang, le visage écarlate de Fuller. Bien entendu, le digne inspecteur s'était également camouflé. Il avait toutes les apparences d'un provincial endimanché. Son nez rougeaud, sa moustache mal taillée et la grosse chaîne d'or qui barrait son ventre, le rendaient méconnaissable. Brusquement, s'éleva un brouhaha. Graham, ou plutôt le pauvre vieillard qu'il était censé représenter, venait de s'affaisser. Plusieurs personnes s'empressèrent à son secours. On voulait le transporter, appeler un médecin. « Le pauvre homme a faim », disait-on.

D'autres, mieux informés, savaient même qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours. « Mais non, fit un troisième, vous voyez bien que c'est une attaque. »

Eastman, furieux, interrompit la répétition et s'informa de ce qui se passait. Graham poussa la comédie jusqu'à s'évanouir.

Une jeune figurante lui témoignait une sollicitude particulière. Elle était petite, très jolie, simplement vêtue, avec des cheveux bruns séparés en bandeaux. Ses grands yeux se fixaient sur les assistants qui tournaient inutilement autour du vieillard. « Pourquoi n'appelle-t-on pas un médecin ? demanda-t-elle d'une voix indignée, il est visible que ce pauvre vieux est malade.

— Je suis entièrement de votre avis, approuva Rex, mais j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard. Le pauvre homme est sur le point de rendre le dernier soupir.

— Non, non, protesta-t-elle, avec une réelle émotion, cela ne se peut pas. Je vais voir si je peux trouver quelqu'un... »

Et elle se préparait à sortir. « Où voulez-vous donc aller ? demanda Rex.

— Chercher un médecin !

— C'est inutile.

— Pourquoi ? demanda la jeune femme stupéfaite.

— Parce que tout cela n'est qu'une comédie. »

Il la saisit par le poignet. « Irène Blank, au nom de la loi je vous arrête. Suivez-moi immédiatement, j'espère éviter tout scandale; d'ailleurs, les issues sont gardées, toute résistance serait inutile... »

La jeune femme blêmit. Elle regarda, terrifiée, l'homme qui n'avait pas desserré son étreinte.

« Qui êtes-vous, murmura-t-elle. Que me voulez-vous ?

— Vous allez me suivre à Scotland Yard. Je pense que mon nom vous est parfaitement connu. Je m'appelle Albert Rex et je vous suis depuis Berlin. Vous voyez que je sais exactement qui vous êtes, ne cherchez donc pas à dissimuler votre identité. »

La jeune femme avait repris tout son sang-froid.

« C'est bien, dit-elle, je vous suis. Lâchez-moi, il n'est pas nécessaire de m'attacher...

— Je suis heureux de voir que vous êtes raisonnable... Venez, voici la sortie... Mais je vous préviens qu'au premier mouvement suspect, je n'hésiterai pas à faire usage de mon arme. Je le regrette, mais je ne puis tenir compte d'aucune considération. »

A peine avait-il fait quelques pas que la jeune fille bouscula soudain le détective. Quand il revint de sa surprise, elle avait disparu. Rex l'aperçut, courut derrière elle et faillit la rattraper. Mais, à ce moment, il se heurta à un obstacle et tomba de tout son long. Aussitôt relevé, il cria : « Arrêtez-la. »

Alors, au profond étonnement de tous les figurants, le vieillard agonisant se leva d'un bond, avec une vigueur insoupçonnée, et se mit également à la poursuite de la jeune fille. Un troisième personnage se joignit à eux. C'était l'inspecteur Fuller.

Près du mur se trouvait une immense échelle qui montait jusqu'à la coupole. La jeune fille s'y précipita et l'escalada, avec Rex sur les talons.

« Allez-vous descendre ? » hurla-t-il.

Mais elle redoubla ses efforts, s'éleva encore de quelques échelons et arriva au sommet. Plutôt que de se rendre, elle préférait mourir. Rex s'approchait, il étendait déjà sur elle sa main, cette main qui allait l'enfermer pour de longues années dans un cachot. Alors, un cri retentit. Le détective, involontairement, ferma les yeux. Pour un peu, il se serait laissé tomber d'en haut. Un corps l'effleura dans sa chute et vint s'écraser sur le sol. Pendant quelques secondes, ce fut un silence de mort, puis une clameur d'effroi remplit le studio... Quand Rex redescendit, il trouva Graham et l'inspecteur Fuller devant le cadavre de la suicidée. Elle s'était brisé la colonne vertébrale, la mort avait été immédiate.

Rex secoua les épaules. « Elle a échappé à la justice des hommes, dit-il d'une voix émue, peut-être en est-il mieux ainsi ! »

Fuller ne pouvait contenir son émotion. « Qui est donc cette jeune fille, demanda-t-il, pourquoi la poursuiviez-vous ? N'était-il

pas question d'un criminel ? Que signifie tout cela ?

— Je vais vous le dire : cette malheureuse s'appelle Irène Blank. C'est une Allemande.

— Je ne comprends toujours pas, grommela l'inspecteur, qu'avait-elle à voir... ?

— Irène Blank et le faux Blair n'étaient qu'une seule et même personne... »

XXVII

« Vous nous aviez promis une explication complète, dit l'inspecteur Fuller le jour suivant. M. le professeur Browning et mon estimable ami, M. Graham, sont tout aussi anxieux que moi d'entendre vos paroles. Ayez donc l'amabilité de ne pas nous faire languir plus longtemps, et dévoilez-nous tout. »

Albert Rex alluma une cigarette, s'enfonça commodément dans son fauteuil, croisa les jambes et commença son récit : « Nous allons, dit-il, si vous le permettez, revenir légèrement en arrière. C'est à Berlin, il y a quelques mois, que se situe le commencement de l'histoire.

« Le célèbre bactériologiste et spécialiste de la rage, le Dr. Klaus Bergmann, fit, il y a environ un an, une découverte d'une importance extraordinaire. Il trouva, après des essais sans nombre, un bacille tout à fait particulier qu'il appela le Bacille « B. X. 766 ». Ce bacille, dont vous ne connaissez que trop les effets virulents était, comme je vous l'ai dit, assez semblable à celui de la rage et il éveilla un intérêt très vif dans le monde scientifique. Il faut que je vous dise aussi que le Dr. Bergmann avait une secrétaire du nom d'Irène Blank, laquelle était sa collaboratrice depuis longtemps et lui avait rendu de très précieux services. Elle possédait toute la confiance de son patron.

« Un jour, on trouva le Dr. Bergmann inanimé dans son laboratoire. Le médecin qui l'examina ne put se prononcer. La seule chose qui attira son attention fut la trace d'une injection hypodermique au bras gauche. Très peu de temps après, l'état du Dr. Bergmann empira et les spécialistes appelés à son chevet n'arrivaient pas à formuler le moindre diagnostic. En même temps que lui, deux autres personnes furent également frappées par la même maladie. Ce fut moi que l'on chargea d'enquêter sur ce cas mystérieux.

« Mlle Blank avait disparu le jour même où le professeur était tombé malade et il était impossible de retrouver sa trace. Avec elle, avait également disparu la documentation concernant le bacille, ainsi que le bouillon de culture lui-même, que le professeur Bergmann avait constitué au moyen d'expériences sur des cobayes. Après une peine infinie, et de nombreuses démarches, je finis par apprendre qu'il s'était formé à Berlin une secte fanatique d'amis des animaux dont la présidente n'était autre qu'Irène Blank. Je réussis à me faire admettre au nombre des membres de cette secte, car je voulais savoir quels étaient ses agissements. Mais, lorsque je voulus passer à l'action et m'emparer de la bande, Mlle Blank me glissa entre les mains. Je pus savoir qu'elle était partie pour Londres, et je l'y suivis immédiatement.

« Un peu plus tard, j'appris qu'elle connaissait fort bien Londres, où elle avait vécu assez longtemps, et qu'elle avait une parfaite connaissance de la langue anglaise. J'appris encore autre chose : elle avait été, autrefois, une actrice de grand talent. Mais, pour un motif que j'ignore, elle avait abandonné la scène pour entrer, en qualité d'assistante au service du Dr. Bergmann. Tout d'abord, je ne sus de quel côté me tourner. A aucun prix je ne voulais m'adresser à Scotland Yard, car la moindre indiscrétion aurait pu la mettre sur ses gardes, et elle aurait de nouveau disparu. C'est pourquoi je résolus de me mettre en rapport avec la police, mais d'une façon discrète et sans laisser percer mon incognito. J'eus la chance de pouvoir me faire engager comme chauffeur et valet de chambre par le Dr. Hall.

« Un jour que j'avais conduit le docteur à Scotland Yard, je me trouvai nez à nez avec Blair, sans me douter un seul instant que c'était lui que je recherchais. Quelques jours plus tard, je le rencontrai de nouveau, et cette fois je remarquai une bague qu'il portait à son doigt et dont j'avais vu le même modèle à Berlin. C'était un anneau, dans le genre de celui que portait Lucrèce Borgia, avec une mince aiguille empoisonnée, se dressant sous une légère pression et s'enfonçant comme un dard dans la chair de celui qu'elle avait condamné à mort. Dans ce cas particulier, le « Bacille B. X. 766 » tenait lieu de poison. J'aurais pu faire arrêter Blair sur-le-champ, mais cela ne m'aurait pas beaucoup avancé, car je tenais surtout à avoir des renseignements précis sur la nouvelle organisation londonienne.

« De plus, je voulais tâcher de savoir si des filiales de l'association n'avaient pas été constituées à l'étranger.

« Comme je connaissais le mot de passe de Berlin, il ne me fut pas très difficile de me faire admettre parmi les sectateurs de Londres, en me donnant pour un membre de l'organisation berlinoise échappé à la police allemande.

« C'est alors que se produisit l'attentat contre Lord Wawertree.

« La secte avait appris que le lord qui, soit dit en passant, était un grand coureur de femmes, s'occupait passionnément d'expériences sur les animaux, et qu'il pratiquait fréquemment la vivisection. Il devait être la première victime. Il reçut un jour une lettre par laquelle une femme inconnue lui donnait rendez-vous dans Burdett Road. Le lord eut la naïveté de tomber dans le piège qui lui était tendu. Irène Blank l'attendait, sa fameuse bague au doigt. Le reste vous est connu.

« Les membres de la secte, dont le nombre s'élevait à présent à quinze, pensèrent que cette agression allait soulever une vive émotion et ils ne furent pas peu déçus en voyant qu'aucun journal n'en parlait. La seconde victime devait être le Dr. Hall, à la suite d'une annonce...

— Insérée par moi, dit Graham.

— J'aurais dû m'en douter. Toujours est-il que la secte soupçonna que vous, monsieur Graham, vous aviez pris l'affaire en main, et je fus chargé de vous surveiller. Je devais vous remettre un avertissement de la Loge; je vous ai donc glissé un message dans la poche de votre pardessus, ce qui, je crois, fut fait avec une certaine dextérité. Mais vous commenciez à me soupçonner fortement.

— C'est exact, répondit Graham, surtout à partir du moment où vous avez prétendu ne pas connaître le numéro de l'automobile qui avait servi à l'enlèvement du Dr. Hall. En effet, si M. Clifford avait l'habitude d'envoyer souvent chercher le docteur, il y avait des chances pour que vous en connaissiez le numéro. De plus, j'avais remarqué vos mains soignées, aux ongles polis, un peu trop soignées pour être celles d'un chauffeur ou d'un valet de chambre.

— Vous êtes plus observateur que je ne le pensais, dit Rex en riant. Pendant quelque temps, vous m'avez fait surveiller par Blair. Celui-ci, ignorant qui j'étais, me conseilla de me méfier de vous. C'est sur sa suggestion que Kanuki, transformé, pour la circonstance, en professeur Hanshiro, donna sa fameuse conférence de l'Alexandra Palace, pour laquelle il vous avait fait parvenir deux invitations. Le pseudo-professeur avait le plus grand intérêt à détourner vos soupçons sur sa personne.

— La chose m'était apparue un peu louche, interrompit Graham, et j'avais pris quelques mesures de précaution qui n'eurent malheureusement aucun résultat, car Blair m'avait accompagné dans la Jamaïca Street et m'avait attiré dans un piège.

— Vous avez raison, vous êtes entré sans méfiance dans la maison et vous n'en seriez pas ressorti si je ne m'étais trouvé à point pour vous sauver la vie. Blair — je parle naturellement du faux Blair — s'était douté d'une trahison possible. Une deuxième rafle, dirigée par l'inspecteur Fuller, eut pour résultat la capture de Kanuki. Mais Blair contrecarra vos plans, et lorsqu'il vit que vous alliez toucher au but, il n'hésita pas à tenter de vous supprimer. Vous vous souvenez encore de ma visite chez vous et du conseil que je vous donnai de ne serrer la main à qui que ce soit. Et Blair en fut de nouveau pour ses frais. D'autre part, je craignais que Blair n'entreprît quelque chose contre Mlle Hall et je résolus de la mettre en sûreté. C'est pourquoi j'imaginai la mise en scène chez Mlle Peggy Sullivan, et que je fis interner Mlle Cathleen chez le Dr. Budge. Alors, Blair édifia un plan plus machiavélique; il vous attira sous le prétexte d'une lettre ayant trait à la disparition du Dr. Stephens, dans le bar du *Joyeux Matelot*, où l'on devait enfin vous faire disparaître. Cette fois encore, vous avez échappé par miracle à la mort. Blair faisait semblant d'être ivre et disparut avec la plupart de sa bande par un couloir secret. Ce soir-là, vous avez réussi à capturer Evelyn. Entre temps, Blair, aidé de son complice Mac Cosgrave, se rendait à Kingsbury Green, car vous lui aviez dit que Mlle Hall était rentrée chez elle.

— Donc, mes calculs étaient exacts, s'écria Graham. Malheureusement j'ai manqué mon affaire et Blair s'est échappé; mais avouez que le coup de la poupée en baudruche n'était pas si mauvais !

— Blair tenta alors un coup d'audace : craignant qu'Evelyn ne le trahît, il s'arrangea pour la faire évader. Mais, comme vous aviez tout prévu, vous l'avez fait surveiller. C'est ainsi que vous avez appris où elle s'était réfugiée et que vous avez pu la capturer de nouveau et délivrer le Dr. Stephens. Comme je croyais que Mlle Hall ne courait plus aucun danger, j'avais écrit au Dr. Budge pour lui dire que la « paranoïa » de ma sœur était une pure blague. Mais, je ne sais comment, Blair eut vent de la chose et fit enlever Mlle Hall par « Mlle Adams, détective de Scotland Yard ». Elle fut anesthésiée et amenée à la Loge où on avait résolu de lui faire subir le même sort qu'à son père. Je n'avais plus de temps à perdre. Comme membre de la secte, j'étais resté en contact constant avec Blair et j'avais réussi à lui dérober le secret de la composition du bacille « B. X. 766 ». Je m'arrangeai pour rendre inoffensifs les bouillons de culture, de sorte que l'injection faite à Mlle Hall ne pouvait pas mettre sa vie en danger. Lorsque Blair s'aperçut du vol commis, il craignit d'être démasqué et c'est alors que fut dissoute la Loge des

Amis des Animaux, au cours de la séance tenue dans l'église Saint-Rodolphe.

— C'est très exact, intervint Fuller, nous avions appris par Mlle Hall que la dernière séance devait avoir lieu dans cette église et nous nous y étions introduits, déguisés et masqués, comme les autres membres. Blair avait prononcé un discours enflammé sur le duc de Suffolk dont la tête, disait-il, se trouvait dans l'urne placée à ses côtés. Mais, pendant son discours, il avait remarqué notre présence et s'était méfié, de sorte que nous n'eûmes pas la possibilité de l'arrêter.

— A ce propos, demanda Graham, comment s'est produite l'explosion ?

— Avec une simple fusée renfermée dans l'urne. Elle devait provoquer la confusion, mais elle était absolument inoffensive, répondit Rex. Je m'attachai aux pas de Blair, et j'appris qu'il avait repris son aspect féminin et réussi, sous le nom de Maud Warner, à se faire engager par la Société cinématographique Dreamland. Là, perdue parmi les comparses, Irène Blank n'avait plus à craindre d'être découverte. Je pense qu'elle n'avait pas l'intention d'y séjourner très longtemps et qu'elle se préparait à filer à l'étranger. Lorsqu'à la suite de votre évanouissement, merveilleusement simulé, monsieur Graham, j'ai essayé de l'arrêter sans esclandre, elle a dû concevoir de nouveaux soupçons. La suite vous est connue... Telle est l'histoire d'Irène Blank, cette femme extraordinairement intelligente et merveilleusement douée, qui a malheureusement fait usage de ses facultés pour les consacrer au crime.

Rex se tut. L'inspecteur Fuller se leva, lui tendit la main et le complimenta.

« Mais, dites-moi, qui était cette Mlle Blank ?

— Je ne puis vous en dire grand'chose. Autant que je sache elle était d'une excellente famille, elle avait reçu une excellente éducation, mais elle était impulsive et, depuis sa plus tendre enfance, nourrissait une passion morbide pour les animaux. A l'âge de dix-huit ans, elle monta sur les planches où elle obtint des succès foudroyants. Il y a environ trois ans, elle avait quitté le théâtre pour entrer au service du professeur Bergmann. Son amour fanatique pour les animaux et son sentiment profond de l'équité ont dû l'inciter à vouloir se servir de la découverte de son patron pour s'en faire une arme redoutable.

— A mon tour, dit Graham, je voudrais vous poser quelques questions. Par exemple, je voudrais savoir comment elle a pu se faire passer pour le véritable Blair ?

— Ce n'est pas difficile à deviner. Quand Mlle Blank arriva à Londres, elle chercha à entrer en contact avec la police, car elle se disait, avec beaucoup de raison, que ce n'était pas parmi les fonctionnaires de Scotland Yard qu'on s'aviserait de rechercher le président de la secte. Quand elle fit connaissance de Blair — du vrai — son plan était déjà tout tracé. Ce vieux et fidèle serviteur de la Préfecture fut assailli une nuit et séquestré, pendant plus de six mois, dans la cellule du *Joyeux Matelot*. Elle-même avait copié tous ses traits : elle était exactement de la même taille que lui, et de plus, elle était passée maîtresse dans l'art du camouffage. Elle avait réussi à transformer complètement son visage, s'était appliqué une fausse moustache et était parvenue à modifier sa démarche et sa voix. Personne ne s'aperçut de la substitution...

— Saviez-vous que le vrai Blair était retenu prisonnier ?

— Non. Je ne l'ai appris que la semaine dernière, et par un pur hasard.

— Et Mlle Evelyn ?

— C'est une très ancienne et très fidèle amie d'Irène Blank. Elle partageait sa folle passion pour les animaux et elle l'a aidée de son mieux. Kanuki était son domestique. Lorsque vous avez découvert la geôle du Dr. Stephens, il était trop tard pour elle, elle ne pouvait plus s'enfuir, et c'est alors qu'elle a été arrêtée.

— Qu'avait-elle à faire dans cette maison ?

— Elle surveillait le docteur. Vous ne savez certainement pas pourquoi le Dr. Stephens avait été enlevé. Irène s'était amourachée du jeune et beau médecin et avait résolu d'en faire la conquête, car, si elle s'était donné l'apparence et la mentalité d'un homme, par contre, elle avait conservé un cœur féminin et n'était pas insensible à l'amour.

— Et Kanuki ?

— Oh ! Celui-là, c'est un gaillard tout à fait rusé. Il s'est déjà réfugié à l'étranger. L'histoire du tableau était fort bien combinée. Après les diverses descentes de police, la bande ne se sentait plus en sécurité et elle émigra dans une maison du côté des Docks. Cette nouvelle retraite, ainsi qu'un nouveau plan de campagne, furent dissimulés dans le cadre du tableau de Barrichieri. Par un message secret, composé de quatre mots seulement, on fit savoir à Kanuki qu'il trouverait tous les détails, après sa libération, dans mon ancienne chambre. En vérité, il était difficile de trouver une meilleure cachette, et la police elle-même n'aurait jamais songé à aller chercher les documents dans la chambre de John Bradney, qui avait été fermée à clé depuis la fuite de ce dernier. Les « Amis des Animaux », pensaient bien que Kanuki serait vite remis en liberté.

— Toutes vos suppositions étaient exac-

tes et se sont trouvées confirmées, fit Graham. Mais il y a quelque chose que je n'arrive pas à m'expliquer. Mlle Blank était de petite taille; au contraire, le président de la secte était un homme assez grand.

— Là encore, l'explication est très simple : Irène portait de très hauts talons, de façon à faire impression sur les membres de la secte qui ne se connaissaient pas entre eux.

— Pourquoi les sectateurs ne se connaissaient-ils pas ?

— Parce que c'était une règle pour eux de venir masqués aux réunions hebdomadaires qui avaient lieu tous les mercredis. C'était une mesure de précaution, et cela rendait plus difficile une trahison : car Irène avait toujours une peur atroce d'être découverte. Elle connaissait chaque membre de sa secte, mais personne d'entre eux ne la connaissait. Chacun des membres était désigné par un numéro et celui qui manquait à trois réunions de suite était définitivement radié.

— C'est véritablement incroyable, remarqua Fuller, j'admire l'énergie et l'activité de cette femme.

— Je puis vous dire qu'elle faisait régner une discipline de fer. Les sectateurs étaient convaincus que c'était un homme et lui obéissaient aveuglément.

— Et où recrutait-elle ses adeptes ?

— A peu près dans toutes les classes. C'étaient pour la plupart des gens cultivés et convenables, qui s'étaient affiliés à la Loge aussi bien par un amour exagéré des animaux que par l'attrait de réunions mystérieuses. C'est Evelyn qui en avait amené la plus grande part.

— Encore autre chose, dit Graham. Lorsque j'ai rendu visite à Blair, chez lui, j'ai bien failli tomber dans le piège. A la dernière seconde, la lumière s'est éteinte, ce qui m'a permis de sauter par la fenêtre. Savez-vous qui est venu à mon secours ?

— Naturellement, sourit Rex, c'était moi.

— Alors, permettez-moi de vous remercier encore une fois, dit Graham, en tendant la main au jeune homme.

— Encore une question, dit à son tour l'inspecteur. Vous vous souvenez que j'ai téléphoné en votre présence, monsieur Graham, au pseudo-Blair. Vous avez prétendu, à ce moment, qu'il n'était pas chez lui. Et, cependant, il m'avait répondu au téléphone...

— Rien n'est plus simple, monsieur l'inspecteur, expliqua Rex. Irène était, à tous les points de vue, une créature extraordinaire. Afin de se prémunir contre les recherches téléphoniques et pour faire croire qu'elle était malade et alitée, elle avait enregistré sur un disque de phonographe sa propre voix, et elle avait relié, par un dispositif très simple, le phonographe à son appareil téléphonique. Quand quelqu'un appelait, le phonographe se mettait automatiquement en marche et donnait l'illusion que c'était elle qui répondait... Vous venez d'entendre l'histoire complète d'Irène Blank ou, si vous préférez, celle du Bacille B. X. 766. Et maintenant, monsieur le professeur, nous allons arriver à la partie scientifique, pour laquelle je vous ai prié de venir. Le professeur Bergmann n'a pas seulement découvert le bacille, mais également son antidote : l'antitoxine B. L. 12. J'avais trouvé les caractéristiques de cette préparation dans son laboratoire, et peu de temps après, le malade avait été remis sur pied grâce à cet antidote qui, je n'en doute point, servira également à la guérison de Lord Wawertree et du Dr. Hall.

— Dans ce cas, tout se termine pour le mieux, dit Graham tout joyeux.

— Pourriez-vous, demanda le professeur Browning, me donner des détails plus complets sur l'anti-toxine ?

— Hélas, non ! Mais, j'ai télégraphié au professeur Bergmann qui doit être en route pour Londres et qui arrivera probablement ce soir. Je vous présenterai, monsieur le Professeur, et c'est de sa propre bouche que vous pourrez apprendre ce qui vous intéresse. »

Sur ce, l'entretien prit fin. Graham et son collègue allemand sortirent et firent quelques pas ensemble.

« A quoi pensez-vous ? monsieur Rex, demanda Graham. Vous avez l'air préoccupé. »

Le jeune homme releva les yeux. Les premiers rayons du soleil printanier éclairaient son visage expressif : c'était le visage d'un homme qui paraissait content de lui.

— Je pense à Mlle Hall, répondit-il. Et je la vois, rayonnante de bonheur, sauter au cou de son cher papa, enfin revenu à la santé.

— Eh bien ! moi, mon cher monsieur Rex, je vois plus loin encore : je vois un mariage très proche et un couple heureux de s'être retrouvé après tant d'épreuves. »

FIN

2000 heures de distractions et de joie
avec les merveilleux almanachs pour la jeunesse 1939

ALMANACHS

DE JEUDI - DE BETTY - DU CORSAIRE MASQUÉ - DE CENDRILLON - DE FRANGIPANE ET CARAFON - D'ŒIL DE FAUCON - DE RIRI ET RIRETTE - DE LA GRANDE AVENTURE DES CHASSEURS DU CONGO - DU JOYEUX COW-BOY

Chaque almanach est en vente partout : 1 fr. 75

Envoi franco d'un almanach contre **2** fr. e timbres à l'
AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION
8, rue du Croissant, PARIS (2e)
LES 10 ALMANACHS ENSEMBLE : **18** FRANCS

Le meilleur remède que l'on ait trouvé contre le cafard
c'est une cure des merveilleux ALMANACHS MARSEILLAIS 1939

ALMANACHS

DE MARIUS • D'OLIVE • DE TITIN
DE CÉSAR • D'ANTONIN • D'ESCARTEFIGUE

Chaque almanach représente **50 heures de bonne humeur**

EN VENTE PARTOUT : 3 fr. 50

Envoi franco de chaque almanach contre **4** fr. en timbres à l'
AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION
8, rue du Croissant, PARIS (2e)
LES 6 ALMANACHS ENSEMBLE : **22** FRANCS

Paris. — Imp. Paul Dupont. — 202.6.1938.

EDWARD BROOKER
LE BACILLE BX - 766
COLLECTION REX Nº 1